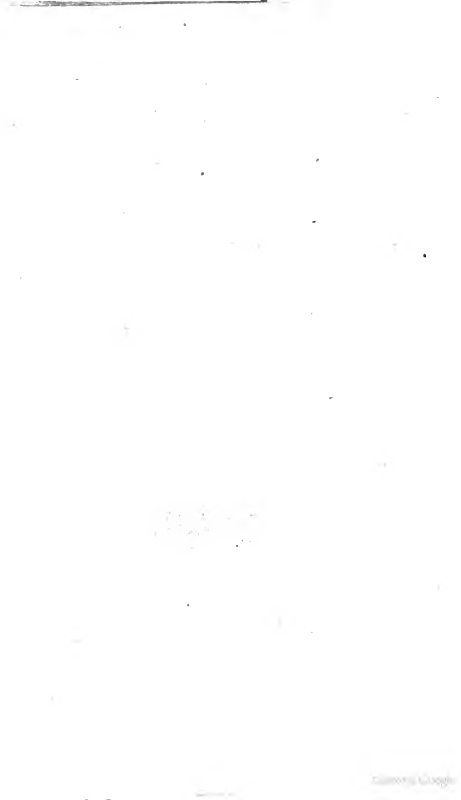






20.4.20.





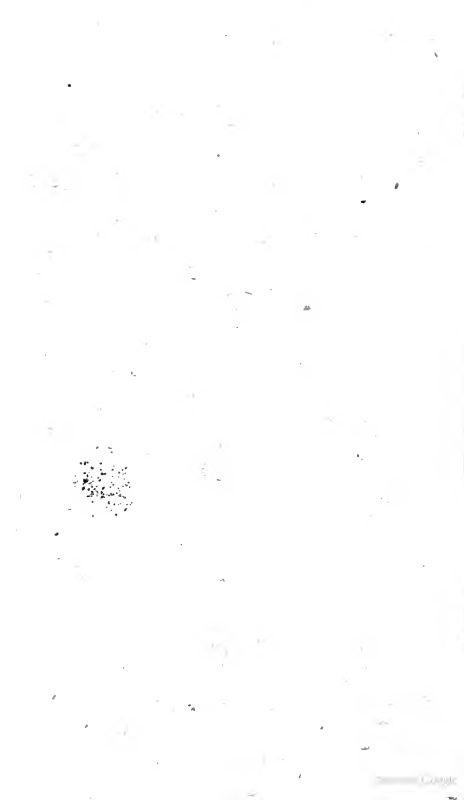
O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.





O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME QUARANTE-CINQUIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.

TOP SECRET 53439

45: UAE019180

DIALOGUES

ET

ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

Dialogues. Tome I.

† A

DIALOGUES

E T

E N T R E T I E N S

PHILOSOPHIQUES.



DIALOGUE PREMIER.

LES EMBELLISSEMENS DE LA
VILLE DE CACHEMIRE.

LES habitans de Cachemire sont doux ,
légers , occupés de bagatelles , comme d'autres
peuples le sont d'affaires sérieuses ; et vivant
comme des enfans qui ne savent jamais la
raison de ce qu'on leur ordonne , qui mur-
murent de tout , se consolent de tout , se
moquent de tout , et oublient tout.

Ils n'avaient naturellement aucun goût pour
les arts. Le royaume de Cachemire a subsisté
plus de treize cents ans , sans avoir eu ni de
vrais philosophes , ni de vrais poètes , ni
d'architectes passables , ni de peintres , ni de
sculpteurs. Ils manquèrent long - temps de

A 2



manufactures et de commerce , au point que , pendant plus de mille ans , quand un marquis cachemirien voulait avoir du linge et un beau pourpoint , il était obligé d'avoir recours à un juif ou à un banian. Enfin , vers le commencement du dernier siècle , il s'éleva dans Cachemire quelques hommes qui semblaient n'être pas de la nation , et qui , nourris de la science des Persans et des Indiens , portèrent la raison et le génie aussi loin qu'ils peuvent aller. Il se trouva un sultan qui encouragea ces grands hommes , et qui , à l'aide d'un bon visir , polica , embellit et enrichit le royaume. Les Cachemiriens reçurent tous ses bienfaits en plaissant , et firent des chansons contre le sultan , contre le ministre , et contre les grands hommes qui les éclairaient.

Les arts languirent depuis à Cachemire. Le feu que des génies inspirés du ciel avaient allumé fut couvert de cendres. La nature parut épuisée. La gloire des arts à Cachemire ne consistait presque plus que dans les pieds et dans les mains. Il y avait des gens fort adroits qui avaient l'art de passer une jambe par-dessus l'autre , au son des instrumens , avec une grâce merveilleuse ; d'autres qui inventaient toutes les semaines une façon admirable d'ajuster un ruban ; et enfin d'excellens chimistes qui , avec de l'essence de jambon et autres

semblables élixirs , mettaient en peu d'années toute une maison entre les mains des médecins et des créanciers. Les Cachemiriens parvinrent par ces beaux arts à l'honneur de fournir de modes , de danseurs et de cuisiniers presque toute l'Asie.

On parlait cependant beaucoup de rendre la capitale plus commode , plus propre , plus saine et plus belle qu'elle ne l'était. On en parlait , et on ne faisait rien. Un philosophe de l'Indoustan , grand amateur du bien public , et qui disait volontiers et inutilement son avis , quand il s'agissait de rendre les hommes plus heureux et de perfectionner les arts , passa par la capitale de Cachemire ; il eut avec un des principaux bostangis un long entretien sur la manière de donner à cette ville tout ce qui lui manquait. Le bostangi convenait qu'il était honteux de n'avoir pas un grand et magnifique temple semblable à celui de Pékin ou d'Agra ; que c'était une pitié de n'avoir aucun de ces grands bazars , c'est-à-dire , de ces marchés et de ces magasins publics entourés de colonnes , et servant à la fois à l'utilité et à l'ornement. Il avouait que les salles destinées aux jeux publics étaient indignes d'une ville du quatrième ordre ; qu'on voyait avec indignation de très - vilaines maisons sur de très - beaux ponts , et qu'on désirait en vain

des places , des fontaines , des statues et tous les monumens qui font la gloire d'une nation.

Permettez-moi , dit le philosophe indien , de vous faire une petite question. Que ne vous donnez-vous tout ce qui vous manque ? Oh ! dit le petit bostangi , il n'y a pas moyen ; cela coûterait trop cher. Cela ne coûterait rien du tout , dit le philosophe. On nous a déjà étalé ce beau paradoxe , reprit le citoyen ; mais ce sont des discours de sage , c'est-à-dire , des choses admirables dans la théorie , et ridicules dans la pratique : nous sommes rebatus de ces belles sentences. Mais qu'avez-vous répondu , dit le philosophe , à ceux qui vous ont représenté qu'il ne s'agissait que de vouloir pleinement , et qu'il n'en coûterait rien à l'Etat de Cachemire pour orner votre capitale , pour faire toutes les grandes choses dont elle a besoin ? Nous n'avons rien répondu , dit le bostangi ; nous nous sommes mis à rire , selon notre coutume , et nous n'avons rien examiné. Oh bien , dit le philosophe , riez moins , examinez davantage , et je vais vous démontrer ce paradoxe qui vous rendrait heureux , et qui vous alarme. Le cachemirien , qui était un homme fort poli , se mordit les lèvres , de peur d'éclater au nez de l'indien ; et ils eurent ensemble la conversation suivante.

LE PHILOSOPHE.

Qu'appellez-vous être riche ?

LE BOSTANGI.

Avoir beaucoup d'argent.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez. Les habitans de l'Amérique méridionale possédaient autrefois plus d'argent que vous n'en aurez jamais ; mais , étant sans industrie , ils n'avaient rien de ce que l'argent peut procurer : ils étaient réellement dans la misère.

LE BOSTANGI.

J'entends ; vous faites consister la richesse dans la possession d'un terrain fertile.

LE PHILOSOPHE.

Non : car les tartares de l'Ukraine habitent un des plus beaux pays de l'univers , et ils manquent de tout. L'opulence d'un Etat est comme tous les talens qui dépendent de la nature et de l'art : ainsi la richesse consiste dans le sol et dans le travail. Le peuple le plus riche et le plus heureux est celui qui cultive le plus le meilleur terrain ; et le plus beau présent que DIEU ait fait à l'homme , est la nécessité de travailler.

LE BOSTANGI.

D'accord ; mais pour faire ce qu'on nous demande , il faudrait le travail de dix mille

hommes pendant dix années ; et où trouver de quoi les payer ?

LE PHILOSOPHE.

N'avez-vous pas foudoyé cent mille soldats pendant dix ans de guerre ?

LE BOSTANGI.

Il est vrai , et l'Etat ne paraît pas appauvri.

LE PHILOSOPHE.

Quoi ! vous avez de l'argent pour envoyer tuer cent mille hommes , et vous n'en avez pas pour en faire vivre dix mille ?

LE BOSTANGI.

Cela est bien différent : il en coûte beaucoup moins pour envoyer un citoyen à la mort que pour lui faire sculpter du marbre.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez encore. Trente mille hommes de cavalerie seulement sont beaucoup plus chers que dix mille artisans ; et la vérité est que ni les uns ni les autres ne sont chers quand ils sont employés dans le pays. Que croyez-vous qu'il en ait coûté aux anciens Egyptiens pour bâtir des pyramides , et aux Chinois pour faire leur grande muraille ? des oignons et du riz. Leurs terres ont-elles été épuisées pour avoir nourri des hommes laborieux , au lieu d'avoir engraisé des fainéans ?

LE BOSTANGI.

Vous me poussez à bout , et vous ne me persuadez pas. La philosophie raisonne , et la coutume agit.

LE PHILOSOPHE.

Si les hommes avaient toujours suivi cette maxime , ils mangeraient encore du gland , et ne sauraient pas ce que c'est que la pleine lune. Pour exécuter les plus grandes entreprises il ne faut qu'une tête et des mains , et l'on vient à bout de tout. Vous avez de belles pierres , du fer , du cuivre , de beaux bois de charpente ; il ne vous manque donc que la volonté.

LE BOSTANGI.

Nous avons de tout. La nature nous a très-bien traités. Mais quelles dépenses énormes pour mettre tant de matériaux en œuvre !

LE PHILOSOPHE.

Je n'entends rien à ce discours. De quelles dépenses parlez-vous donc ? Votre terre produit de quoi nourrir et vêtir tous vos habitants : vous avez sous vos pas tous les matériaux : vous avez autour de vous deux cents mille fainéans que vous pouvez employer : il ne reste donc plus qu'à les faire travailler , et à leur donner pour leur salaire de quoi être

40 LES EMBELLISSEMENTS

bien nourris et bien vêtus. Je ne vois pas ce qu'il en coûtera à votre royaume de Cachemire ; car assurément vous ne payerez rien aux Persans et aux Chinois pour avoir fait travailler vos citoyens.

LE BOSTANGI.

Ce que vous dites est très-véritable ; il ne sortira ni argent ni denrées de l'Etat.

LE PHILOSOPHE.

Que ne faites-vous donc commencer dès aujourd'hui vos travaux ?

LE BOSTANGI.

Il est trop difficile de faire mouvoir une si grande machine.

LE PHILOSOPHE.

Comment avez-vous fait pour soutenir une guerre qui a coûté beaucoup de sang et de trésors ?

LE BOSTANGI.

Nous avons fait justement contribuer en proportion de leurs biens les possesseurs des terres et de l'argent.

LE PHILOSOPHE.

Eh bien , si on contribue pour le malheur de l'espèce humaine , ne donnera-t-on rien pour son bonheur et pour sa gloire ? Quoi !

depuis que vous êtes établis en corps de peuple , vous n'avez pas encore trouvé le secret d'obliger tous les riches à faire travailler tous les pauvres ? Vous n'en êtes donc pas encore aux premiers élémens de la police ?

LE BOSTANGI.

Quand nous aurions fait en sorte que les possesseurs du riz , du lin et des bestiaux donnassent du pilau et des chemises aux mendiants qu'on emploierait à remuer la terre et à porter des fardeaux , on ne ferait guère avancé. Il faudrait faire travailler tous les artistes qui , le long de l'année , sont employés à d'autres travaux.

LE PHILOSOPHE.

J'ai ouï dire que dans l'année vous avez environ six-vingts jours pendant lesquels on ne travaille point à Cachemire. Que ne changez-vous la moitié de ces jours oisifs en jours utiles ? que n'employez - vous aux édifices publics pendant cent jours les artistes désoccupés ? Alors ceux qui ne savent rien , ceux qui n'ont que deux bras , auront bien vite de l'industrie ; vous formerez un peuple d'artistes.

LE BOSTANGI.

Ces temps sont destinés au cabaret et à la débauche , et il en revient beaucoup d'argent au trésor public.

LE PHILOSOPHE.

Votre raison est admirable ; mais il ne revient d'argent au trésor public que par la circulation. Le travail n'opère-t-il pas plus de circulation que la débauche qui entraîne des maladies ? est-il bien vrai qu'il soit de l'intérêt de l'Etat que le peuple s'enivre un tiers de l'année ?

Cette conversation dura long - temps. Le bostangi avoua enfin que le philosophe avait raison , et il fut le premier bostangi qu'un philosophe eût persuadé. Il promit de faire beaucoup ; mais les hommes ne font jamais ni tout ce qu'ils veulent ni tout ce qu'ils peuvent.

Pendant que le raisonneur et le bostangi s'entretenaient ainsi des hautes sciences , il passa une vingtaine de beaux animaux à deux pieds , portant petit manteau par-dessus longue jaquette , capuce pointu sur la tête , ceinture de corde sur les reins. Voilà de grands garçons bien faits , dit l'indien ; combien en avez-vous dans votre patrie ? A peu-près cent mille de différentes espèces , dit le bostangi. Les braves gens pour travailler à embellir Cachemire ! dit le philosophe. Que j'aimerais à les voir la bêche , la truelle , l'équerre à la main ! et moi aussi , dit le bostangi , mais ce sont de trop grands saints pour travailler. Que font-ils donc ? dit l'indien. Ils chantent , ils boivent , ils digèrent , dit le bostangi. Que

cela est utile à un Etat ! dit l'indien. Cette conversation dura long-temps , et ne produisit pas grand'chose.

I I.

UN PLAIDEUR ET UN AVOCAT.

LE PLAIDEUR.

EH bien, Monsieur, le procès de ces pauvres orphelins ?

L'AVOCAT.

Comment ! il n'y a que dix-huit ans que leur bien est aux saisies-réelles. On n'a mangé encore en frais de justice que le tiers de leur fortune ; et vous vous plaignez !

LE PLAIDEUR.

Je ne me plains point de cette bagatelle. Je connais l'usage ; je le respecte : mais pourquoi depuis trois mois que vous demandez audience n'avez-vous pu l'obtenir qu'aujourd'hui ?

L'AVOCAT.

C'est que vous ne l'avez pas demandée vous-même pour vos pupilles. Il fallait aller plusieurs fois chez votre juge pour le supplier de vous juger.

LE PLAIDEUR.

Son devoir est de rendre justice sans qu'on l'en prie. Il est bien grand de décider des fortunes des hommes sur son tribunal ; il est bien petit de vouloir avoir des malheureux dans son antichambre. Je ne vais point à l'audience de mon curé le prier de chanter sa grand'messe ; pourquoi faut-il que j'aie supplier mon juge de remplir les fonctions de sa charge ? Enfin donc , après tant de délais , nous allons être jugés aujourd'hui ?

L'AVOCAT.

Oui ; il y a grande apparence que vous gagnerez un chef de votre procès ; car vous avez pour vous un article décisif dans *Charondas*.

LE PLAIDEUR.

Ce *Charondas* est apparemment quelque chancelier de nos premiers rois , qui fit une loi en faveur des orphelins ?

L'AVOCAT.

Point du tout ; c'est un particulier qui a dit son avis dans un gros livre qu'on ne lit point : mais un avocat le cite , les juges le croient , et on gagne sa cause.

LE PLAIDEUR.

Quoi ! l'opinion d'un *Charondas* tient lieu de loi ?

L'AVOCAT.

Ce qu'il y a de triste , c'est que vous avez contre vous *Turnet* et *Brodeau*.

LE PLAIDEUR.

Autres législateurs de la même force , sans doute ?

L'AVOCAT.

Oui. Le droit romain n'ayant pu être suffisamment expliqué dans le cas dont il s'agit , on se partage en plusieurs opinions différentes.

LE PLAIDEUR.

Que parlez - vous ici du droit romain ? est-ce que nous vivons sous *Justinien* ou sous *Théodose* ?

L'AVOCAT.

Non pas ; mais nos ancêtres aimaient beaucoup la chasse et les tournois ; ils couraient dans la Terre - Sainte avec leurs maîtresses. Vous voyez bien que de si importantes occupations ne leur laissaient pas le temps d'établir une jurisprudence universelle.

LE PLAIDEUR.

Ah ! j'entends ; vous n'avez point de lois , et vous allez demander à *Justinien* et à *Charondas* ce qu'il faut faire , quand il y a un héritage à partager.

L' A V O C A T.

Vous vous trompez : nous avons plus de lois que toute l'Europe ensemble ; presque chaque ville a la sienne.

L E P L A I D E U R.

Oh, oh ! voici bien une autre merveille.

L' A V O C A T.

Ah ! si vos pupilles étaient nés à Guignes-la-putain , au lieu d'être natifs de Melun près Corbeil !

L E P L A I D E U R.

Eh bien , qu'arriverait-il alors ?

L' A V O C A T.

Vous gagneriez votre procès haut la main : car Guignes-la-putain se trouve située dans une coutume qui vous est tout-à-fait favorable ; mais à deux lieues de là c'est tout autre chose.

L E P L A I D E U R.

Mais Guignes et Melun ne sont-ils pas en France ? Et n'est-ce pas une chose absurde et affreuse , que ce qui est vrai dans un village se trouve faux dans un autre ? par quelle étrange barbarie se peut-il que des compatriotes ne vivent pas sous la même loi ?

L' A V O C A T.

C'est qu'autrefois les habitants de Guignes et ceux de Melun n'étaient pas compatriotes. Ces
deux

deux belles villes fesaient, dans le bon temps, deux empires séparés; et l'auguste souverain de Guignes, quoique serviteur du roi de France, donnait des lois à ses sujets; ces lois dépendaient de la volonté de son maître-d'hôtel qui ne savait pas lire, et leur tradition respectable s'est transmise aux Guignois, de père en fils; de sorte que la race des barons de Guignes étant éteinte pour le malheur du genre humain, la manière de penser de leurs premiers valets subsiste encore et tient lieu de loi fondamentale. Il en est ainsi de poste en poste dans le royaume; vous changez de jurisprudence en changeant de chevaux. Jugez où en est un pauvre avocat quand il doit plaider, par exemple, pour un poitevin contre un auvergnat.

L E P L A I D E U R.

Mais les Poitevins, les Auvergnats, et messieurs de Guignes ne s'habillent-ils pas de la même façon? est-il plus difficile d'avoir les mêmes lois que les mêmes habits? Et puisque les tailleurs et les cordonniers s'accordent d'un bout du royaume à l'autre, pourquoi les juges n'en font-ils pas autant?

L' A V O C A T.

Ce que vous demandez est aussi impossible que de n'avoir qu'un poids et qu'une mesure. Comment voulez-vous que la loi soit par-tout

la même , quand la pinte ne l'est pas ? Pour moi , après avoir profondément rêvé , j'ai trouvé que , comme la mesure de Paris n'est point la mesure de Saint-Denis , il faut nécessairement que les têtes ne soient pas faites à Paris comme à Saint-Denis. La nature se varie à l'infini ; et il ne faut pas essayer de rendre uniforme ce qu'elle a rendu si différent.

L E P L A I D E U R .

Mais il me semble qu'en Angleterre il n'y a qu'une loi et qu'une mesure.

L' A V O C A T .

Ne voyez-vous pas que les Anglais sont des barbares ? Ils ont la même mesure ; mais ils ont en récompense vingt religions différentes.

L E P L A I D E U R .

Vous me dites là une chose qui m'étonne. Quoi ! des peuples qui vivent sous les mêmes lois ne vivent pas sous la même religion ?

L' A V O C A T .

Non , et cela seul prouve évidemment qu'ils sont abandonnés à leur sens réprouvé.

L E P L A I D E U R .

Cela ne viendrait-il pas aussi de ce qu'ils ont cru les lois faites pour l'extérieur des hommes , et la religion pour l'intérieur ?

Peut-être que les Anglais et d'autres peuples ont pensé que l'observation des lois était d'homme à homme , et que la religion était de l'homme à D I E U. Je sens que je n'aurais point à me plaindre d'un anabaptiste qui se ferait baptiser à trente ans ; mais je trouverais fort mauvais qu'il ne me payât pas une lettre de change. Ceux qui péchent uniquement contre D I E U doivent être punis dans l'autre monde ; ceux qui péchent contre les hommes doivent être châtiés dans celui-ci.

L' A V O C A T.

Je n'entends rien à tout cela. Je vais plaider votre cause.

L E P L A I D E U R.

D I E U veuille que vous l'entendiez davantage !

I I I.

MADAME DE MAINTENON ET
MADEMOISELLE DE L'ENCLOS. (a)M^{me} D E M A I N T E N O N .

OUI, je vous ai priée de venir me voir en secret. Vous pensez peut-être que c'est pour jouir à vos yeux de ma grandeur ? non, c'est pour trouver en vous des consolations.

M^{lle} D E L' E N C L O S .

Des consolations, Madame ! Je vous avoue que n'ayant point eu de vos nouvelles depuis votre grande fortune, je vous ai crue heureuse.

M^{me} D E M A I N T E N O N .

J'ai la réputation de l'être. Il y a des ames pour qui c'en est assez : la mienne n'est pas de cette trempe ; je vous ai toujours regrettée.

M^{lle} D E L' E N C L O S .

J'entends. Vous sentez dans la grandeur le

(a) Madame de Maintenon et mademoiselle Ninon de l'Enclos avaient long-temps vécu ensemble. Cette fille célèbre, qui est morte à quatre-vingt-huit ans, avait vu l'auteur, et même elle lui fit un legs par son testament. L'auteur a souvent entendu dire à feu l'abbé de Châteauneuf que madame de Maintenon avait fait ce qu'elle avait pu pour engager Ninon à se faire dévote et à venir la consoler à Versailles de l'ennui de la grandeur et de la vieillesse.

besoin de l'amitié ; et moi, qui vis pour l'amitié, je n'ai jamais eu besoin de la grandeur ; mais pourquoi donc m'avez-vous oubliée si long-temps ?

M^{me} D E M A I N T E N O N.

Vous sentez qu'il a fallu paraître vous oublier. Croyez que parmi les malheurs attachés à mon élévation, je compte sur-tout cette contrainte.

M^{lle} D E L' E N C L O S.

Pour moi je n'ai oublié ni mes premiers plaisirs, ni mes anciens amis. Mais si vous êtes malheureuse, comme vous le dites, vous trompez bien toute la terre qui vous envie.

M^{me} D E M A I N T E N O N.

Je suis trompée la première. Si, lorsque nous soupions autrefois ensemble avec *Villars* et *Nantouillet*, dans votre petite rue des Tournelles ; lorsque la médiocrité de notre fortune était à peine pour nous un sujet de réflexion, quelqu'un m'avait dit : Vous approcherez un jour du trône ; le plus puissant monarque du monde n'aura de confiance qu'en vous ; toutes les grâces passeront par vos mains ; vous serez regardée comme une souveraine ; si, dis-je, on m'avait fait de telles prédictions, j'aurais dit : Leur accomplissement doit faire mourir d'étonnement et de



joie. Tout s'est accompli ; j'ai éprouvé de la surprise dans les premiers momens ; j'ai espéré la joie , et ne l'ai point trouvée.

M^{lle} DE L'ENCLOS.

Les philosophes pourront vous croire ; mais le public aura bien de la peine à se figurer que vous ne soyez pas contente ; et s'il pensait que vous ne l'êtes pas, il vous blâmerait.

M^{me} DE MAINTENON.

Il faut bien qu'il se trompe comme moi. Ce monde-ci est un vaste amphithéâtre , où chacun est placé au hasard sur son gradin. On croit que la suprême félicité est dans les degrés d'en haut. Quelle erreur !

M^{lle} DE L'ENCLOS.

Je crois que cette erreur est nécessaire aux hommes ; ils ne se donneraient pas la peine de s'élever, s'ils ne pensaient que le bonheur est placé fort au-dessus d'eux. Nous connaissons toutes deux des plaisirs moins remplis d'illusions. Mais, de grâce, comment vous y êtes-vous prise pour être si malheureuse sur votre gradin ?

M^{me} DE MAINTENON.

Ah ! ma chère *Ninon*, depuis le temps que je ne vous ai plus appelée que *mademoiselle de l'Enclos*, j'ai commencé à n'être plus si heureuse. Il faut que je sois prude ; c'est tout vous dire. Mon cœur est vide ; mon esprit est

contraint : je joue le premier personnage de France ; mais ce n'est qu'un personnage. Je ne vis que d'une vie empruntée. Ah ! si vous saviez ce que c'est que le fardeau imposé à une ame languissante de ranimer une autre ame , d'amuser un esprit qui n'est plus amusable ! (b)

M^{lle} D E L' E N C L O S.

Je conçois toute la tristesse de votre situation. Je crains de vous insulter en réfléchissant que *Ninon* est plus heureuse à Paris , dans sa petite maison , avec l'abbé de *Châteauneuf* et quelques amis , que vous à Versailles auprès de l'homme de l'Europe le plus respectable , qui met toute sa cour à vos pieds. Je crains de vous étaler la supériorité de mon état. Je fais qu'il ne faut pas trop goûter sa félicité en présence des malheureux. Tâchez , Madame , de prendre votre grandeur en patience ; tâchez d'oublier l'obscurité voluptueuse où nous vivions toutes deux autrefois , comme vous avez été forcée d'oublier ici vos anciennes amis. Le seul remède dans votre état douloureux , c'est de ne dire jamais :

Félicité passée ,

Qui ne peux revenir ,

Tourment de ma pensée ,

Que n'ai-je , en te perdant , perdu le souvenir !

(b) Ce sont les propres paroles de madame de *Maintenon*.

Buvez du fleuve Léthé ; consolez-vous surtout en jetant les yeux sur tant de reines qui s'ennuient.

M^{me} D E M A I N T E N O N .

Ah ! *Ninon* , peut-on se consoler seule ? J'ai une proposition à vous faire , mais je n'ose.

M^{lle} D E L' E N C L O S .

Madame , franchement , c'est à vous à être timide ; mais osez.

M^{me} D E M A I N T E N O N .

Ce serait de troquer , du moins en apparence , votre philosophie contre de la prudence , de vous faire femme respectable. Je vous logerais à Versailles , vous seriez mon amie plus que jamais ; vous m'aideriez à supporter mon état.

M^{lle} D E L' E N C L O S .

Je vous aime toujours , Madame ; mais je vous avouerai que je m'aime davantage. Il n'y a pas moyen que je me fasse hypocrite et malheureuse , parce que la fortune vous a maltraitée.

M^{me} D E M A I N T E N O N .

Ah , cruelle *Ninon* ! vous avez le cœur plus dur qu'on ne l'a même à la cour. Vous m'abandonnez impitoyablement.

M^{lle}

M^{lle} DE L'ENCLOS.

Non, je suis toujours sensible. Vous m'attendrissez ; et pour vous prouver que j'ai toujours le même goût pour vous , je vous offre tout ce que je puis , quittez Versailles , venez vivre avec moi dans la rue des Tournelles.

M^{me} DE MAINTENON.

Vous me percez le cœur. Je ne puis être heureuse auprès du trône , et je ne pourrais l'être au Marais. Voilà le funeste effet de la cour.

M^{lle} DE L'ENCLOS.

Je n'ai point de remède pour une maladie incurable. Je consulterai sur votre mal avec les philosophes qui viennent chez moi ; mais je ne vous promets pas qu'ils fassent l'impossible.

M^{me} DE MAINTENON.

Quoi, se voir au faite de la grandeur, être adorée , et ne pouvoir être heureuse !

M^{lle} DE L'ENCLOS.

Ecoutez, il y a peut-être ici du mal-entendu. Vous vous croyez malheureuse uniquement par votre grandeur. Le mal ne viendrait-il pas aussi de ce que vous n'avez plus ni les yeux si beaux , ni l'estomac si bon, ni les désirs si vifs qu'autrefois ? Perdre sa jeunesse , sa beauté, ses passions , c'est-là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de femmes se font dévotes

26 MADAME DE MAINTENON, &c.

à cinquante ans, et se sauvent d'un ennui par un autre.

M^{me} D E M A I N T E N O N.

Mais vous êtes plus âgée que moi, et vous n'êtes ni malheureuse ni dévote.

M^{lle} D E L' E N C L O S.

Expliquons-nous. Il ne faut pas à notre âge s'imaginer qu'on puisse jouir d'une félicité complète. Il faut une ame bien vive et cinq sens bien parfaits pour goûter cette espèce de bonheur-là. Mais avec des amis, de la liberté et de la philosophie, on est aussi bien que notre âge le comporte. L'ame n'est mal que quand elle est dehors de sa sphère. Croyez-moi, venez vivre avec mes philosophes.

M^{me} D E M A I N T E N O N.

Voici deux ministres qui viennent. Cela est bien loin des philosophes. Adieu donc, ma chère *Ninon*.

M^{lle} D E L' E N C L O S.

Adieu, auguste infortunée.

I V.

UN PHILOSOPHE ET UN CONTROLEUR GENERAL DES FINANCES.

LE PHILOSOPHE.

SAYEZ-VOUS qu'un ministre des finances peut faire beaucoup plus de bien, et par conséquent être un plus grand homme que vingt maréchaux de France ?

LE MINISTRE.

Je savais bien qu'un philosophe voudrait adoucir en moi la dureté qu'on reproche à ma place ; mais je ne m'attendais pas qu'il voulût me donner de la vanité.

LE PHILOSOPHE.

La vanité n'est pas tant un vice que vous le pensez. Si *Louis XIV* n'en avait pas eu un peu, son règne n'eût pas été si illustre. Le grand *Colbert* en avait ; ayez celle de le surpasser. Vous êtes né dans un temps plus favorable que le sien. Il faut s'élever avec son siècle.

LE MINISTRE.

Je conviens que ceux qui cultivent une terre fertile, ont un grand avantage sur ceux qui l'ont défrichée.

LE PHILOSOPHE.

Croyez qu'il n'y a rien d'utile que vous ne puissiez faire aisément. *Colbert* trouva, d'un côté, l'administration des finances dans tout le désordre où les guerres civiles et trente ans de rapine l'avaient plongée. Il trouva de l'autre une nation légère, ignorante, asservie à des préjugés dont la rouille avait treize cents ans d'ancienneté. Il n'y avait pas un homme au conseil qui sût ce que c'est que le change. Il n'y en avait pas un qui sût ce que c'est que la proportion des espèces, pas un qui eût l'idée du commerce. A présent les lumières se font communiquées de proche en proche. La populace reste toujours dans la profonde ignorance où la nécessité de gagner sa vie la condamne, et où l'on a cru long-temps que le bien de l'Etat devait la tenir : mais l'ordre moyen est éclairé. Cet ordre est très-considérable ; il gouverne les grands qui pensent quelquefois, et les petits qui ne pensent point. Il est arrivé dans la finance, depuis le célèbre *Colbert*, ce qui est arrivé dans la musique depuis *Lulli*. A peine *Lulli* trouva-t-il des hommes qui pussent exécuter ses symphonies, toutes simples qu'elles étaient. Aujourd'hui le nombre des artistes capables d'exécuter la musique la plus savante s'est accru autant que l'art même. Il en est ainsi dans la philosophie

et dans l'adminiftration. *Colbert* a plus fait que le duc de *Sulli* ; il faut faire plus que *Colbert*.

A ces mots le miniftre apercevant que le philofophe avait quelques papiers , il voulut les voir ; c'était un recueil de quelques idées qui pouvaient fournir beaucoup de réflexions : le miniftre prit le papier , et lut :

La richeffe d'un Etat confifte dans le nombre de fes habitans et dans leur travail.

Le commerce ne fert à rendre un Etat plus puiffant que fes voifins , que parce que , dans un certain nombre d'années , il a une guerre avec fes voifins ; comme , dans un certain nombre d'années , il y a toujours quelque calamité publique. Alors , dans cette calamité de la guerre , la nation la plus riche l'emporte néceffairement fur les autres , toutes chofes d'ailleurs égales , parce qu'elle peut acheter plus d'alliés et plus de troupes étrangères. Sans la calamité de la guerre , l'augmentation de la maffe d'or et d'argent ferait inutile : car , pourvu qu'il y ait affez d'or et d'argent pour la circulation , pourvu que la balance du commerce foit feulement égale , alors il eft clair qu'il ne nous manque rien.

S'il y a deux milliar dans un royaume , toutes les denrées et la main-d'œuvre coûteront le double de ce qu'elles coûteraient s'il n'y avait qu'un milliar. Je fuis auffi riche avec

cinquante mille livres de rente quand j'achète la livre de viande quatre sous, qu'avec cent mille quand je l'achète huit sous; et le reste à proportion. La vraie richesse d'un royaume n'est donc pas dans l'or et l'argent; elle est dans l'abondance de toutes les denrées; elle est dans l'industrie et dans le travail. Il n'y a pas long-temps qu'on a vu sur la rivière de la Plata un régiment espagnol dont tous les officiers avaient des épées d'or, mais ils manquaient de chemises et de pain.

Je suppose que depuis *Hugues Capet* la quantité d'argent n'ait point augmenté dans le royaume, mais que l'industrie se soit perfectionnée cent fois davantage dans tous les arts; je dis que nous sommes réellement cent fois plus riches que du temps de *Hugues Capet*: car être riche, c'est jouir: or je jouis d'une maison plus aérée, mieux bâtie, mieux distribuée que n'était celle de *Hugues Capet* lui-même; on a mieux cultivé les vignes, et je bois de meilleur vin; on a perfectionné les manufactures, et je suis vêtu d'un plus beau drap; l'art de flatter le goût par des apprêts plus fins me fait faire tous les jours une chère plus délicate que ne l'étaient les festins royaux de *Hugues Capet*. S'il se faisait transporter, quand il était malade, d'une maison dans une autre, c'était dans une charrette; et moi je me fais porter dans un

carrosse commode et agréable, où je reçois le jour sans être incommodé du vent. Il n'a pas fallu plus d'argent dans le royaume pour suspendre sur des cuirs une caisse de bois peinte, il n'a fallu que de l'industrie : ainsi du reste. On prenait dans les mêmes carrières les pierres dont on bâtissait la maison de *Hugues Capet* et celles dont on bâtit aujourd'hui les maisons de Paris. Il ne faut pas plus d'argent pour construire une vilaine prison que pour faire une maison agréable. Il n'en coûte pas plus pour planter un jardin bien entendu que pour tailler ridiculement des ifs, et en faire des représentations grossières d'animaux. Les chênes pourrissaient autrefois dans les forêts ; ils sont façonnés aujourd'hui en parquets. Le sable restait inutile sur la terre ; on en fait des glaces.

Or celui-là est certainement riche qui jouit de tous ces avantages. L'industrie seule les a procurés. Ce n'est donc point l'argent qui enrichit un royaume ; c'est l'esprit ; j'entends l'esprit qui dirige le travail.

Le commerce fait le même effet que le travail des mains ; il contribue à la douceur de ma vie. Si j'ai besoin d'un ouvrage des Indes, d'une production de la nature, qui ne se trouve qu'à Ceilan ou à Ternate, je suis pauvre par ces besoins : je deviens riche quand le commerce les satisfait. Ce n'était

pas de l'or et de l'argent qui me manquaient ; c'était du café et de la canelle. Mais ceux qui font six mille lieues, au risque de leur vie, pour que je prenne du café le matin, ne font que le superflu des hommes laborieux de la nation. La richesse consiste donc dans le grand nombre d'hommes laborieux.

Le but, le devoir d'un gouvernement sage, est donc évidemment la peuplade et le travail.

Dans nos climats il naît plus de mâles que de femelles ; donc il ne faut pas faire mourir les femelles. Or il est clair que c'est les faire mourir pour la société, que de les enterrer toutes vives dans des cloîtres où elles sont perdues pour la race présente, et où elles anéantissent les races futures. L'argent perdu à doter des couvens serait donc très-bien employé à encourager des mariages. Je compare les terres en friche, qui sont encore en France, aux filles qu'on laisse sécher dans un cloître. Il faut cultiver les unes et les autres. Il y a beaucoup de manières d'obliger les cultivateurs à mettre en valeur une terre abandonnée ; mais il y a une manière sûre de nuire à l'Etat ; c'est de laisser subsister ces deux abus, d'enterrer les filles, et de laisser les champs couverts de ronces. La stérilité, en tout genre, est ou un vice de la nature, ou un attentat contre la nature.

Le roi, qui est l'économe de la nation, donne des pensions à des dames de la cour, et cet argent va aux marchands, aux coiffeuses et aux brodeuses. Mais pourquoi n'y a-t-il pas des pensions attachées à l'encouragement de l'agriculture? cet argent retournerait de même à l'Etat, mais avec plus de profit.

On fait que c'est un vice dans un gouvernement qu'il y ait des mendiants. Il y en a de deux espèces; ceux qui vont en guenilles, d'un bout du royaume à l'autre, arracher des passans par des cris lamentables de quoi aller au cabaret; et ceux qui, vêtus d'habits uniformes, vont mettre le peuple à contribution au nom de DIEU, et reviennent souper chez eux dans de grandes maisons où ils vivent à leur aise. La première de ces deux espèces est moins pernicieuse que l'autre, parce que, chemin faisant, elle produit des enfans à l'Etat, et que, si elle fait des voleurs, elle fait aussi des maçons et des soldats. Mais tous deux sont un mal dont tout le monde se plaint, et que personne ne déracine. Il est bien étrange que, dans un royaume qui a des terres incultes et des colonies, on souffre des habitans qui ne peuplent ni ne travaillent. Le meilleur gouvernement est celui où il y a le moins d'hommes inutiles. D'où vient qu'il y a eu des peuples qui, ayant moins d'or et d'argent

que nous , ont immortalisé leur mémoire par des travaux que nous n'osons imiter ? Il est évident que leur administration valait mieux que la nôtre , puisqu'elle engageait plus d'hommes au travail.

Les impôts sont nécessaires. La meilleure manière de les lever est celle qui facilite davantage le travail et le commerce. Un impôt arbitraire est vicieux. Il n'y a que l'aumône qui puisse être arbitraire ; mais , dans un Etat bien policé , il ne doit pas y avoir lieu à l'aumône. Le grand *Sha-Abas* , en faisant en Perse tant d'établissmens utiles , ne fonda point d'hôpitaux. On lui en demanda la raison : Je ne veux pas , dit-il , qu'on ait besoin d'hôpitaux en Perse.

Qu'est-ce qu'un impôt ? c'est une certaine quantité de blé , de bestiaux , de denrées , que les possesseurs des terres doivent à ceux qui n'en ont point. L'argent n'est que la représentation de ces denrées. L'impôt n'est donc réellement que sur les riches ; vous ne pouvez pas demander au pauvre une partie du pain qu'il gagne , et du lait que les mamelles de sa femme donnent à ses enfans. Ce n'est pas sur le pauvre , sur le manœuvre qu'il faut imposer une taxe : il faut , en le faisant travailler , lui faire espérer d'être un jour assez heureux pour payer des taxes.

Pendant la guerre, je suppose qu'on paye cinquante millions de plus par an ; de ces cinquante millions il en passe vingt dans le pays étranger : trente sont employés à faire massacrer des hommes. Je suppose que, pendant la paix, de ces cinquante millions on en paye vingt-cinq ; rien ne passe alors chez l'étranger : on fait travailler pour le bien public autant de citoyens qu'on en égorgeait. On augmente les travaux en tout genre ; on cultive les campagnes ; on embellit les villes : donc on est réellement riche en payant l'Etat. Les impôts ; pendant la calamité de la guerre, ne doivent pas servir à nous procurer les commodités de la vie ; ils doivent servir à la défendre. Le peuple le plus heureux doit être celui qui paye le plus ; c'est incontestablement le plus laborieux et le plus riche.

Le papier public est à l'argent ce que l'argent est aux denrées ; une représentation, un gage d'échange. L'argent n'est utile que parce qu'il est plus aisé de payer un mouton avec un louis d'or, que de donner un mouton pour quatre paires de bas. Il est de même plus aisé à un receveur de province d'envoyer au trésor royal quatre cents mille francs dans une lettre, que de les faire voiturer à grands frais : donc une banque, un papier de crédit est utile. Un papier de crédit est dans le gouvernement

d'un Etat, dans le commerce et dans la circulation, ce que les cabestans font dans les carrières. Ils enlèvent des fardeaux que les hommes n'auraient pas pu remuer à bras. Un écossais, homme utile et dangereux, établit en France le papier de crédit ; c'était un médecin qui donnait une dose d'émétique trop forte à des malades. Ils en eurent des convulsions ; mais , parce qu'on a trop pris d'un bon remède , doit-on y renoncer à jamais ? il est resté des débris de son système une compagnie des Indes qui donne de la jalousie aux étrangers , et qui peut faire la grandeur de la nation : donc ce système , contenu dans de justes bornes , aurait fait plus de bien qu'il n'a fait de mal. (a)

Changer le prix des espèces , c'est faire de la fausse monnaie ; répandre dans le public plus de papiers de crédit que la masse et la circulation des espèces et des denrées ne le comportent , c'est encore faire de la fausse monnaie.

Défendre la sortie des matières d'or et d'argent est un reste de barbarie et d'indigence ; c'est à la fois vouloir ne pas payer ses dettes et perdre le commerce. C'est en effet ne pas vouloir payer ; puisque , si la nation

(a) Alors la compagnie des Indes subsistait avec éclat , et donnait de grandes espérances.

est débitrice , il faut qu'elle solde son compte avec les étrangers : c'est perdre le commerce , puisque l'or et l'argent sont non-seulement le prix des marchandises , mais sont marchandises eux-mêmes. L'Espagne a conservé , comme d'autres nations , cette ancienne loi , qui n'est qu'une ancienne misère. La seule ressource du gouvernement est qu'on viole toujours cette loi.

Charger de taxes dans ses propres Etats les denrées de son pays d'une province à une autre , rendre la Champagne ennemie de la Bourgogne , et la Guienne de la Bretagne , c'est encore un abus honteux et ridicule. C'est comme si je postais quelques-uns de mes domestiques dans une antichambre pour arrêter et pour manger une partie de mon souper lorsqu'on me l'apporte. On a travaillé à corriger cet abus ; et , à la honte de l'esprit humain , on n'a pu y réussir.

Il y avait bien d'autres idées dans les papiers du philosophe ; le ministre les goûta ; il s'en procura une copie ; et c'est le premier porte-feuille d'un philosophe qu'on ait vu dans le porte-feuille d'un ministre.

V.

MARC-AURELE ET UN RECOLLET.

M A R C - A U R E L E.

JE crois me reconnaître enfin. Voici certainement le capitole, et cette basilique est le temple; cet homme que je vois est sans doute prêtre de *Jupiter*. Ami, un petit mot, je vous prie.

L E R E C O L L E T.

Ami ! l'expression est familière. Il faut que vous soyez bien étranger pour aborder ainsi frère *Fulgence* le récollet, habitant du capitole, confesseur de la duchesse de *Popoli*, et qui parle quelquefois au pape comme s'il parlait à un homme.

M A R C - A U R E L E.

Frère *Fulgence* au capitole ! les choses sont un peu changées. Je ne comprends rien à ce que vous dites. Est-ce que ce n'est pas ici le temple de *Jupiter* ?

L E R E C O L L E T.

Allez, bon homme, vous extravaguez. Qui êtes-vous, s'il vous plaît, avec votre habit à l'antique, et votre petite barbe ? d'où venez-vous, et que voulez-vous ?

MARC-AURELE.

Je porte mon habit ordinaire ; je reviens voir Rome : je suis *Marc-Aurèle*.

LE RECOLLET.

Marc-Aurèle ? J'ai entendu parler d'un nom à peu-près semblable. Il y avait un empereur païen , à ce que je crois , qui se nommait ainsi.

MARC-AURELE.

C'est moi - même. J'ai voulu revoir cette Rome qui m'aimait , et que j'ai aimée ; ce capitolé où j'ai triomphé en dédaignant les triomphes ; cette terre que j'ai rendue heureuse : mais je ne reconnais plus Rome. J'ai revu la colonne qu'on m'a érigée , et je n'y ai plus retrouvé la statue du sage *Antonin* mon père ; c'est un autre visage.

LE RECOLLET.

Je le crois bien , monsieur le damné. *Sixte-Quint* a relevé votre colonne ; mais il y a mis la statue d'un homme qui valait mieux que votre père et vous.

MARC-AURELE.

J'ai toujours cru qu'il était fort aisé de valoir mieux que moi ; mais je croyais qu'il était difficile de valoir mieux que mon père. Ma piété a pu m'abuser : tout homme est

sujet à l'erreur. Mais pourquoi m'appellez-vous damné ?

L E R E C O L L E T.

C'est que vous l'êtes. N'est-ce pas vous , (autant qu'il m'en souvient) qui avez tant persécuté des gens à qui vous aviez obligation , et qui vous avaient procuré de la pluie pour battre vos ennemis ?

M A R C - A U R E L E.

Hélas ! j'étais bien loin de persécuter personne. Je rendis grâce au ciel de ce que , par une heureuse conjoncture , il vint à propos un orage dans le temps que mes troupes mouraient de soif ; mais je n'ai jamais entendu dire que j'eusse obligation de cet orage aux gens dont vous me parlez , quoiqu'ils fussent de fort bons soldats. Je vous jure que je ne suis point damné. J'ai fait trop de bien aux hommes pour que l'essence divine veuille me faire du mal. Mais dites-moi , je vous prie , où est le palais de l'empereur mon successeur ? est - ce toujours sur le mont Palatin ? car en vérité je ne reconnais plus mon pays.

L E R E C O L L E T.

Je le crois bien , vraiment ; nous avons tout perfectionné. Si vous voulez , je vous mènerai à Monte-Cavallo : vous baiferez les pieds
du

du saint père , et vous aurez des indulgences dont vous me paraîssiez avoir grand besoin.

M A R C - A U R E L E.

Accordez - moi d'abord la vôtre; et dites-moi franchement , est-ce qu'il n'y aurait plus d'empereur , ni d'empire romain ?

L E R E C O L L E T.

Si fait , si fait , il y a un empereur et un empire; mais tout cela est à quatre cents lieues d'ici , dans une petite ville appelée Vienne , sur le Danube. Je vous conseille d'y aller voir vos successeurs; car ici vous risqueriez de voir l'inquisition. Je vous avertis que les révérends pères dominicains n'entendent point raillerie , et qu'ils traiteraient fort mal les *Marc-Aurèle* , les *Antonin* , les *Trajan* et les *Titus* , gens qui ne savent pas leur catéchisme.

M A R C - A U R E L E.

Un catéchisme ! l'inquisition ! des dominicains ! des récollets ! un pape ! et l'empire romain dans une petite ville sur le Danube ! Je ne m'y attendais pas : je conçois qu'en seize cents ans les choses de ce monde doivent avoir changé de face. Je serais curieux de voir un empereur romain , *marcoman* , *quade* , *cimbre* ou *teuton*.

L E R E C O L L E T.

Vous aurez ce plaisir-là quand vous voudrez , et même de plus grands. Vous seriez

Dialogues. Tome I.

† D

donc bien étonné , si je vous disais que des Scythes ont la moitié de votre empire , et que nous avons l'autre ; que c'est un prêtre comme moi qui est le souverain de Rome : que frère *Fulgence* pourra l'être à son tour ; que je donnerai des bénédictions au même endroit où vous traîniez à votre char des rois vaincus ; et que votre successeur du Danube n'a pas à lui une ville en propre ; mais qu'il y a un prêtre qui doit lui prêter la fienne dans l'occasion.

M A R C - A U R E L E.

Vous me dites-là d'étranges choses. Tout ces grands changemens n'ont pu se faire sans de grands malheurs. J'aime toujours le genre humain , et je le plains.

L E R E C O L L E T.

Vous êtes trop bon. Il en a coûté , à la vérité , des torrens de sang , et il y a eu cent provinces ravagées ; mais il ne fallait pas moins que cela pour que frère *Fulgence* dormît au capitolé à son aise.

M A R C - A U R E L E.

Rome , cette capitale du monde , est donc bien déchue et bien malheureuse ?

L E R E C O L L E T.

Déchue , si vous voulez ; mais malheureuse , non. Au contraire , la paix y règne , les

beaux arts y fleurissent. Les anciens maîtres du monde ne sont plus que des maîtres de musique. Au lieu d'envoyer des colonies en Angleterre, nous y envoyons des châtres et des violons. Nous n'avons plus de *Scipions* qui détruisent des Carthage; mais aussi nous n'avons plus de proscriptions. Nous avons changé la gloire contre le repos.

M A R C - A U R E L E.

J'ai tâché dans ma vie d'être philosophe; je le suis devenu véritablement depuis. Je trouve que le repos vaut bien la gloire; mais par tout ce que vous me dites, je pourrais soupçonner que frère *Fulgence* n'est pas philosophe.

L E R E C O L L E T.

Comment! je ne suis pas philosophe! je le suis à la fureur. J'ai enseigné la philosophie, et qui plus est la théologie.

M A R C - A U R E L E.

Qu'est-ce que cette théologie, s'il vous plaît?

L E R E C O L L E T.

C'est... c'est ce qui fait que je suis ici, et que les empereurs n'y sont plus: vous paraîsez fâché de ma gloire, et de la petite révolution qui est arrivée à votre empire.

D 2

M A R C - A U R E L E.

J'adopte les décrets éternels ; je fais qu'il ne faut pas murmurer contre la destinée ; j'admire la vicissitude des choses humaines : mais, puisqu'il faut que tout change , puisque l'empire romain est tombé , les récollets pouront avoir leur tour.

L E R E C O L L E T.

Je vous excommunie , et je vais à matines.

M A R C - A U R E L E.

Et moi je vais me rejoindre à l'Etre des êtres.

V I.

UN BRACHMANE ET UN JESUITE,

sur la nécessité et l'enchaînement des choses.

L E J E S U I T E.

C'EST apparemment par les prières de saint François Xavier que vous êtes parvenu à une si heureuse et si longue vieillesse ? Cent quatre-vingts ans ! cela est digne du temps des patriarches.

L E B R A C H M A N E.

Mon maître *Fonsouka* en a vécu trois cents ; c'est le cours ordinaire de notre vie. J'ai une

grande estime pour *François Xavier* ; mais ses prières n'auraient jamais pu dérangér l'ordre de l'univers : et s'il avait eu seulement le don de faire vivre une mouche un instant de plus que ne le portait l'enchaînement des destinées , ce globe-ci ferait tout autre chose que ce que vous voyez aujourd'hui.

LE JÉSUITÉ.

Vous avez une étrange opinion des futurs contingens. Vous ne savez donc pas que l'homme est libre , que notre volonté dispose à notre gré de tout ce qui se passe sur la terre ? Je vous assure que les seuls jésuites y ont fait pour leur part des changemens considérables.

LE BRACHMANÉ.

Je ne doute pas de la science et du pouvoir des révérends pères jésuites ; ils sont une partie fort estimable de ce monde ; mais je ne les en crois pas les souverains. Chaque homme , chaque être , tant jésuite que brachmane , est un ressort de l'univers ; il obéit à la destinée , et ne lui commande pas. A quoi tenait-il que *Gengis-kan* conquît l'Asie ? à l'heure à laquelle son père s'éveilla un jour en couchant avec sa femme , à un mot qu'un tartare avait prononcé quelques années auparavant. Je suis , par exemple , tel que vous me voyez , une des causes principales de la mort déplorable de

votre bon roi *Henri IV*, et vous m'en voyez encore affligé.

LE JESUITE.

Votre révérence veut rire apparemment. Vous la cause de l'assassinat d'*Henri IV*!

LE BRACHMANE.

Hélas oui! C'était l'an neuf cent quatre-vingt-trois mille de la révolution de Saturne, qui revient à l'an mille cinq cent cinquante de votre ère. J'étais jeune et étourdi. Je m'avais de commencer une petite promenade du pied gauche, au lieu du pied droit, sur la côte de Malabar, et de-là suivit évidemment la mort d'*Henri IV*.

LE JESUITE.

Comment cela, je vous supplie? Car nous qu'on accusait de nous être tournés de tous les côtés dans cette affaire, nous n'y avons aucune part.

LE BRACHMANE.

Voici comme la destinée arrangea la chose. en avançant le pied gauche, comme j'ai l'honneur de vous dire, je fis tomber malheureusement dans l'eau mon ami *Eriban*, marchand persan, qui se noya. Il avait une fort jolie femme qui convola avec un marchand arménien; elle eut une fille qui épousa un grec; la fille de ce

grec s'établit en France, et épousa le père de *Ravaillac*. Si tout cela n'était pas arrivé, vous sentez que les affaires des maisons de France et d'Autriche auraient tourné différemment. Le système de l'Europe aurait changé. Les guerres entre l'Allemagne et la Turquie auraient eu d'autres suites ; ces suites auraient influé sur la Perse, la Perse sur les Indes. Vous voyez que tout tenait à mon pied gauche, lequel était lié à tous les autres événemens de l'univers, passés, présens et futurs.

LE JESUITE.

Je veux proposer cet argument à quelqu'un de nos pères théologiens, et je vous apporterai la solution.

LE BRACHMANE.

En attendant je vous dirai encore que la servante du grand-père du fondateur des feuillans (car j'ai lu vos histoires) était aussi une des causes nécessaires de la mort d'*Henri IV*, et de tous les accidens que cette mort entraîna.

LE JESUITE.

Cette servante-là était une maîtresse femme.

LE BRACHMANE.

Point du tout : c'était une idiote à qui son maître fit un enfant. Madame de *la Barrière* en mourut de chagrin. Celle qui lui succéda fut, comme disent vos chroniques, la grand'mère

du bienheureux *Jean de la Barrière* , qui fonda l'ordre des feuillans. *Ravaillac* fut moine dans cet ordre. Il puisa chez eux certaine doctrine fort à la mode alors , comme vous savez. Cette doctrine lui persuada que c'était une bonne œuvre d'affaffiner le meilleur roi du monde. Le reste est connu.

L E J E S U I T E.

Malgré votre pied gauche et la servante du grand-père du fondateur des feuillans , je croirai toujours que l'action horrible de *Ravaillac* était un futur contingent , qui pouvait fort bien ne pas arriver ; car enfin la volonté de l'homme est libre.

L E B R A C H M A N E.

Je ne fais pas ce que vous entendez par une volonté libre. Je n'attache point d'idée à ces paroles. Etre libre , c'est faire ce qu'on veut , et non pas vouloir ce qu'on veut. Tout ce que je fais , c'est que *Ravaillac* commit volontairement le crime qu'il était destiné à faire par des lois immuables. Ce crime était un chaînon de la grande chaîne des destinées.

L E J E S U I T E.

Vous avez beau dire ; les choses de ce monde ne sont point liées ensemble que vous pensez. Que fait , par exemple , au reste de la machine
la

la conversation inutile que nous avons ensemble sur le rivage des Indes ?

LE BRACHMANE.

Ce que nous disons vous et moi est peu de chose , sans doute ; mais si vous n'étiez pas ici , toute la machine du monde serait autre chose qu'elle n'est.

LE JESUITE.

Votre révérence *bramine* avance là un furieux paradoxe.

LE BRACHMANE.

Votre paternité *ignacienne* en croira ce qu'elle voudra ; mais certainement nous n'aurions pas cette conversation , si vous n'étiez venu aux Indes. Vous n'auriez pas fait ce voyage , si votre *S^t Ignace de Loyola* n'avait pas été blessé au siège de Pampelune , et si un roi de Portugal ne s'était obstiné à faire doubler le cap de Bonne-Espérance. Ce roi de Portugal n'a-t-il pas , avec le secours de la boussole , changé la face du monde ? Mais il fallait qu'un napolitain eût inventé la boussole ; et puis dites que tout n'est pas éternellement asservi à un ordre constant , qui unit par des liens invisibles et indissolubles tout ce qu'naît , tout ce qui agit , tout ce qui souffre , tout ce qui meurt sur notre globe.

LE JESUITE.

Eh , que deviendront les futurs contingens ?

Dialogues. Tome I.

† E

LE BRACHMANE.

Ils deviendront ce qu'ils pourront : mais l'ordre établi par une main éternelle et toute-puissante doit subsister à jamais.

LE JESUITE.

A vous entendre , il ne faudrait donc point prier DIEU ?

LE BRACHMANE.

Il faut l'adorer. Mais qu'entendez-vous par le prier ?

LE JESUITE.

Ce que tout le monde entend, qu'il favorise nos desirs , qu'il satisfasse à nos besoins.

LE BRACHMANE.

Je vous comprends. Vous voulez qu'un jardinier obtienne du soleil à l'heure que DIEU a destinée de toute éternité pour la pluie , et qu'un pilote ait un vent d'est , lorsqu'il faut que le vent d'occident rafraîchisse la terre et les mers. Mon père , prier c'est se soumettre. Bon soir. La destinée m'appelle à présent auprès de ma braminé.

LE JESUITE.

Ma volonté libre me presse d'aller donner leçon à un jeune écolier.

V I I.

LUCRECE ET POSSIDONIUS.

P R E M I E R E N T R E T I E N.

P O S S I D O N I U S.

V O T R E poésie est quelquefois admirable ;
mais la physique d'*Epicure* me paraît bien
mauvaise.

L U C R E C E.

Quoi, vous ne voulez pas convenir que les
atomes se sont arrangés d'eux-mêmes de
façon qu'ils ont produit cet univers ?

P O S S I D O N I U S.

Nous autres mathématiciens nous ne pou-
vons convenir que des choses qui sont prou-
vées évidemment par des principes incontes-
tables.

L U C R E C E.

Mes principes le font.

*Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti ;
Tangere enim et tangi, nisi corpus, nulla potest res.
Que rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien ;
Et qu'un corps n'est touché que par un autre corps.*

P O S S I D O N I U S.

Quand je vous aurais accordé ces principes, et même les atomes et le vide, vous ne me persuaderiez pas plus que l'univers s'est arrangé de lui-même dans l'ordre admirable où nous le voyons, que si vous disiez aux Romains que la sphère armillaire composée par *Possidonius* s'est faite seule.

L U C R E C E.

Mais qui donc aura fait le monde?

P O S S I D O N I U S.

Un être intelligent, plus supérieur au monde et à moi, que je ne le suis au cuivre dont j'ai composé ma sphère.

L U C R E C E.

Vous qui n'admettez que des choses évidentes, comment pouvez-vous reconnaître un principe dont vous n'avez d'ailleurs aucune notion?

P O S S I D O N I U S.

Comme, avant de vous avoir connu, j'ai jugé que votre livre était d'un homme d'esprit.

L U C R E C E.

Vous avouez que la matière est éternelle, qu'elle existe parce qu'elle existe; or, si elle existe par sa nature, pourquoi ne peut-elle pas former par sa nature des soleils, des mondes, des plantes, des animaux, des hommes?

POSSIDONIUS.

Tous les philosophes qui nous ont précédés ont cru la matière éternelle, mais ils ne l'ont pas démontré ; et quand elle serait éternelle, il ne s'ensuit point du tout qu'elle puisse former des ouvrages dans lesquels éclatent tant de sublimes desseins. Cette pierre aurait beau être éternelle, vous ne me persuaderez point qu'elle puisse produire l'Iliade d'*Homère*.

LUCRECE.

Non ; une pierre ne composera point l'Iliade, non plus qu'elle ne produira un cheval ; mais la matière organisée avec le temps, et devenue un mélange d'os, de chair et de sang, produira un cheval ; et, organisée plus finement, composera l'Iliade.

POSSIDONIUS.

Vous le supposez sans aucune preuve ; et je ne dois rien admettre sans preuve. Je vais vous donner des os, du sang, de la chair tout faits : je vous laisserai travailler vous et tous les épicuriens du monde. Consentiriez-vous à faire le marché de posséder l'empire romain si vous venez à bout de faire un cheval avec les ingrédients tout préparés, ou à être pendu si vous n'en pouvez venir à bout ?

L U C R E C E.

Non ; cela passe mes forces , mais non pas celles de la nature. Il faut des millions de siècles pour que la nature , ayant passé par toutes les formes possibles , arrive enfin à la seule qui puisse produire des êtres vivans.

P O S S I D O N I U S.

Vous aurez beau remuer dans un tonneau , pendant toute votre vie , tous les matériaux de la terre mêlés ensemble , vous n'en tirerez pas seulement une figure régulière ; vous ne produirez rien. Si le temps de votre vie ne peut suffire à produire seulement un champignon , le temps de la vie d'un autre homme y suffira-t-il ? Ce qu'un siècle n'a pas fait , pourquoi plusieurs siècles pourraient-ils le faire ? Il faudrait avoir vu naître des hommes et des animaux du sein de la terre , et des blés sans germe , &c. &c. pour oser affirmer que la matière toute seule se donne de telles formes : personne , que je sache , n'a vu cette opération ; personne ne doit donc y croire.

L U C R E C E.

Eh bien , les hommes , les animaux , les arbres auront toujours été. Tous les philosophes conviennent que la matière est éternelle ; ils conviendront que les générations le sont aussi. C'est la nature de la matière qu'il y ait des astres qui tournent , des oiseaux qui volent ,

des chevaux qui courent, et des hommes qui fassent des Iliades.

POSSIDONIUS.

Dans cette supposition nouvelle vous changez de sentiment; mais vous supposez toujours ce qui est en question; vous admettez une chose dont vous n'avez pas la plus légère preuve.

LUCRECE.

Il m'est permis de croire que ce qui est aujourd'hui était hier, était il y a un siècle, il y a cent siècles, et ainsi en remontant sans fin. Je me fers de votre argument; personne n'a jamais vu le soleil et les astres commencer leur carrière, les premiers animaux se former et recevoir la vie: on peut donc penser que tout a été éternellement comme il est.

POSSIDONIUS.

Il y a une grande différence. Je vois un dessein admirable, et je dois croire qu'un être intelligent a formé ce dessein.

LUCRECE.

Vous ne devez pas admettre un être dont vous n'avez aucune connaissance.

POSSIDONIUS.

C'est comme si vous me disiez que je ne dois pas croire qu'un architecte a bâti le capitol, parce que je n'ai pu voir cet architecte.

L U C R E C E.

Votre comparaison n'est pas juste. Vous avez vu bâtir des maisons , vous avez vu des architectes ; ainsi vous devez penser que c'est un homme semblable aux architectes d'aujourd'hui qui a bâti le capitolé. Mais ici les choses ne vont pas de même : le capitolé n'existe point par sa nature , et la matière existe par sa nature. Il est impossible qu'elle n'ait pas une certaine forme. Or pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle possède par sa nature la forme qu'elle a aujourd'hui ? Ne vous est-il pas beaucoup plus aisé de reconnaître la nature qui se modifie elle-même , que de reconnaître un être invisible qui la modifie ? Dans le premier cas , vous n'avez qu'une difficulté , qui est de comprendre comment la nature agit : dans le second cas , vous avez deux difficultés , qui sont de comprendre et cette même nature , et un être inconnu qui agit sur elle.

P O S S I D O N I U S.

C'est tout le contraire. Je vois non-seulement de la difficulté , mais de l'impossibilité à comprendre que la matière puisse avoir des desseins infinis , et je ne vois aucune difficulté à admettre un être intelligent qui gouverne cette matière par ses desseins infinis et par sa volonté toute-puissante.

LUCRECE.

Quoi ! c'est donc parce que votre esprit ne peut comprendre une chose qu'il en suppose une autre ? C'est donc parce que vous ne pouvez saisir l'artifice et les ressorts nécessaires par lesquels la nature s'est arrangée en planètes , en soleils , en animaux , que vous recourez à un autre être ?

POSSIDONIUS.

Non ; je n'ai pas recours à un Dieu parce que je ne puis comprendre la nature ; mais je comprends évidemment que la nature a besoin d'une intelligence suprême ; et cette seule raison me prouverait un Dieu , si je n'avais pas d'ailleurs d'autres preuves.

LUCRECE.

Et si cette matière avait par elle-même l'intelligence ?

POSSIDONIUS.

Il m'est évident qu'elle ne la possède point.

LUCRECE.

Et à moi il est évident qu'elle la possède , puisque je vois des corps comme vous et moi qui raisonnent.

POSSIDONIUS.

Si la matière possédait par elle-même la pensée , il faudrait que vous disiez qu'elle la possède nécessairement. Or , si cette propriété

lui était nécessaire, elle l'aurait en tout temps et en tous lieux : car ce qui est *nécessaire* à une chose ne peut jamais en être séparé. Un morceau de boue, le plus vil excrément penserait ; or certainement vous ne diriez pas que du fumier pense : la pensée n'est donc pas un attribut nécessaire à la matière.

L U C R E C E.

Votre raisonnement est un sophisme : je tiens le mouvement *nécessaire* à la matière ; cependant ce fumier, ce tas de boue ne sont pas actuellement en mouvement ; ils y seront quand quelque corps les poussera. De même la pensée ne fera l'attribut d'un corps que quand ce corps sera organisé pour penser.

P O S S I D O N I U S.

Votre erreur vient de ce que vous supposez toujours ce qui est en question. Vous ne voyez pas que, pour organiser un corps, le faire homme, le rendre pensant, il faut déjà de la pensée, il faut un dessein arrêté. Or vous ne pouvez admettre des desseins avant que les seuls êtres qui ont ici-bas des desseins soient formés ; vous ne pouvez admettre des pensées avant que les êtres qui ont des pensées existent. Vous supposez encore ce qui est en question, quand vous dites que le mouvement est nécessaire à la matière. Car ce qui est absolument nécessaire existe toujours, comme l'étendue

existe toujours dans toute matière : or le mouvement n'existe pas toujours. Les pyramides d'Egypte ne sont certainement pas en mouvement. Une matière subtile aurait beau passer entre les pierres des pyramides d'Egypte , la masse de la pyramide est immobile. Le mouvement n'est donc pas absolument nécessaire à la matière ; il lui vient d'ailleurs , ainsi que la pensée vient d'ailleurs aux hommes. Il y a donc un être intelligent et puissant qui donne le mouvement , la vie et la pensée.

LUCRECE.

Je veux vous répondre en disant qu'il y a toujours eu du mouvement et de l'intelligence dans le monde : ce mouvement et cette intelligence se sont distribués de tout temps suivant les lois de la nature. La matière étant éternelle , il était impossible que son existence ne fût pas dans quelque ordre : elle ne pouvait être dans aucun ordre sans le mouvement et sans la pensée : il fallait donc que l'intelligence et le mouvement fussent en elle.

POSSIDONIUS.

Quelque chose que vous sachiez , vous ne pouvez jamais que faire des suppositions. Vous supposez un ordre , il faut donc qu'il y ait une intelligence qui ait arrangé cet ordre. Vous supposez le mouvement et la pensée

avant que la matière fût en mouvement et qu'il y eût des hommes et des pensées. Vous ne pouvez nier que la pensée n'est pas essentielle à la matière, puisque vous n'osez pas dire qu'un caillou pense. Vous ne pouvez opposer que des *peut-être* à la vérité qui vous presse ; vous sentez l'impuissance de la matière, et vous êtes forcé d'admettre un être suprême , intelligent, tout-puissant, qui a organisé la matière et les êtres pensans. Les desseins de cette intelligence supérieure éclatent de toutes parts, et vous devez les apercevoir dans un brin d'herbe comme dans le cours des astres. On voit que tout est dirigé à une fin certaine.

L U C R E C E.

Ne prenez-vous point pour un dessein ce qui n'est qu'une existence nécessaire ? ne prenez-vous point pour une fin ce qui n'est qu'un usage que nous faisons des choses qui existent ? Les Argonautes ont bâti un vaisseau pour aller à Colchos ; direz-vous que les arbres ont été créés pour que les Argonautes bâtissent un vaisseau, et que la mer a été faite pour que les Argonautes entreprissent leur navigation ? Les hommes portent des chaussures ; direz-vous que les jambes ont été faites par un être suprême pour être chauffées ? non , sans doute ; mais les Argonautes ayant vu du bois en ont

bâti un navire, et ayant connu que l'eau pouvait porter ce navire, ils ont entrepris leur voyage. De même, après une infinité de formes et de combinaisons que la matière avait prises, il s'est trouvé que les humeurs et la corne transparente qui composent l'œil, séparées autrefois dans différentes parties du corps humain, ont été réunies dans la tête, et les animaux ont commencé à voir. Les organes de la génération qui étaient épars se sont rassemblés, et ont pris la forme qu'ils ont. Alors les générations ont été produites avec régularité. La matière du soleil longtemps répandue et écartée dans l'espace s'est conglobée, et a fait l'astre qui nous éclaire. Y a-t-il à tout cela de l'impossibilité ?

POSSIDONIUS.

En vérité vous ne pouvez pas avoir sérieusement recours à un tel système. Premièrement en adoptant cette hypothèse vous abandonneriez les générations éternelles dont vous parliez tout à l'heure. Secondement, vous vous trompez sur les causes finales. Il y a des usages volontaires que nous faisons des présens de la nature : il y a des effets indispensables. Les Argonautes pouvaient ne pas employer les arbres des forêts pour en faire un vaisseau ; mais ces arbres étaient visiblement destinés à croître sur la terre, à donner

des fruits et des feuilles. On peut ne point couvrir ses jambes d'une chaussure; mais la jambe est visiblement faite pour porter le corps, et pour marcher; les yeux pour voir; les oreilles pour entendre; les parties de la génération pour perpétuer l'espèce. Si vous considérez que d'une étoile placée à quatre ou cinq cents millions de lieues de nous, il part des traits de lumière qui viennent faire le même angle déterminé dans les yeux de chaque animal, et que tous les animaux ont à l'instant la sensation de la lumière, vous m'avouerez qu'il y a là une mécanique, un dessein admirable. Or n'est-il pas déraisonnable d'admettre une mécanique sans artisan, un dessein sans intelligence, et de tels desseins sans un être suprême?

L U C R E C E.

Si j'admets cet être suprême, quelle forme aura-t-il? Sera-t-il en un lieu? sera-t-il hors de tout lieu? sera-t-il dans le temps, hors du temps? remplira-t-il tout l'espace, ou non? Pourquoi aura-t-il fait ce monde? quel est son but? Pourquoi former des êtres sensibles et malheureux? Pourquoi le mal moral, et le mal physique? De quelque côté que je tourne mon esprit, je ne vois que l'incompréhensible.

POSSIDONIUS.

C'est précisément parce que cet être suprême existe, que sa nature doit être incompréhensible ; car s'il existe, il doit y avoir l'infini entre lui et nous. Nous devons admettre qu'il est, sans savoir ce qu'il est, et comment il opère. N'êtes-vous pas forcé d'admettre les asymptotes en géométrie, sans comprendre comment ces lignes peuvent s'approcher toujours, et ne se toucher jamais ? N'y a-t-il pas des choses aussi incompréhensibles que démontrées dans les propriétés du cercle ? Concevez donc qu'on doit admettre l'incompréhensible, quand l'existence de cet incompréhensible est prouvée.

LUCRECE.

Quoi ! il me faudrait renoncer aux dogmes d'*Epicure* ?

POSSIDONIUS.

Il vaut mieux renoncer à *Epicure* qu'à la raison.

SECONDE ENTRETIEN.

LUCRECE.

Je commence à reconnaître un être suprême inaccessible à nos sens ; et prouvé par notre

raison, qui a fait le monde, et qui le conserve : mais pour tout ce que je dis de l'ame dans mon troisieme livre, admiré de tous les savans de Rome, je ne crois pas que vous puissiez m'obliger à y renoncer.

P O S S I D O N I U S.

Vous dites d'abord :

Idque situm mediâ regione in pectoris hæret.

L'esprit est au milieu de la poitrine.

Mais quand vous avez composé vos beaux vers, n'avez-vous jamais fait quelque effort de tête ? Quand vous parlez de l'esprit de *Cicéron*, ou de l'orateur *Marc-Antoine*, ne dites-vous pas que c'est une bonne tête ? et si vous disiez qu'il a une bonne poitrine, ne croirait-on pas que vous parlez de sa voix et de ses poudrons ?

L U C R E C E.

Mais ne sentez-vous pas que c'est autour du cœur que se forment les sentimens de joie, de douleur et de crainte ?

*Hic exul'at enim pavor ac metus, hæc loca circum
Lætitiæ mulcent.*

Ne sentez-vous pas votre cœur se dilater ou se resserrer à une bonne ou mauvaise nouvelle ? N'y a-t-il pas là des ressorts secrets
qui

qui se détendent ou qui prennent de l'élasticité ? C'est donc là qu'est le siège de l'ame.

POSSIDONIUS.

Il y a une paire de nerfs qui part du cerveau , qui passe à l'estomac et au cœur , qui descend aux parties de la génération , et qui leur imprime des mouvemens ; direz-vous que c'est dans les parties de la génération que réside l'entendement humain ?

LUCRECE.

Non , je n'oserais le dire ; mais , quand je placerais l'ame dans la tête , au lieu de la mettre dans la poitrine , mes principes subsisteront toujours : l'ame sera toujours une matière infiniment déliée , semblable au feu élémentaire qui anime toute la machine.

POSSIDONIUS.

Et comment concevez-vous qu'une matière déliée puisse avoir des pensées , des sentimens , par elle-même ?

LUCRECE.

Parce que je l'éprouve , parce que toutes les parties de mon corps étant touchées en ont le sentiment ; parce que ce sentiment est répandu dans toute ma machine ; parce qu'il ne peut y être répandu que par une matière extrêmement subtile et rapide ; parce que je

fuis un corps ; parce qu'un corps ne peut être agité que par un corps ; parce que l'intérieur de mon corps ne peut être pénétré que par des corpuscules très-déliés , et que par conséquent mon ame ne peut être que l'assemblage de ces corpuscules.

P O S S I D O N I U S.

Nous sommes déjà convenus dans notre premier entretien qu'il n'y a pas d'apparence qu'un rocher puisse composer l'Iliade. Un rayon de soleil en fera-t-il plus capable ? Imaginez ce rayon de soleil cent mille fois plus subtil et plus rapide ; cette clarté , cette ténuité feront-elles des sentimens et des pensées ?

L U C R E C E.

Peut-être en feront-elles quand elles seront dans des organes préparés.

P O S S I D O N I U S.

Vous voilà toujours réduit à des *peut-être*. Du feu ne peut penser par lui-même plus que de la glace. Quand je supposerais que c'est du feu qui pense en vous , qui sent , qui a une volonté , vous seriez donc forcé d'avouer que ce c'est pas par lui-même qu'il a une volonté , du sentiment et des pensées.

L U C R E C E.

Non , ce ne sera pas par lui-même ; ce sera par l'assemblage de ce feu et de mes organes.

POSSIDONIUS.

Comment pouvez-vous imaginer que de deux corps qui ne pensent point chacun séparément, il résulte la pensée quand ils sont unis ensemble?

LUCRECE.

Comme un arbre et de la terre pris séparément ne portent point de fruit, et qu'ils en portent quand on a mis l'arbre dans la terre.

POSSIDONIUS.

La comparaison n'est qu'éblouissante. Cet arbre a en soi le germe des fruits, on le voit à l'œil dans ses boutons; et le suc de la terre développe la substance de ces fruits. Il faudrait donc que le feu eût déjà en soi le germe de la pensée, et que les organes du corps développassent ce germe.

LUCRECE.

Que trouvez-vous à cela d'impossible?

POSSIDONIUS.

Je trouve que ce feu, cette matière quintessenciée n'a pas en elle plus de droit à la pensée que la pierre. La production d'un être doit avoir quelque chose de semblable à ce qui la produit : or une pensée, une volonté, un sentiment, n'ont rien de semblable à de la matière ignée.

L U C R E C E.

Deux corps qui se heurtent produisent du mouvement; et cependant ce mouvement n'a rien de semblable à ces deux corps, il n'a rien de leurs trois dimensions, il n'a point comme eux de figure; donc un être peut n'avoir rien de semblable à l'être qui le produit; donc la pensée peut naître de l'assemblage de deux corps qui n'auront point la pensée.

P O S S I D O N I U S.

Cette comparaison est encore plus éblouissante que juste. Je ne vois que matière dans deux corps en mouvement. Je ne vois là que des corps passant d'un lieu dans un autre. Mais quand nous raisonnons ensemble, je ne vois aucune matière dans vos idées et dans les miennes. Je vous dirai seulement que je ne conçois pas plus comment un corps a le pouvoir d'en remuer un autre, que je ne conçois comment j'ai des idées. Ce sont pour moi deux choses également inexplicables, et toutes deux me prouvent également l'existence et la puissance d'un Etre suprême auteur du mouvement et de la pensée.

L U C R E C E.

Si notre ame n'est pas un feu subtil, une quintessence éthérée, qu'est-elle donc?

P O S S I D O N I U S.

Vous et moi n'en savons rien: je vous dirai

bien ce qu'elle n'est pas ; mais je ne puis vous dire ce qu'elle est. Je vois que c'est une puissance qui est en moi , que je ne me suis pas donné cette puissance , et que par conséquent elle vient d'un être supérieur à moi.

L U C R E C E.

Vous ne vous êtes pas donné la vie , vous l'avez reçue de votre père ; vous avez reçu de lui la pensée avec la vie , comme il l'avait reçue de son père , et ainsi en remontant à l'infini. Vous ne savez pas plus au fond ce que c'est que le principe de la vie , que vous ne connaissez le principe de la pensée. Cette succession d'êtres vivans et pensans a existé de tout temps.

P O S S I D O N I U S.

Je vois toujours que vous êtes forcé d'abandonner le système d'*Epicure* , et que vous n'osez plus dire que la déclinaison des atomes produit la pensée ; mais j'ai déjà réfuté , dans notre dernier entretien , la succession éternelle des êtres sensibles et pensans ; je vous ai dit que s'il y avait eu des êtres matériels pensans par eux-mêmes , il faudrait que la pensée fût un attribut nécessaire , essentiel à toute matière ; que si la matière pensait nécessairement par elle-même , toute matière ferait pensante : or cela n'est pas ; donc il est insoutenable d'admettre une succession d'êtres matériels pensans par eux-mêmes.

L U C R E C E.

Ce raisonnement que vous répétez n'empêche pas qu'un père ne communique une ame à son fils en formant son corps. Cette ame et ce corps croissent ensemble ; ils se fortifient , ils sont assujettis aux maladies , aux infirmités de la vieillesse. La décadence de nos forces entraîne celle de notre jugement ; l'effet cesse enfin avec la cause , et l'ame se dissout comme la fumée dans les airs.

*Præterea gigni pariter cum corpore , et unâ
Crescere sentimus , pariterque senescere mentem :
Nam veluti infirmo pueri , teneroque vagantur
Corpore , sic animi sequitur sententia tenetis.
Indè , ubi robustis adolevit viribus ætas ,
Consilium quoque majus , et auctior est animi vis.
Post , ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus , et obtusis ceciderunt viribus artus ,
Claudicat ingenium , delirant linguaque mensque :
Omnia deficiunt , atque uno tempore defunt :
Ergo dissolvi quoque convenit omnem animam
Naturam , ceu fumum in altas æris auras :
Quandoquidem gigni pariter , pariterque videmus
Crescere ; et , ut docui , simul ævo secessa satisfacit.*

P O S S I D O N I U S.

Voilà de très beaux vers ; mais m'apprenez-vous par-là quelle est la nature de l'ame ?

LUCRECE.

Non ; je vous fais son histoire , et je raisonne avec quelque vraisemblance.

POSSIDONIUS.

Où est la vraisemblance qu'un père communique à son fils la faculté de penser ?

LUCRECE.

Ne voyez-vous pas tous les jours que les enfans ont des inclinations de leurs pères , comme ils en ont les traits ?

POSSIDONIUS.

Mais un père en formant son fils n'a-t-il pas agi comme un instrument aveugle ? A-t-il prétendu faire une ame , faire des pensées , -en jouissant de sa femme ? L'un et l'autre savent-ils comment un enfant se forme dans le sein maternel ? Ne faut-il pas recourir à quelque cause supérieure , ainsi que dans les autres opérations de la nature que nous avons examinées ? Ne sentez-vous pas , si vous êtes de bonne foi , que les hommes ne se donnent rien , et qu'ils sont sous la main d'un maître absolu ?

LUCRECE.

Si vous en savez plus que moi , dites-moi donc ce que c'est que l'ame ?

POSSIDONIUS.

Je ne prétends pas en savoir plus que vous.

Eclairons-nous l'un l'autre. Dites-moi d'abord ce que c'est que la végétation ?

L U C R E C E .

C'est un mouvement interne qui porte les sucs de la terre dans une plante , la fait croître , développe ses fruits , étend ses feuilles , &c.

P O S S I D O N I U S .

Vous ne pensez pas , sans doute , qu'il y ait un être appelé *végétation* qui opère ces merveilles ?

L U C R E C E .

Qui l'a jamais pensé ?

P O S S I D O N I U S .

Vous devez conclure de notre précédent entretien , que l'air ne s'est point donné la végétation lui-même.

L U C R E C E .

Je suis forcé d'en convenir.

P O S S I D O N I U S .

Et la vie ? vous me direz bien ce que c'est.

L U C R E C E .

C'est la végétation avec le sentiment dans un corps organisé.

P O S S I D O N I U S .

Et il n'y a pas un être appelé *la vie* qui donne ce sentiment à un corps organisé ?

L U C R E C E .

LUCRECE.

Sans doute. La végétation et la vie sont des mots qui signifient des choses végétales et vivantes.

POSSIDONIUS.

Si l'arbre et l'animal ne peuvent se donner la végétation et la vie, pouvez-vous vous donner vos pensées ?

LUCRECE.

Je crois que je le peux, car je pense à ce que je veux. Ma volonté était de vous parler de métaphysique, et je vous en parle.

POSSIDONIUS.

Vous croyez être le maître de vos idées ? Vous savez donc quelles pensées vous aurez dans une heure, dans un quart d'heure ?

LUCRECE.

J'avoue que je n'en fais rien.

POSSIDONIUS.

Vous avez souvent des idées en dormant ; vous faites des vers en rêve ; *César* prend des villes ; je résous des problèmes ; les chiens de chasse poursuivent un cerf dans leurs songes. Les idées nous viennent donc indépendamment de notre volonté ; elles nous sont donc données par une cause supérieure.

Dialogues. Tome I.

† G

L U C R E C E.

Comment l'entendez-vous? Prétendez-vous que l'Etre suprême est occupé continuellement à donner des idées, ou qu'il a créé des substances incorporelles, qui ont ensuite des idées par elles-mêmes, tantôt avec le secours des sens, tantôt sans ce secours? Ces substances sont-elles formées au moment de la conception de l'animal? sont-elles formées auparavant? attendent-elles des corps pour aller s'y insinuer? ou ne s'y logent-elles que quand l'animal est capable de les recevoir? ou enfin est-ce dans l'Etre suprême que chaque être animé voit les idées des choses? quelle est votre opinion?

P O S S I D O N I U S.

Quand vous m'aurez dit comment notre volonté opère sur le champ un mouvement dans nos corps, comment votre bras obéit à votre volonté, comment nous recevons la vie, comment nos alimens se digèrent, comment du blé se transforme en sang, je vous dirai comment nous avons des idées. J'avoue sur tout cela mon ignorance. Le monde pourra avoir un jour de nouvelles lumières, mais depuis *Thalès* jusqu'à nos jours nous n'en avons point. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de sentir notre impuissance, de reconnaître un Etre tout-puissant, et de nous garder de tout système.

VIII.

UN SAUVAGE ET UN BACHELIER.

PREMIER ENTRETEN.

Un gouverneur de la Cayenne amena un jour un sauvage de la Guiane, qui était né avec beaucoup de bon sens, et qui parlait assez bien le français. Un bachelier de Paris eut l'honneur d'avoir avec lui cette conversation.

LE BACHELIER.

MONSIEUR le sauvage, vous avez vu sans doute beaucoup de vos camarades qui passent leur vie tout seuls; car on dit que c'est-là la véritable vie de l'homme, et que la société n'est qu'une dépravation artificielle.

LE SAUVAGE.

Jamais je n'ai vu de ces gens-là : l'homme me paraît né pour la société, comme plusieurs espèces d'animaux : chaque espèce suit son instinct : nous vivons tous en société chez nous.

LE BACHELIER.

Comment ? en société ! vous avez donc de belles villes murées, des rois qui tiennent une

cour , des spectacles , des couvens , des universités , des bibliothèques et des cabarets ?

LE SAUVAGE.

Non ; est-ce que je n'ai pas ouï dire que dans votre continent vous avez des Arabes et des Scythes , qui n'ont jamais rien eu de tout cela , et qui forment cependant des nations considérables ? nous vivons comme ces gens-là. Les familles voisines se prêtent du secours. Nous habitons un pays chaud , où nous avons peu de besoins ; nous nous procurons aisément la nourriture ; nous nous marions , nous faisons des enfans , nous les élevons , nous mourons. C'est tout comme chez vous , à quelques cérémonies près.

LE BACHELIER.

Mais , Monsieur , vous n'êtes donc pas sauvage ?

LE SAUVAGE.

Je ne fais pas ce que vous entendez par ce mot ?

LE BACHELIER.

En vérité ni moi non plus ; il faut que j'y rêve : nous appelons *sauvage* un homme de mauvaise humeur , qui suit la compagnie.

LE SAUVAGE.

Je vous ai déjà dit que nous vivons ensemble dans nos familles.

LE BACHELIER.

Nous appelons encore sauvages les bêtes qui ne sont pas apprivoisées, et qui s'enfoncent dans les forêts; et de là nous avons donné le nom de *sauvage* à l'homme qui vit dans les bois.

LE SAUVAGE.

Je vais dans les bois, comme vous autres quand vous chassez.

LE BACHELIER.

Pensez-vous quelquefois?

LE SAUVAGE.

On ne laisse pas d'avoir quelques idées.

LE BACHELIER.

Je serais curieux de savoir quelles sont vos idées: que pensez-vous de l'homme?

LE SAUVAGE.

Je pense que c'est un animal à deux pieds, qui a la faculté de raisonner, de parler et de rire, et qui se sert de ses mains beaucoup plus adroitement que le singe. J'en ai vu de plusieurs espèces, des blancs comme vous, des rouges comme moi, des noirs comme ceux qui sont chez monsieur le gouverneur de la Cayenne. Vous avez de la barbe, nous n'en avons point: les nègres ont de la laine, vous et moi portons des cheveux. On dit que dans

vosre Nord tous les cheveux sont blonds ; ils sont tous noirs dans notre Amérique : je n'en fais guère davantage.

LE BACHELIER.

Mais votre ame , Monsieur ? votre ame ? quelle notion en avez-vous ? d'où vous vient-elle ? qu'est-elle ? que fait-elle ? comment agit-elle ? où va-t-elle ?

LE SAUVAGE.

Je n'en fais rien ; je ne l'ai jamais vue.

LE BACHELIER.

A propos, croyez-vous que les bêtes soient des machines ?

LE SAUVAGE.

Elles me paraissent des machines organisées qui ont du sentiment et de la mémoire.

LE BACHELIER.

Et vous , et vous , monsieur le Sauvage , qu'imaginez-vous avoir par-dessus les bêtes ?

LE SAUVAGE.

Une mémoire infiniment supérieure , beaucoup plus d'idées , et , comme je vous l'ai déjà dit , une langue qui forme incomparablement plus de sons que la langue des bêtes , et des mains plus adroites , avec la faculté de rire qu'un grand raisonneur me fait exercer.

LE BACHELIER.

Et, s'il vous plaît, comment avez-vous tout cela? et de quelle nature est votre esprit? comment votre ame anime-t-elle votre corps? pensez-vous toujours? votre volonté est-elle libre?

LE SAUVAGE.

Voilà bien des questions; vous me demandez comment je possède ce que DIEU a daigné donner à l'homme : c'est comme si vous me demandiez comment je suis né. Il faut bien, puisque je suis né homme, que j'aie les choses qui constituent l'homme, comme un arbre a de l'écorce, des racines et des feuilles. Vous voulez que je sache de quelle nature est mon esprit; je ne me le suis pas donné, je ne peux le savoir; comment mon ame anime mon corps? je n'en suis pas mieux instruit. Il me semble qu'il faut avoir vu le premier ressort de votre montre pour juger comment elle marque l'heure. Vous me demandez si je pense toujours : non; j'ai quelquefois des demi-idées, comme quand je vois des objets de loin confusément : quelquefois j'ai des idées plus fortes, comme lorsque je vois un objet de plus près, je le distingue mieux : quelquefois je n'ai point d'idées du tout, comme lorsque je ferme les yeux, je ne vois rien. Vous me demandez après cela si ma

volonté est libre. Je ne vous entends point : ce sont des choses que vous savez sans doute ; vous me ferez plaisir de me les expliquer.

L E B A C H E L I E R .

Oh vraiment oui ; j'ai étudié toutes ces matières ; je pourrais vous en parler un mois de suite sans discontinuer, que vous n'y entendriez rien. Dites-moi un peu, connaissez-vous le bon et le mauvais, le juste et l'injuste ? Savez-vous quel est le meilleur des gouvernemens, le meilleur culte, le droit des gens, le droit public, le droit civil, le droit canon ? comment se nommaient le premier homme et la première femme qui ont peuplé l'Amérique ? Savez-vous à quel dessein il pleut dans la mer, et pourquoi vous n'avez point de barbe ?

L E S A U V A G E .

En vérité, Monsieur, vous abusez un peu de l'aveu que j'ai fait d'avoir plus de mémoire que les animaux : j'ai peine à retrouver les questions que vous me faites. Vous parlez du bon et du mauvais, du juste et de l'injuste : il me paraît que tout ce qui nous fait plaisir sans faire tort à personne est très-bon et très-juste ; que ce qui fait tort aux hommes sans nous faire de plaisir est abominable ; et que

ce qui nous fait plaisir en faisant du tort aux autres est bon pour nous dans le moment , très-dangereux pour nous-mêmes , et très-mauvais pour autrui.

LE BACHELIER.

Et avec ces maximes-là vous vivez en société ?

LE SAUVAGE.

Oui , avec nos parens et nos voisins. Sans beaucoup de peines et de chagrins , nous attrapons doucement notre centaine d'années ; plusieurs même vont à cent vingt ; après quoi notre corps fertilise la terre dont il a été nourri.

LE BACHELIER.

Vous me paraîsez avoir une bonne tête ; je veux vous la renverser. Dinons ensemble : après quoi nous continuerons à philosopher avec méthode.

SECONDE ENTRETIEN.

LE SAUVAGE.

J'AI avalé des alimens qui ne me paraissent pas faits pour moi , quoique j'aie un très-bon estomac ; vous m'avez fait manger quand je n'avais plus faim , et boire quand je n'avais plus soif ; mes jambes ne sont plus si fermes qu'elles étaient avant le dîner ; ma tête est

plus pesante, mes idées ne sont plus si nettes. Je n'ai jamais éprouvé cette diminution de moi-même dans mon pays. Plus on met ici dans son corps, et plus on perd de son être. Dites-moi, je vous prie quelle est la cause de ce dommage ?

LE BACHELIER.

Je vais vous le dire. Premièrement, à l'égard de ce qui se passe dans vos jambes, je n'en fais rien ; mais les médecins le savent, et vous pouvez vous adresser à eux. A l'égard de ce qui se passe dans votre tête, je le fais très-bien ; écoutez : L'âme, ne tenant aucune place, est placée dans la glande pinéale, ou dans le corps calleux, au milieu de la tête. Les esprits animaux qui s'élèvent de l'estomac montent à l'âme, qu'ils ne peuvent toucher parce qu'ils sont matière et qu'elle ne l'est pas. Or, comme ils ne peuvent agir l'un sur l'autre, cela fait que l'âme reçoit leur impression ; et comme elle est simple, et que par conséquent elle ne peut éprouver aucun changement, cela fait qu'elle change, qu'elle devient pesante, engourdie, quand on a trop mangé ; de là vient que plusieurs grands hommes dorment après dîner.

LE SAUVAGE.

Ce que vous me dites me paraît bien ingénieux et bien profond ; faites-moi la grâce de

m'en donner quelque explication qui soit à ma portée.

LE BACHELIER.

Je vous ai dit tout ce qui peut se dire sur cette grande affaire ; mais en votre faveur je vais un peu m'étendre : allons par degrés ; savez-vous que ce monde-ci est le meilleur des mondes possibles ?

LE SAUVAGE.

Comment ? il est impossible à l'Etre infini de faire quelque chose de mieux que ce que nous voyons ?

LE BACHELIER.

Affurément ; et ce que nous voyons est ce qu'il y a de mieux. Il est bien vrai que les hommes se pillent et s'égorgent ; mais c'est toujours en faisant l'éloge de l'équité et de la douceur. On massacra autrefois une douzaine de millions de vous autres Américains ; mais c'était pour rendre les autres raisonnables. Un calculateur a vérifié que depuis une certaine guerre de Troye que vous ne connaissez pas , jusqu'à celle de l'Acadie que vous connaissez , on a tué au moins , en batailles rangées , cinq cents cinquante-cinq millions six cents cinquante mille hommes , sans compter les petits enfans et les femmes écrasées dans des villes mises en cendres ; mais

c'est pour le bien public : quatre ou cinq mille maladies cruelles, auxquelles les hommes sont sujets, font connaître le prix de la santé ; et les crimes dont la terre est couverte relèvent merveilleusement le mérite des hommes pieux, du nombre desquels je suis. Vous voyez que tout cela va le mieux du monde, du moins pour moi.

Or les choses ne pourraient être dans cette perfection, si l'ame n'était pas dans la glande pinéale. Car.... Mais allons pied à pied ; quelle idée avez-vous des lois, et du juste et de l'injuste, et du beau et du *to Kalon*, comme dit *Platon* ?

LE SAUVAGE.

Mais, Monsieur, en allant pied à pied, vous me parlez de cent choses à la fois.

LE BACHELIER.

On ne parle pas autrement en conversation. Ça, dites-moi, qui a fait les lois dans votre pays ?

LE SAUVAGE.

L'intérêt public.

LE BACHELIER.

Ce mot dit beaucoup ; nous n'en connaissons pas de plus énergique : comment l'entendez-vous, s'il vous plaît ?

LE SAUVAGE.

J'entends que ceux qui avaient des cocotiers et du maïs, ont défendu aux autres d'y toucher, et que ceux qui n'en avaient point ont été obligés de travailler pour avoir le droit d'en manger une partie. Tout ce que j'ai vu dans notre pays et dans le vôtre m'apprend qu'il n'y a pas d'autre *esprit des lois*.

LE BACHELIER.

Mais les femmes, monsieur le Sauvage, les femmes ?

LE SAUVAGE.

Eh bien, les femmes ! elles me plaisent beaucoup quand elles sont belles et douces : elles sont fort supérieures à nos cocotiers ; c'est un fruit où nous ne voulons pas que les autres touchent : on n'a pas plus de droit de me prendre ma femme que de me prendre mon enfant. Il y a, dit-on, des peuples qui le trouvent bon ; ils sont bien les maîtres ; chacun fait de son bien ce qu'il veut.

LE BACHELIER.

Mais les successions, les partages, les hoirs, les collatéraux ?

LE SAUVAGE.

Il faut bien succéder : je ne peux plus posséder mon champ quand on m'y a enterré ; je

le laisse à mon fils : si j'en ai deux, ils le partagent. J'apprends que parmi vous autres, en beaucoup d'endroits, vos lois laissent tout à l'aîné, et rien aux cadets ; c'est l'intérêt qui a dicté cette loi bizarre : apparemment les aînés l'ont faite, ou les pères ont voulu que les aînés dominassent.

LE BACHELIER.

Quelles sont, à votre avis, les meilleures lois ?

LE SAUVAGE.

Celles où l'on a le plus consulté l'intérêt de tous les hommes mes semblables.

LE BACHELIER.

Et où trouve-t-on de pareilles lois ?

LE SAUVAGE.

Nulle part, à ce que j'ai ouï dire.

LE BACHELIER.

Il faut que vous me disiez d'où sont venus chez vous les hommes. Qui croit-on qui ait peuplé l'Amérique ?

LE SAUVAGE.

Mais nous croyons que c'est DIEU qui l'a peuplée.

LE BACHELIER.

Ce n'est pas répondre. Je vous demande de quel pays sont venus vos premiers hommes ?

LE SAUVAGE.

Du pays d'où sont venus nos premiers arbres. Vous me paraissez plaisans, vous autres messieurs les habitans de l'Europe, de prétendre que nous ne pouvons rien avoir sans vous : nous sommes tout autant en droit de croire que nous sommes vos pères, que vous de vous imaginer que vous êtes les nôtres.

LE BACHELIER.

Voilà un sauvage bien têtû !

LE SAUVAGE.

Voilà un bachelier bien bavard !

LE BACHELIER.

Holà , hé , monsieur le Sauvage , encore un petit mot ; croyez-vous dans la Guiane qu'il faille tuer les gens qui ne sont pas de votre avis ?

LE SAUVAGE.

Oui , pourvu qu'on les mange.

LE BACHELIER.

Vous faites le plaisant. Et la constitution , qu'en pensez-vous ?

LE SAUVAGE.

Adieu.

I X.

A R I S T E E T A C R O T A L.

A C R O T A L.

O le bon temps que c'était quand les écoliers de l'université, qui avaient tous barbe au menton, assommèrent le vilain mathématicien *Ramus*, et traînèrent son corps nu et sanglant à la porte de tous les collèges, pour faire amende honorable !

A R I S T E.

Ce *Ramus* était donc un homme bien abominable ? il avait fait des crimes bien énormes ?

A C R O T A L.

Affurément : il avait écrit contre *Aristote*, et on le soupçonnait de pis. C'est dommage qu'on n'ait pas assommé aussi ce *Charron* qui s'avisa d'écrire de la sagesse, et ce *Montagne* qui osait raisonner et plaisanter. Tous les gens qui raisonnent sont la peste d'un Etat.

A R I S T E.

Les gens qui raisonnent mal peuvent être insupportables ; je ne vois pourtant pas qu'on doive pendre un pauvre homme pour quelques faux syllogismes ; mais il me semble que
les

les hommes dont vous me parlez, raisonnaient assez bien.

A C R O T A L.

Tant pis, c'est ce qui les rend plus dangereux.

A R I S T E.

En quoi donc, s'il vous plaît? Avez-vous jamais vu des philosophes apporter dans un pays la guerre, la famine ou la peste? *Bayle*, par exemple, contre qui vous déclamez avec tant d'emportement, a-t-il jamais voulu crever les digues de la Hollande, pour noyer les habitans, comme le voulait, dit-on, un grand ministre qui n'était pas philosophe?

A C R O T A L.

Plût à Dieu que ce *Bayle* se fût noyé, ainsi que ses Hollandais hérétiques! A-t-on jamais vu un plus abominable homme? il expose les choses avec une fidélité si odieuse, il met sous les yeux le pour et le contre avec une impartialité si lâche, il est d'une clarté si intolérable, qu'il met les gens qui n'ont que le sens commun en état de juger, et même de douter: on n'y peut pas tenir; et pour moi j'avoue que j'entre dans une sainte fureur quand on parle de cet homme-là et de ses semblables.

A R I S T E.

Je ne crois pas qu'ils aient jamais prétendu

Dialogues. Tome I.

† H

vous mettre en colère..... Mais où courez-vous donc si vite?

A C R O T A L.

Chez M. *Bardo bardi*. Il y a deux jours que je demande audience; mais il est tantôt avec son page, tantôt avec la signora *Buona roba*; je n'ai pu encore avoir l'honneur de lui parler.

A R I S T E.

Il est actuellement à l'opéra. Qu'avez-vous donc de si pressé à lui dire?

A C R O T A L.

Je voulais le prier d'interposer son crédit pour faire brûler un petit abbé qui insinue parmi nous les sentimens de *Locke*, d'un philosophe anglais! figurez-vous quelle horreur!

A R I S T E.

Eh quels sont donc, s'il vous plaît, les sentimens horribles de cet anglais?

A C R O T A L.

Que fais-je! c'est, par exemple, que nous ne nous donnons point nos idées; que DIEU, qui est le maître de tout, peut accorder des sensations et des idées à tel être qu'il daignera choisir; que nous ne connaissons ni l'essence ni les élémens de la matière; que les hommes ne pensent pas toujours; qu'un homme bien ivre qui s'endort n'a pas des idées nettes dans

son sommeil ; et cent autres impertinences de cette force.

A R I S T E.

Eh bien , si votre petit abbé , disciple de *Locke* , est assez mal avisé pour ne pas croire qu'un ivrogne endormi pense beaucoup , faut-il pour cela le persécuter ? quel mal a-t-il fait ? a-t-il conspiré contre l'Etat ? a-t-il prêché en chaire le vol , la calomnie , l'homicide ? Entre nous , dites - moi si jamais un philosophe a causé le moindre trouble dans la société ?

A C R O T A L.

Jamais , je l'avoue.

A R I S T E.

Ne font-ils pas pour la plupart des solitaires ? ne font-ils pas pauvres , sans protection , sans appui ? et n'est-ce pas en partie pour ces raisons que vous les persécutez , parce que vous croyez pouvoir les opprimer facilement ?

A C R O T A L.

Il est vrai qu'autrefois il n'y avait guère dans cette secte que des citoyens sans crédit , des *Socrate* , des *Pomponace* , des *Erasme* , des *Bayle* , des *Descartes* ; mais à présent la philosophie est montée sur les tribunaux et sur les trônes mêmes ; on se pique par tout de raison , excepté dans certains pays où nous y avons mis bon

H 2

ordre. C'est-là ce qui est vraiment funeste ; et c'est pourquoi nous tâchons d'exterminer au moins les philosophes qui n'ont ni fortune , ni puissance , ni honneurs dans ce monde , ne pouvant nous venger de ceux qui en ont.

A R I S T E.

Vous venger ! et de quoi , s'il vous plaît ? ces pauvres gens-là vous ont-ils jamais disputé vos emplois , vos prérogatives , vos trésors ?

A C R O T A L.

Non ; mais ils nous méprisent , puisqu'il faut tout dire ; ils se moquent quelquefois de nous , et nous ne pardonnons jamais.

A R I S T E.

S'ils se moquent de vous , cela n'est pas bien ; il ne faut se moquer de personne : mais dites-moi , je vous prie , pourquoi n'a-t-on jamais raillé les lois et la magistrature dans aucun pays , tandis qu'on vous raille vous autres si impitoyablement , à ce que vous dites ?

A C R O T A L.

Vraiment c'est ce qui échauffe notre bile , car nous sommes bien au-dessus des lois.

A R I S T E.

Et c'est justement ce qui fait que tant d'honnêtes gens vous ont tournés en ridicule. Vous

vouliez que les lois fondées sur la raison universelle, et nommées par les Grecs *les filles du ciel*, cédassent à je ne fais quelles opinions que le caprice enfante, et qu'il détruit de même. Ne sentez-vous pas que ce qui est juste, clair, évident, est éternellement respecté de tout le monde, et que des chimères ne peuvent pas toujours s'attirer la même vénération ?

A C R O T A L.

Laissons là les lois et les juges ; ne songeons qu'aux philosophes : il est certain qu'ils ont dit autrefois autant de sottises que nous ; ainsi nous devons nous élever contre eux, quand ce ne serait que par jalousie de métier.

A R I S T E.

Plusieurs ont dit des sottises, sans doute, puisqu'ils sont hommes ; mais leurs chimères n'ont jamais allumé de guerres civiles, et les vôtres en ont causé plus d'une.

A C R O T A L.

Et c'est en quoi nous sommes admirables. Y a-t-il rien de plus beau que d'avoir troublé l'univers avec quelques argumens ? Ne ressemblons-nous pas à ces anciens enchanteurs qui excitaient des tempêtes avec des paroles ? Nous serions les maîtres du monde, sans ces coquins de gens d'esprit.

A R I S T E.

Eh bien , dites-leur , si vous voulez , qu'ils n'en ont point ; prouvez-leur qu'ils raisonnent mal : ils vous ont donné des ridicules , que ne leur en donnez - vous ? Mais je vous demande grâce pour ce pauvre disciple de *Locke* , que vous vouliez faire brûler ; monfieur le Docteur , ne voyez-vous pas que cela n'est plus à la mode ?

A C R O T A L.

Vous avez raison ; il faut trouver quelque autre manière nouvelle d'imposer silence aux petits philosophes.

A R I S T E.

Croyez-moi , gardez le silence vous-mêmes ; ne vous mêlez plus de raisonner ; foyez honnêtes gens , foyez compatiffans ; ne cherchez point à trouver le mal où il n'est pas , et il cessera d'être où il est.

X.

LUCIEN, ERASME ET RABELAIS,

DANS LES CHAMPS ELYSÉES.

LUCIEN fit, il y a quelque temps, connaissance avec *Erasme*, malgré sa répugnance pour tout ce qui venait des frontières d'Allemagne. Il ne croyait pas qu'un grec dût s'abaisser à parler avec un batave; mais ce batave lui ayant paru un mort de bonne compagnie, ils eurent ensemble cet entretien.

LUCIEN.

Vous avez donc fait, dans un pays barbare, le même métier que je faisais dans le pays le plus poli de la terre; vous vous êtes moqué de tout?

ERASME.

Hélas! je l'aurais bien voulu; c'eût été une grande consolation pour un pauvre théologien tel que je l'étais; mais je ne pouvais prendre les mêmes libertés que vous avez prises.

LUCIEN.

Cela m'étonne: les hommes aiment assez qu'on leur montre leurs sottises en général, pourvu qu'on ne désigne personne en particulier; chacun applique alors à son voisin ses

propres ridicules , et tous les hommes rient aux dépens les uns des autres. N'en était-il donc pas de même chez vos contemporains ?

E R A S M E.

Il y avait une énorme différence entre les gens ridicules de votre temps et ceux du mien : vous n'aviez affaire qu'à des dieux qu'on jouait sur le théâtre , et à des philosophes qui avaient encore moins de crédit que les dieux ; mais moi j'étais entouré de fanatiques , et j'avais besoin d'une grande circonspection pour n'être pas brûlé par les uns , ou assassiné par les autres.

L U C I E N.

Comment pouviez-vous rire dans cette alternative ?

E R A S M E.

Aussi je ne riais guère ; et je passai pour être beaucoup plus plaisant que je ne l'étais : on me crut fort gai et fort ingénieux , parce qu'alors tout le monde était triste. On s'occupait profondément d'idées creuses qui rendaient les hommes atrabilaires. Celui qui pensait qu'un corps peut être en deux endroits à la fois , était prêt d'égorger celui qui expliquait la même chose d'une manière différente. Il y avait bien pis ; un homme de mon état ,
qui

qui n'eût point pris de parti entre ces deux factions , eût passé pour un monstre.

LUCIEN.

Voilà d'étranges hommes que les barbares avec qui vous viviez ! De mon temps les Gètes et les Massagètes étaient plus doux et plus raisonnables. Et quelle était donc votre profession dans l'horrible pays que vous habitiez ?

ERASME.

J'étais moine hollandais.

LUCIEN.

Moine ! quelle est cette profession-là ?

ERASME.

C'est celle de n'en avoir aucune , de s'engager par un serment inviolable à être inutile au genre-humain , à être absurde et esclave , et à vivre aux dépens d'autrui.

LUCIEN.

Voilà un bien vilain métier ! Comment avec tant d'esprit aviez-vous pu embrasser un état qui déshonore la nature humaine ? Passe encore pour vivre aux dépens d'autrui : mais faire vœu de n'avoir pas le sens commun et de perdre sa liberté !

ERASME.

C'est qu'étant fort jeune , et n'ayant ni

Dialogues. Tome I.

† I

parens ni amis , je me laissai séduire par des gueux qui cherchaient à augmenter le nombre de leurs semblables.

L U C I E N .

Quoi ! il y avait beaucoup d'hommes de cette espèce ?

E R A S M E .

Ils étaient en Europe environ six à sept cents mille.

L U C I E N .

Juste ciel ! Le monde est donc devenu bien sot et bien barbare depuis que je l'ai quitté ! *Horace* l'avait bien dit , que tout irait en empirant : *Progeniem vitiosiore*.

E R A S M E .

Ce qui me console , c'est que tous les hommes dans le siècle où j'ai vécu étaient montés au dernier échelon de la folie ; il faudra bien qu'ils en descendent , et qu'il y en ait quelques-uns parmi eux qui retrouvent enfin un peu de raison.

L U C I E N .

C'est de quoi je doute fort. Dites-moi , je vous prie , quelles étaient les principales folies de votre temps ?

E R A S M E .

Tenez , en voici une liste que je porte toujours avec moi ; lisez.

LUCIEN.

Elle est bien longue.

(Lucien lit et éclate de rire; Rabelais survient.)

RABELAIS.

Messieurs, quand on rit je ne suis pas de trop; de quoi s'agit-il?

LUCIEN et ERASME.

D'extravagances.

RABELAIS.

Ah! je suis votre homme.

LUCIEN à *Erasme*.

Quel est cet original?

ERASME.

C'est un homme qui a été plus hardi que moi et plus plaissant; mais il n'était que prêtre, et pouvait prendre plus de liberté que moi qui étais moine.

LUCIEN à *Rabelais*.Avais-tu fait, comme *Erasme*, vœu de vivre aux dépens d'autrui?

RABELAIS.

Doublement; car j'étais prêtre et médecin. J'étais né fort sage, je devins aussi savant qu'*Erasme*; et voyant que la sagesse et la science ne menaient communément qu'à l'hôpital ou

au gibet ; voyant même que ce demi-plaisant d'*Erasme* était quelquefois persécuté , je m'avisai d'être plus fou que tous mes compatriotes ensemble ; je composai un gros livre de contes à dormir debout , rempli d'ordures , dans lequel je tournai en ridicule toutes les superstitions , toutes les cérémonies , tout ce qu'on révérait dans mon pays , dans toutes les conditions , depuis celle de roi et de grand-pontife , jusqu'à celle de docteur en théologie qui est la dernière de toutes : je dédiai mon livre à un cardinal , et je fis rire jusqu'à ceux qui me méprisaient.

L U C I E N .

Qu'est-ce qu'un cardinal , *Erasme* ?

E R A S M E .

C'est un prêtre vêtu de rouge , à qui on donne cent mille écus de rentes pour ne rien faire du tout.

L U C I E N .

Vous m'avouerez du moins que ces cardinaux-là étaient raisonnables. Il faut bien que tous vos concitoyens ne fussent pas si fous que vous le dites.

E R A S M E .

Que monsieur *Rabelais* me permette de prendre la parole. Les cardinaux avaient une

autre espèce de folie, c'était celle de dominer ; et comme il est plus aisé de subjuguier des fots que des gens d'esprit , ils voulurent assommer la raison qui commençait à lever la tête. Monsieur *Rabelais*, que vous voyez , imita le premier *Brutus* qui contrefit l'insensé pour échapper à la défiance et à la tyrannie des *Tarquins*.

L U C I E N.

Tout ce que vous me dites me confirme dans l'opinion qu'il valait mieux vivre dans mon siècle que dans le vôtre. Ces cardinaux dont vous me parlez étaient donc les maîtres du monde entier , puisqu'ils commandaient aux fous.

R A B E L A I S.

Non ; il y avait un vieux fou au-dessus d'eux.

L U C I E N.

Comment s'appelait-il ?

R A B E L A I S.

Un *papegaud*. La folie de cet homme consistait à se dire infallible , et à se croire le maître des rois ; et il l'avait tant dit , tant répété , tant fait crier par les moines , qu'à la fin presque toute l'Europe en fut persuadée.

L U C I E N.

Ah ! que vous l'emportez sur nous en

démence ! Les fables de *Jupiter*, de *Neptune* et de *Pluton*, dont je me suis tant moqué, étaient des choses respectables en comparaison des sottises dont votre monde a été infatué. Je ne saurais comprendre comment vous avez pu parvenir à tourner en ridicule, avec sécurité, des gens qui devaient craindre le ridicule encore plus qu'une conspiration. Car enfin on ne se moque pas de ses maîtres impunément : et j'ai été assez sage pour ne pas dire un seul mot des empereurs romains. Quoi ! votre nation adorait un papegaud ! Vous donniez à ce papegaud tous les ridicules imaginables, et votre nation le souffrait ! elle était donc bien patiente ?

R A B E L A I S.

Il faut que je vous apprenne ce que c'était que ma nation. C'était un composé d'ignorance, de superstition, de bêtise, de cruauté et de plaisanterie. On commença par faire pendre et par faire cuire tous ceux qui parlaient sérieusement contre les papegauds et les cardinaux. Le pays des Velches, dont je suis natif, nagea dans le sang ; mais dès que ces exécutions étaient faites, la nation se mettait à danser, à chanter, à faire l'amour, à boire et à rire. Je pris mes compatriotes par leur faible ; je parlai de boire, je dis des ordures, et avec ce secret tout me fut permis.

Les gens d'esprit y entendirent finesse , et m'en furent gré ; les gens grossiers ne virent que les ordures , et les savourèrent ; tout le monde m'aima , loin de me persécuter.

L U C I E N.

Vous me donnez une grande envie de voir votre livre. N'en auriez-vous point un exemplaire dans votre poche ? Et vous , *Erasme* , pourriez-vous aussi me prêter vos facéties ?

(*ici Erasme et Rabelais donnent leurs ouvrages à Lucien , qui en lit quelques morceaux ; et pendant qu'il lit , ces deux philosophes s'entretiennent.*)

et R A B E L A I S à *Erasme*.

J'ai lu vos écrits , et vous n'avez pas lu les miens , parce que je suis venu un peu après vous. Vous avez peut-être été trop réservé dans vos railleries , et moi trop hardi dans les miennes ; mais à présent nous pensons tous deux de même. Pour moi je ris quand je vois un docteur arriver dans ce pays-ci.

E R A S M E.

Et moi je le plains : je dis : Voilà un malheureux qui s'est fatigué toute sa vie à se tromper , et qui ne gagne rien ici à sortir d'erreur.

R A B E L A I S.

Comment donc , n'est-ce rien d'être détrompé ?

E R A S M E.

C'est peu de chose quand on ne peut plus détromper les autres. Le grand plaisir est de montrer le chemin à ses amis qui s'égarent , et les morts ne demandent leur chemin à personne.

Erasme et *Rabelais* raisonnèrent assez longtemps. *Lucien* revint après avoir lu le chapitre des *Torche-cu*, et quelques pages de l'*Eloge de la folie*. Ensuite ayant rencontré le docteur *Swift*, ils allèrent tous quatre souper ensemble.

X I.

GALIMATIAS DRAMATIQUE.

UN JESUITE *préchant aux Chinois.*

JE vous le dis , mes chers frères ; notre Seigneur veut faire de tous les hommes des vases d'élection ; il ne tient qu'à vous d'être vases ; vous n'avez qu'à croire sur le champ tout ce que je vous annonce ; vous êtes les maîtres de votre esprit , de votre cœur , de vos pensées , de vos sentimens. JESUS-CHRIST est mort pour tous , comme on fait ; la grâce est donnée à tous. Si vous n'avez pas la contrition , vous avez l'attrition ; si l'attrition

vous manque , vous avez vos propres forces et les miennes.

UN J A N S E N I S T E arrivant.

Vous en avez menti , enfant d'*Escobar* et de perdition ; vous prêchez ici l'erreur et le menfonge. Non , J E S U S n'est mort que pour plusieurs ; la grâce est donnée à peu ; l'attrition est une sottise ; les forces des Chinois sont nulles , et vos prières sont des blasphêmes , car *Augustin* et *Paul*...

LE J E S U I T E.

Taisez-vous , hérétique ; sortez , ennemi de *S^t Pierre*. Mes frères , n'écoutez point ce novateur , qui cite *Augustin* et *Paul* ; et venez tous , que je vous baptise.

LE J A N S E N I S T E.

Gardez-vous-en bien , mes frères ; ne vous faites point baptiser par la main d'un moliniste ; vous seriez damnés à tous les diables. Je vous baptiserai dans un an au plus tôt , quand je vous aurai appris ce que c'est que la grâce.

LE Q U A K E R.

Ah ! mes frères , ne soyez baptisés ni par la patte de ce renard , ni par la griffe de ce tigre. Croyez-moi , il vaut mieux n'être point baptisé du tout ; c'est ainsi que nous en usons. Le

baptême peut avoir son mérite ; mais on peut très-bien s'en passer. Tout ce qui est nécessaire, c'est d'être animé de l'Esprit ; vous n'avez qu'à l'attendre, il viendra , et vous en ferez plus en un moment que ces charlatans n'en pourraient dire dans toute leur vie.

L' A N G L I C A N.

Ah ! mes ouailles , quels monstres viennent ici vous dévorer ! Mes chères brebis , ne savez-vous pas que l'Eglise anglicane est la seule Eglise pure ? nos chapelains qui sont venus boire du punch à Kanton ne vous l'ont-ils pas dit ?

L E J E S U I T E.

Les anglicans sont des défecteurs ; ils ont renoncé à notre pape , et le pape est infallible.

L E L U T H E R I E N.

Votre pape est un âne , comme l'a prononcé *Luther*. Mes chers Chinois , moquez-vous du pape , et des anglicans , et des molinistes , et des jansénistes , et des quakers , et ne croyez que les luthériens : prononcez seulement ces mots, *in*, *cum*, *sub* ; et buvez du meilleur.

L E P U R I T A I N.

Nous déplorons , mes frères , l'aveuglement de tous ces gens-ci , et le vôtre. Mais , Dieu

merci , l'Eternel a ordonné que je viendrais à Pékin , au jour marqué , confondre ces bavards ; que vous m'écouteriez , et que nous ferions le souper ensemble le matin ; car vous faurez que dans le quatrième siècle de l'ère de *Denis le petit* . . .

L E M U S U L M A N .

Eh , mort de *Mahomet* , voilà bien des discours ! Si quelqu'un de ces chiens-là s'avise encore d'aboyer , je leur coupe à tous les deux oreilles ; pour leur prépuce , je ne m'en donnerai pas la peine ; ce sera vous , mes chers Chinois , que je circoncirai : je vous donne huit jours pour vous y préparer ; et si quelqu'un de vous autres , après cela , s'avise de boire du vin , il aura affaire à moi.

L E J U I F .

Ah ! mes enfans ! si vous voulez être circoncis , donnez-moi la préférence ; je vous ferai boire du vin tant que vous voudrez ; mais si vous êtes assez impies pour manger du lièvre qui , comme vous savez , rumine , et n'a pas le pied fendu , je vous ferai passer au fil de l'épée quand je serai le plus fort , ou si vous l'aimez mieux , je vous lapiderai ; car . . .

L E S C H I N O I S .

Ah ! par *Confucius* et les cinq Kings , tous

ces gens-là ont-ils perdu l'esprit ? Monsieur le geolier des petites-maisons de la Chine , allez renfermer tous ces pauvres sous chacun dans leur loge.

X I I.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

M E L I N D E.

*E*RASTE fort d'ici , et je vous vois plongée dans une rêverie profonde. Il est jeune , bien fait , spirituel , riche , aimable , et je vous pardonne de rêver.

S O P H R O N I E.

Il est tout ce que vous dites , je l'avoue.

M E L I N D E.

Et de plus , il vous aime.

S O P H R O N I E.

Je l'avoue encore.

M E L I N D E.

Je crois que vous n'êtes pas insensible pour lui.

S O P H R O N I E.

C'est un troisième aveu que mon amitié ne craint point de vous faire.

MELINDE.

Ajoutez-y un quatrième ; je vois que vous épouserez bientôt *Erasle*.

SOPHRONIE.

Je vous dirai avec la même confiance , que je ne l'épouserai jamais.

MELINDE.

Quoi ! votre mère s'oppose à un parti si fortable ?

SOPHRONIE.

Non , elle me laisse la liberté du choix ; j'aime *Erasle* , et je ne l'épouserai pas.

MELINDE.

Et quelle raison pouvez-vous avoir de vous tyranniser ainsi vous-même ?

SOPHRONIE.

La crainte d'être tyrannisée. *Erasle* a de l'esprit , mais il l'a impérieux et mordant ; il a des grâces , mais il en ferait bientôt usage pour d'autres que pour moi : je ne veux pas être la rivale d'une de ces personnes qui vendent leurs charmes , qui donnent malheureusement de l'éclat à celui qui les achette , qui révoltent la moitié d'une ville par leur faste , qui ruinent l'autre par l'exemple , et qui triomphent en public du malheur d'une honnête femme réduite à pleurer dans la solitude. J'ai une forte inclination pour *Erasle* , mais

j'ai étudié son caractère ; il a trop contredit mon inclination : je veux être heureuse ; je ne le ferais pas avec lui ; j'épouserai *Ariste* que j'estime, et que j'espère aimer.

M E L I N D E.

Vous êtes bien raisonnable pour votre âge. Il n'y a guère de filles que la crainte d'un avenir fâcheux empêche de jouir d'un présent agréable. Comment pouvez-vous avoir un tel empire sur vous-même ?

S O P H R O N I E.

Ce peu que j'ai de raison, je le dois à l'éducation que m'a donnée ma mère. Elle ne m'a point élevée dans un couvent, parce que ce n'était pas dans un couvent que j'étais destinée à vivre. Je plains les filles dont les mères ont confié la première jeunesse à des religieuses, comme elles ont laissé le soin de leur première enfance à des nourrices étrangères. J'entends dire que dans ces couvents, comme dans la plupart des collèges où les jeunes gens sont élevés, on n'apprend guère que ce qu'il faut oublier pour toute la vie ; on ensevelit dans la stupidité les premiers de vos beaux jours. Vous ne sortez guère de votre prison que pour être promise à un inconnu qui vient vous épier à la grille ; quel qu'il soit, vous le regardez comme un libérateur ;

et, fût-il un finge, vous vous croyez trop heureuse : vous vous donnez à lui sans le connaître ; vous vivez avec lui sans l'aimer ; c'est un marché qu'on a fait sans vous ; et bientôt après les deux parties le repentent.

Ma mère m'a crue digne de penser par moi-même, et de choisir un jour un époux moi-même. Si j'étais née pour gagner ma vie, elle m'aurait appris à réussir dans les ouvrages convenables à mon sexe ; mais née pour vivre dans la société, elle m'a fait instruire de bonne heure dans tout ce qui regarde la société ; elle a formé mon esprit, en me faisant craindre les écueils du bel-esprit ; elle m'a menée à tous les spectacles choisis qui peuvent inspirer le goût sans corrompre les mœurs, où l'on étale encore plus les dangers des passions que leurs charmes, où la bienséance règne, où l'on apprend à penser et à s'exprimer. La tragédie m'a paru souvent l'école de la grandeur d'ame, la comédie l'école des bienséances ; et j'ose dire que ces instructions, qu'on ne regarde que comme des amusemens, m'ont été plus utiles que les livres. Enfin, ma mère m'a toujours regardée comme un être pensant dont il fallait cultiver l'ame, et non comme une poupée qu'on ajuste, qu'on montre, et qu'on renferme le moment d'après.

X I I I.

LES ANCIENS ET LES MODERNES,

O U

LA TOILETTE DE M^{me} DE POMPADOUR.M^{me} D E P O M P A D O U R.

QUELLE est donc cette dame au nez aquilin , aux grands yeux noirs , à la taille si haute et si noble , à la mine si fière , et en même temps si coquette , qui entre à ma toilette sans se faire annoncer , et qui fait la révérence en religieuse ?

T U L L I A.

Je suis *Tullia* , née à Rome il y a environ dix-huit cents ans ; je fais la révérence à la romaine , et non à la française : je suis venue je ne sais d'où , pour voir votre pays , votre personne et votre toilette.

M^{me} D E P O M P A D O U R.

Ah ! Madame , faites-moi l'honneur de vous asseoir. Un fauteuil à madame *Tullia*.

T U L L I A.

Qui ? moi , Madame , que je m'assieye sur cette espèce de petit trône incommode , pour
que

que mes jambes pendent à terre, et deviennent toutes rouges ?

M^{me} DE POMPADOUR.

Comment vous affleyez-vous donc, Madame ?

TULLIA.

Sur un bon lit, Madame.

M^{me} DE POMPADOUR.

Ah ! j'entends, vous voulez dire sur un bon canapé. En voilà un sur lequel vous pouvez vous étendre fort à votre aise.

TULLIA.

J'aime à voir que les Françaises sont aussi bien meublées que nous.

M^{me} DE POMPADOUR.

Ah, ah ! Madame, vous n'avez point de bas, vos jambes sont nues ; vraiment elles sont ornées d'un ruban fort joli en forme de brodequin.

TULLIA.

Nous ne connaissons point les bas ; c'est une invention agréable et commode que je préfère à nos brodequins.

M^{me} DE POMPADOUR.

DIEU me pardonne ! Madame, je crois que vous n'avez point de chemise !

Dialogues. Tome I.

† K

TULLIA.

Non, Madame, nous n'en portions point de notre temps.

M^{me} DE POMPADOUR.

Et dans quel temps viviez-vous, Madame?

TULLIA.

Du temps de *Sylla*, de *Pompée*, de *César*, de *Caton*, de *Catiline*, de *Cicéron*, dont j'ai l'honneur d'être la fille; de ce *Cicéron* qu'un de vos protégés a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la comédie de Paris; on y jouait *Catiline*, et tous les personnages de mon temps; je n'en reconnus pas un. Mon père m'exhortait à faire des avances à *Catiline*; je fus bien surprise. Mais, Madame, il me semble que vous avez là de beaux miroirs, votre chambre en est pleine. Nos miroirs n'étaient pas la fixième partie des vôtres. Sont-ils d'acier?

M^{me} DE POMPADOUR.

Non, Madame; ils sont faits avec du sable, et rien n'est si commun parmi nous.

TULLIA.

Voilà un bel art; j'avoue que cet art nous manquait. Ah! le joli tableau que vous avez là!

M^{me} DE POMPADOUR.

Ce n'est point un tableau, c'est une estampe;

cela n'est fait qu'avec du noir de fumée ; on en tire cent copies en un jour , et ce secret éternise les tableaux que le temps consume.

TULLIA.

Ce secret est admirable : nos Romains n'ont jamais eu rien de pareil.

UN SAVANT, *qui assistait à la toilette , prit alors la parole , et dit à Tullia , en tirant un livre de sa poche :*

Vous ferez bien plus étonnée , Madame , quand vous saurez que ce livre n'est point écrit à la main , qu'il est imprimé à peu-près comme ces estampes , et que cette invention éternise aussi les ouvrages de l'esprit.

Le savant présenta son livre à Tullia ; c'était un recueil de vers pour madame la marquise :
TULLIA *en lut une page , admira les caractères , et dit à l'auteur :*

Monsieur , l'impression est une belle chose ; et si elle peut immortaliser de pareils vers , cela me paraît le plus grand effort de l'art. Mais n'auriez-vous pas du moins employé cette invention à imprimer les ouvrages de mon père ?

LE SAVANT.

Oui , Madame ; mais on ne les lit plus ; j'en suis fâché pour monsieur votre père ; mais

aujourd'hui nous ne connaissons guère que son nom.

Alors on apporta du chocolat , du thé , du café , des glaces. Tullia fut étonnée de voir en été de la crème et des groseilles gelées. On lui dit que ces boissons figées avaient été composées en six minutes par le moyen du salpêtre dont on les avait entourées , et que c'était avec du mouvement qu'on avait produit cette fixation et ce froid glaçant. Elle demeurait interdite d'admiration. La noirceur du chocolat et du café lui inspira quelque dégoût ; elle demanda comment ces liqueurs étaient extraites des plantes du pays. UN DUC ET PAIR qui se trouva là lui répondit :

Les fruits dont ces boissons sont composées viennent d'un autre monde , et du fond de l'Arabie.

T U L L I A.

Pour l'Arabie, je la connais , mais je n'avais jamais entendu parler de ce que vous appelez *café* ; et pour l'autre monde , je ne connais que celui d'où je viens ; je vous assure qu'il n'y a point de chocolat dans ce monde-là.

M. L E D U C.

Le monde dont on vous parle , Madame , est un continent nommé l'*Amérique* , presque aussi grand que l'*Asie* , l'*Europe* et l'*Afrique*

ensemble, et dont on a des nouvelles beaucoup plus certaines que de celui d'où vous venez.

TULLIA.

Comment ! nous qui nous appelions *les maîtres de l'univers*, nous n'en aurions donc possédé que la moitié ? cela est humiliant.

LE SAVANT, *piqué de ce que madame Tullia avait trouvé ses vers mauvais*, lui répliqua brusquement :

Vos Romains, qui se vantaient d'être les maîtres de l'univers, n'en avaient pas conquis la vingtième partie. Nous avons à présent au bout de l'Europe un empire qui est plus vaste lui seul que l'empire romain ; encore est-il gouverné par une femme qui a plus d'esprit que vous, qui est plus belle que vous, et qui porte des chemises. Si elle lisait mes vers, je suis sûr qu'elle les trouverait fort bons.

Madame la marquise fit taire le savant qui manquait de respect à une dame romaine, à la fille de Cicéron. M. le duc expliqua comment on avait découvert l'Amérique ; et tirant sa montre à laquelle pendait galamment une petite bouffole, il lui fit voir que c'était avec une aiguille qu'on était arrivé dans un autre hémisphère. La surprise de la romaine redoublait à chaque mot qu'on lui disait, et à chaque chose qu'elle voyait ; elle s'écria enfin :

Je commence à craindre que les modernes ne l'emportent sur les anciens; j'étais venue pour m'en éclaircir, et je sens que je vais rapporter de tristes nouvelles à mon père.

Voici ce que lui répondit M. LE DUC :

Consolez-vous, Madame; nul homme n'approche parmi nous de votre illustre père, pas même l'auteur de la *Gazette ecclésiastique*, ou celui du *Journal chrétien*; nul homme n'approche de *César* avec qui vous avez vécu, ni de vos *Scipions* qui l'avaient précédé. Il se peut que la nature forme aujourd'hui, comme autrefois, de ces âmes sublimes; mais ce sont de beaux germes qui ne viennent point à maturité dans un mauvais terrain.

Il n'en est pas de même des arts et des sciences; le temps et d'heureux hasards les ont perfectionnés. Il nous est plus aisé, par exemple, d'avoir des *Sophocles* et des *Euripides* que des personnages semblables à monsieur votre père, parce que nous avons des théâtres, et que nous ne pouvons avoir de tribune aux harangues. Vous avez sifflé la tragédie de *Catiline*; quand vous verrez jouer *Phèdre*, vous conviendrez peut-être que le rôle de *Phèdre* dans *Racine*, est prodigieusement supérieur au modèle que vous connaissez dans *Euripide*.

J'espère que vous conviendrez que notre *Molière* l'emporte sur votre *Térence*. J'aurais l'honneur, si vous le permettez, de vous donner la main à l'opéra, et vous serez étonnée d'entendre chanter en parties. C'est encore-là un art qui vous est inconnu.

Voici, Madame, une petite lunette; ayez la bonté d'appliquer votre œil à ce verre, et regardez cette maison qui est à une lieue.

T U L L I A.

Par les dieux immortels, cette maison est au bout de ma lunette, et beaucoup plus grande qu'elle ne paraissait!

M. L E D U C.

Eh bien, Madame, c'est avec ce joujou que nous avons vu de nouveaux cieux, comme c'est avec une aiguille que nous avons connu un nouvel hémisphère. Voyez-vous cet autre instrument verni dans lequel il y a un petit tuyau de verre proprement enchassé? c'est cette bagatelle qui nous a fait découvrir la quantité juste de la pesanteur de l'air.

Enfin, après bien des tâtonnemens, il est venu un homme qui a découvert le premier ressort de la nature, la cause de la pesanteur, et qui a démontré que les astres pèsent sur la terre, et la terre sur les astres. Il a parfilé la lumière du soleil, comme nos dames parfilent une étoffe d'or.

TULLIA.

Qu'est-ce que parfiler, Monsieur ?

M. LE DUC.

Madame, l'équivalent de ce mot ne se trouve pas dans les oraisons de *Cicéron*. C'est effiler une étoffe, la défilser fil à fil, et en séparer l'or ; c'est ce que *Newton* a fait des rayons du soleil ; les astres lui ont été soumis, et un nommé *Locke* en a fait autant de l'entendement humain.

TULLIA.

Vous en savez beaucoup pour un duc et pair ; vous me paraissez plus savant que ce savant qui veut que je trouve ses vers bons, et vous êtes beaucoup plus poli que lui.

M. LE DUC.

Madame, c'est que j'ai été mieux élevé ; mais pour ma science, elle est très-commune ; les jeunes gens, en sortant des écoles, en savent plus que tous vos philosophes de l'antiquité. C'est dommage seulement que nous ayons, dans notre Europe, substitué une demi-douzaine de jargons, très-impairfaits, à la belle langue latine dont votre père fit un si admirable usage ; mais avec des instrumens grossiers nous n'avons pas laissé de faire de très-bons ouvrages, même dans les belles-lettres.

TULLIA.

TULLIA.

Il faut que les nations qui ont succédé à l'empire romain aient toujours vécu dans une paix profonde , et qu'il y ait eu une suite continue de grands hommes depuis mon père jusqu'à vous , pour qu'on ait pu inventer tant d'arts nouveaux , et que l'on soit parvenu à connaître si bien le ciel et la terre.

M. LE DUC.

Point du tout , Madame , nous sommes des barbares qui sommes venus presque tous de la Scythie détruire votre empire , et les arts et les sciences. Nous avons vécu sept à huit cents ans comme des sauvages ; et pour comble de barbarie , nous avons été inondés d'une espèce d'hommes , nommés *les moines* , qui ont abruti , dans l'Europe , le genre-humain que vous aviez éclairé et subjugué. Ce qui vous étonnera , c'est que , dans les derniers siècles de cette barbarie , c'est parmi ces moines mêmes , parmi ces ennemis de la raison , que la nature a suscité des hommes utiles. Les uns ont inventé l'art de secourir la vue affaiblie par l'âge ; les autres ont pétri du salpêtre avec du charbon , et cela nous a valu des instrumens de guerre , avec lesquels nous aurions exterminé les *Scipion* , *Alexandre* et *César* , et la phalange macédonienne , et

Dialogues. Tome I.

† L

toutes vos légions : ce n'est pas que nous soyons plus grands capitaines que les *Scipion*, les *Alexandre* et les *César*, mais c'est que nous avons de meilleures armes.

T U L L I A.

Je vois toujours en vous la politesse d'un grand seigneur, avec l'érudition d'un homme d'Etat ; vous auriez été digne d'être sénateur romain.

M. L E D U C.

Ah ! Madame, vous êtes bien plus digne d'être à la tête de notre cour.

M^{me} D E P O M P A D O U R.

• Madame aurait été trop dangereuse pour moi.

T U L L I A.

Consultez vos beaux miroirs, faits avec du fable, et vous verrez que vous n'auriez rien à craindre. Eh bien, Monsieur, vous disiez donc le plus poliment du monde que vous en savez beaucoup plus que nous.

M. L E D U C.

Je disais, Madame, que les derniers siècles sont toujours plus instruits que les premiers, à moins qu'il n'y ait eu quelque révolution générale qui ait absolument détruit tous les monumens de l'antiquité. Nous avons eu des

révolutions horribles , mais passagères ; et dans ces orages on a été assez heureux pour conserver les ouvrages de votre père , et ceux de quelques autres grands hommes ; ainsi le feu sacré n'a jamais été totalement éteint , et il a produit à la fin une lumière presque universelle. Nous sifflons les scolastiques barbares qui ont régné long-temps parmi nous , mais nous respectons *Cicéron* et tous les anciens qui nous ont appris à penser. Si nous avons d'autres lois de physique que celles de votre temps , nous n'avons point d'autre règle d'éloquence ; et voilà peut-être de quoi terminer la querelle entre les anciens et les modernes.

Toute la compagnie fut de l'avis de M. le duc. On alla ensuite à l'opéra de Castor et Pollux. Tullia fut très-contente des paroles et de la musique, quoi qu'on die. Elle avoua qu'un tel spectacle valait mieux qu'un combat de gladiateurs.

X I V.

LE CHAPON ET LA POULARDE.

L E C H A P O N.

E H , mon Dieu ! ma poule , te voilà bien triste ; qu'as-tu ?

L A P O U L A R D E.

Mon cher ami , demande-moi plutôt ce que je n'ai plus. Une maudite servante m'a prise sur ses genoux , m'a plongé une longue aiguille dans le cul , a saisi ma matrice , l'a roulée autour de l'aiguille , l'a arrachée , et l'a donnée à manger à son chat. Me voilà incapable de recevoir les faveurs du chantre du jour , et de pondre.

L E C H A P O N.

Hélas ! ma bonne , j'ai perdu plus que vous ; ils m'ont fait une opération doublement cruelle : ni vous ni moi n'aurons plus de consolation dans ce monde ; ils vous ont fait poularde , et moi chapon. La seule idée qui adoucit mon état déplorable , c'est que j'entendis ces jours passés , près de mon poulailler , raisonner deux abbés italiens à qui on avait fait le même outrage , afin qu'ils pussent chanter

devant le pape avec une voix plus claire. Ils disaient que les hommes avaient commencé par circoncire leurs semblables , et qu'ils finissaient par les châtrer ; ils maudissaient la destinée et le genre-humain.

LA POULARDE.

Quoi ! c'est donc pour que nous ayons une voix plus claire qu'on nous a privés de la plus belle partie de nous-mêmes ?

LE CHAPON.

Hélas ! ma pauvre poularde , c'est pour nous engraisser et pour nous rendre la chair plus délicate.

LA POULARDE.

Eh bien , quand nous ferons plus gras , le feront-ils davantage ?

LE CHAPON.

Oui , car ils prétendent nous manger.

LA POULARDE.

Nous manger ! ah , les monstres !

LE CHAPON.

C'est leur coutume ; ils nous mettent en prison pendant quelques jours , nous font avaler une pâtée dont ils ont le secret , nous crèvent les yeux pour que nous n'ayons point de distraction ; enfin , le jour de la fête étant

venu , ils nous arrachent les plumes , nous coupent la tête et nous font rôtir. On nous apporte devant eux dans une large pièce d'argent ; chacun dit de nous ce qu'il pense ; on fait notre oraison funèbre : l'un dit que nous sentons la noisette ; l'autre vante notre chair succulente ; on loue nos cuisses , nos bras , notre croupion ; et voilà notre histoire dans ce bas monde finie pour jamais.

L A P O U L A R D E.

Quels abominables coquins ! je suis prête à m'évanouir. Quoi ! on m'arrachera les yeux ! on me coupera le cou ! je serai rôtie et mangée ! Ces scélérats n'ont donc point de remords ?

L E C H A P O N.

Non , ma mie ; les deux abbés dont je vous ai parlé disaient que les hommes n'ont jamais de remords des choses qu'ils font dans l'usage de faire.

L A P O U L A R D E.

La détestable engeance ! Je parie qu'en nous dévorant ils se mettent encore à rire et à faire des contes plaisans , comme si de rien n'était.

L E C H A P O N.

Vous l'avez deviné ; mais sachez pour votre consolation (si c'en est une) que ces animaux qui sont bipèdes comme nous , et qui sont

fort au-dessous de nous, puisqu'ils n'ont point de plumes, en ont usé ainsi fort souvent avec leurs semblables. J'ai entendu dire à mes deux abbés que tous les empereurs chrétiens et grecs ne manquaient jamais de crever les deux yeux à leurs cousins et à leurs frères; que même dans le pays où nous sommes il y avait eu un nommé *Débonnaire* qui fit arracher les yeux à son neveu *Bernard*. Mais pour ce qui est de rôtir des hommes, rien n'a été plus commun parmi cette espèce. Mes deux abbés disaient qu'on en avait rôti plus de vingt mille pour de certaines opinions qu'il serait difficile à un chapon d'expliquer, et qui ne m'importent guère.

LA POULARDE.

C'était apparemment pour les manger qu'on les rôtitait ?

LE CHAPON.

Je n'oserais pas l'affirmer; mais je me souviens bien d'avoir entendu clairement qu'il y a bien des pays, et entre autres celui des Juifs, où les hommes se sont quelquefois mangés les uns les autres.

LA POULARDE.

Passé pour cela. Il est juste qu'une espèce si perverse se dévore elle-même, et que la terre

soit purgée de cette race. Mais moi qui suis paissible, moi qui n'ai jamais fait de mal, moi qui ai même nourri ces monstres en leur donnant mes œufs, être châtrée, aveuglée, décollée et rôtie ! Nous traite-t-on ainsi dans le reste du monde ?

L E C H A P O N.

Les deux abbés disent que non. Ils assurent que, dans un pays nommé l'*Inde*, beaucoup plus grand, plus beau, plus fertile que le nôtre, les hommes ont une loi sainte qui depuis des milliers de siècles leur défend de nous manger ; que même un nommé *Pythagore*, ayant voyagé chez ces peuples justes, avait rapporté en Europe cette loi humaine qui fut suivie par tous ses disciples. Ces bons abbés lisaient *Porphyre*, le pythagoricien, qui a écrit un beau livre contre les broches.

Oh, le grand homme ! le divin homme que ce *Porphyre* ! avec quelle sagesse, quelle force, quel respect tendre pour la Divinité, il prouve que nous sommes les alliés et les parens des hommes ; que DIEU nous donna les mêmes organes, les mêmes sentimens, la même mémoire, le même germe inconnu d'entendement qui se développe dans nous jusqu'au point déterminé par les lois éternelles, et que ni les hommes, ni nous ne passons jamais. En effet, ma chère poularde, ne serait-ce pas

un outrage à la Divinité , de dire que nous avons des sens pour ne point sentir , une cervelle pour ne point penser ? Cette imagination digne , à ce qu'ils disaient , d'un fou nommé *Descartes* , ne serait-elle pas le comble du ridicule et la vaine excuse de la barbarie ?

Aussi les plus grands philosophes de l'antiquité ne nous mettaient jamais à la broche. Ils s'occupaient à tâcher d'apprendre notre langage , et de découvrir nos propriétés si supérieures à celles de l'espèce humaine. Nous étions en fureté avec eux comme dans l'âge d'or. Les sages ne tuent point les animaux , dit *Porphyre* ; il n'y a que les barbares et les prêtres qui les tuent et qui les mangent. Il fit cet admirable livre pour convertir un de ses disciples qui s'était fait chrétien par gourmandise.

LA POULARDE.

Eh bien , dressa-t-on des autels à ce grand homme qui enseignait la vertu au genre humain , et qui sauvait la vie au genre animal ?

LE CHAPON.

Non , il fut en horreur aux chrétiens qui nous mangent , et qui détestent encore aujourd'hui sa mémoire ; ils disent qu'il était impie , et que ses vertus étaient fausses , attendu qu'il était païen.

L A P O U L A R D E.

Que la gourmandise a d'affreux préjugés ! J'entendais l'autre jour, dans cette espèce de grange qui est près de notre poulailler, un homme qui parlait seul devant d'autres hommes qui ne parlaient point ; il s'écriait *que DIEU avait fait un pacte avec nous et avec ces autres animaux appelés hommes ; que DIEU leur avait défendu de se nourrir de notre sang et de notre chair.* Comment peuvent-ils ajouter à cette défense positive la permission de dévorer nos membres bouillis ou rôtis ? Il est impossible, quand ils nous ont coupé le cou, qu'il ne reste beaucoup de sang dans nos veines ; ce sang se mêle nécessairement à notre chair ; ils défo-béissent donc visiblement à DIEU en nous mangeant. De plus, n'est-ce pas un sacrilège de tuer et de dévorer des gens avec qui DIEU a fait un pacte ? Ce serait un étrange traité que celui dont la seule clause serait de nous livrer à la mort. Ou notre créateur n'a point fait de pacte avec nous, ou c'est un crime de nous tuer et de nous faire cuire : il n'y a pas de milieu.

L E C H A P O N.

Ce n'est pas la seule contradiction qui règne chez ces monstres, nos éternels ennemis. Il y a long-temps qu'on leur reproche qu'ils ne

font d'accord en rien. Ils ne font des lois que pour les violer ; et , ce qu'il y a de pis , c'est qu'ils les violent en conscience. Ils ont inventé cent subterfuges , cent sophismes pour justifier leurs transgressions. Ils ne se servent de la pensée que pour autoriser leurs injustices , et n'emploient les paroles que pour déguiser leurs pensées. Figure - toi que dans le petit pays où nous vivons il est défendu de nous manger deux jours de la semaine ; ils trouvent bien moyen d'éluder la loi ; d'ailleurs cette loi , qui te paraît favorable , est très-barbare ; elle ordonne que ces jours-là on mangera les habitans des eaux : ils vont chercher des victimes au fond des mers et des rivières. Ils dévorent des créatures dont une seule coûte souvent plus de la valeur de cent chapons : ils appellent cela *jeûner* , *se mortifier*. Enfin , je ne crois pas qu'il soit possible d'imaginer une espèce plus ridicule à la fois et plus abominable , plus extravagante et plus sanguinaire.

LA POULARDE.

Eh , mon Dieu ! ne vois - je pas venir ce vilain marmiteux de cuisine avec son grand couteau ?

LE CHAPON.

C'en est fait , ma mie , notre dernière heure est venue ; recommandons notre ame à DIEU.

L A P O U L A R D E.

Que ne puis-je donner au scélérat qui me
mangera une indigestion qui le fasse crever !
Mais les petits se vengent des puissans par de
vains souhaits , et les puissans s'en moquent.

L E C H A P O N.

Aïe ! On me prend par le cou. Pardonnons
à nos ennemis.

L A P O U L A R D E.

Je ne puis ; on me ferre ; on m'emporte.
Adieu , mon cher chapon.

L E C H A P O N.

Adieu , pour toute l'éternité , ma chère
poularde.

X V.

C U - S U E T K O U.

O U

ENTRETIENS DE CU-SU, DISCIPLE DE
CONFUTZÉE, AVEC LE PRINCE KOU,
FILS DU ROI DE LOW, TRIBUTAIRE DE
L'EMPEREUR CHINOIS GNENVAN, 417
ANS AVANT NOTRE ÈRE VULGAIRE.

*Traduit en latin par le père Fouquet, ci-devant
ex-jésuite. Le manuscrit est dans la bibliothèque
du vatican, N° 42759.*

P R E M I E R E N T R E T I E N.

K O U.

QUE dois-je entendre quand on me dit
d'adorer le ciel ? (Chang-ti.)

C U - S U.

Ce n'est pas le ciel matériel que nous
voyons ; car ce ciel n'est autre chose que
l'air , et cet air est composé de toutes les
exhalaisons de la terre. Ce ferait une folie
bien absurde d'adorer des vapeurs.

K O U.

Je n'en ferais pourtant pas surpris. Il me semble que les hommes ont fait des folies encore plus grandes.

C U - S U.

Il est vrai ; mais vous êtes destiné à gouverner , vous devez être sage.

K O U.

Il y a tant de peuples qui adorent le ciel et les planètes !

C U - S U.

Les planètes ne sont que des terres comme la nôtre. La lune , par exemple , ferait aussi bien d'adorer notre fable et notre boue , que nous de nous mettre à genoux devant le fable et la boue de la lune.

K O U.

Que prétend-on quand on dit le ciel et la terre , monter au ciel , être digne du ciel ?

C U - S U.

On dit une énorme sottise ; il n'y a point de ciel ; chaque planète est entourée de son atmosphère , comme d'une coque , et roule dans l'espace autour de son soleil. Chaque soleil est le centre de plusieurs planètes qui voyagent continuellement autour de lui : il n'y a ni haut ni bas , ni montée ni descente. Vous

sentez que, si les habitans de la lune disaient qu'on monte à la terre, qu'il faut se rendre digne de la terre, ils diraient une extravagance. Nous prononçons de même un mot qui n'a pas de sens, quand nous disons qu'il faut se rendre digne du ciel; c'est comme si nous disions : Il faut se rendre digne de l'air, digne de la constellation du dragon, digne de l'espace.

K O U.

Je crois vous comprendre ; il ne faut adorer que le DIEU qui a fait le ciel et la terre.

C U - S U.

Sans doute ; il faut n'adorer que DIEU. Mais quand nous disons qu'il a fait le ciel et la terre, nous disons pieusement une grande pauvreté. Car, si nous entendons par le ciel l'espace prodigieux dans lequel DIEU alluma tant de soleils, et fit tourner tant de mondes, il est beaucoup plus ridicule de dire *le ciel et la terre* que de dire *les montagnes et un grain de sable*. Notre globe est infiniment moins qu'un grain de sable en comparaison de ces millions de milliards d'univers, devant lesquels nous disparaissions. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de joindre ici notre faible voix à celle des êtres innombrables qui rendent hommage à DIEU dans l'abyme de l'étendue.

K O U.

On nous a donc bien trompés , quand on nous a dit que *Fo* était descendu chez nous du quatrième ciel , et avait paru en éléphant blanc.

C U - S U.

Ce sont des contes que les bonzes font aux enfans et aux vieilles : nous ne devons adorer que l'auteur éternel de tous les êtres.

K O U.

Mais comment un être a-t-il pu faire les autres ?

C U - S U.

Regardez cette étoile ; elle est à quinze cents mille millions de *lis* de notre petit globe ; il en part des rayons qui vont faire sur vos yeux deux angles égaux au sommet ; ils font les mêmes angles sur les yeux de tous les animaux : ne voilà-t-il pas un dessein marqué ? ne voilà-t-il pas une loi admirable ? Or qui fait un ouvrage , sinon un ouvrier ? qui fait des lois , sinon un législateur ? il y a donc un ouvrier , un législateur éternel.

K O U.

Mais qui a fait cet ouvrier ? et comment est-il fait ?

C U - S U.

Mon prince , je me promenais hier auprès
du

du vaste palais qu'a bâti le roi votre père. J'entendis deux grillons , dont l'un disait à l'autre : Voilà un terrible édifice. Oui , dit l'autre ; tout glorieux que je suis , j'avoue que c'est quelqu'un de plus puissant que les grillons qui a fait ce prodige ; mais je n'ai point d'idée de cet être-là ; je vois qu'il est , mais je ne fais ce qu'il est.

K O U.

Je vous dis que vous êtes un grillon plus instruit que moi ; et ce qui me plaît en vous , c'est que vous ne prétendez pas savoir ce que vous ignorez.

S E C O N D E N T R E T I E N.

C U - S U.

Vous convenez donc qu'il y a un Etre tout-puissant , existant par lui-même , suprême artisan de toute la nature ?

K O U.

Oui ; mais s'il existe par lui-même , rien ne peut donc le borner , et il est donc par-tout ; il existe donc dans toute la matière , dans toutes les parties de moi-même ?

C U - S U.

Pourquoi non ?

Dialogues. Tome I.

† M.

K O U.

Je ferais donc moi-même une partie de la Divinité ?

C U - S U.

Ce n'est peut-être pas une conséquence. Ce morceau de verre est pénétré de toutes parts de la lumière ; est-il lumière cependant lui-même ? ce n'est que du fable , et rien de plus ; tout est en DIEU , sans doute ; ce qui anime tout doit être par-tout. DIEU n'est pas comme l'empereur de la Chine qui habite son palais , et qui envoie ses ordres par des colao. Dès-là qu'il existe , il est nécessaire que son existence remplisse tout l'espace et tous ses ouvrages ; et puisqu'il est dans vous , c'est un avertissement continuel de ne rien faire dont vous puissiez rougir devant lui.

K O U.

Que faut-il faire pour oser ainsi se regarder soi-même sans répugnance et sans honte devant l'Etre suprême ?

C U - S U.

Etre juste.

K O U.

Et quoi encore ?

C U - S U.

Etre juste.

K O U.

Mais la secte de *Laokium* dit qu'il n'y a ni juste ni injuste, ni vice ni vertu.

C U - S U.

La secte de *Laokium* dit-elle qu'il n'y a ni santé ni maladie ?

K O U.

Non, elle ne dit point une si grande erreur.

C U - S U.

L'erreur de penser qu'il n'y a ni santé de l'ame ni maladie de l'ame, ni vertu ni vice, est aussi grande et plus funeste. Ceux qui ont dit que tout est égal sont des monstres ; est-il égal de nourrir son fils ou de l'écraser sur la pierre ? de secourir sa mère ou de lui plonger un poignard dans le cœur ?

K O U.

Vous me faites frémir ; je déteste la secte de *Laokium* : mais il y a tant de nuances du juste et de l'injuste ! on est souvent bien incertain. Quel homme fait précisément ce qui est permis ou ce qui est défendu ? Qui pourra poser sûrement les bornes qui séparent le bien et le mal ? quelle règle me donnerez-vous pour les discerner ?

C U - S U.

Celle de *Confutée*, mon maître : *Vis comme*

M 2

en mourant tu voudrais avoir vécu ; traite ton prochain comme tu veux qu'il te traite.

K O U.

Ces maximes , je l'avoue , doivent être le code du genre humain ; mais que m'importera en mourant d'avoir bien vécu ? qu'y gagnerai-je ? Cette horloge , quand elle sera détruite , fera-t-elle heureuse d'avoir bien sonné les heures ?

C U - S U.

Cette horloge ne sent point , ne pense point ; elle ne peut avoir des remords , et vous en avez quand vous vous sentez coupable.

K O U.

Mais si , après avoir commis plusieurs crimes , je parviens à n'avoir plus de remords ?

C U - S U.

Alors il faudra vous étouffer ; et soyez sûr que parmi les hommes , qui n'aiment pas qu'on les opprime , il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

K O U.

Ainsi DIEU qui est en eux leur permettra d'être méchans après m'avoir permis de l'être ?

C U - S U.

DIEU vous a donné la raison , n'en abusez ni vous , ni eux ; non-seulement vous ferez malheureux dans cette vie , mais qui vous a dit que vous ne le feriez pas dans une autre ?

K O U.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie ?

C U - S U.

Dans le doute seul , vous devez vous conduire comme s'il y en avait une.

K O U.

Mais si je suis sûr qu'il n'y en a point ?

C U - S U.

Je vous en défie.

TROISIEME ENTRETIEU.

K O U.

Vous me poussez , *Cu-su*. Pour que je puisse être récompensé ou puni quand je ne serai plus , il faut qu'il subsiste dans moi quelque chose qui sente et qui pense après moi. Or , comme avant ma naissance rien de moi n'avait ni sentiment ni pensée , pourquoi y en aurait-il après ma mort ? que pourrait être cette partie incompréhensible de moi-même ? Le bourdonnement de cette abeille

restera-t-il quand l'abeille ne sera plus ? La végétation de cette plante subsiste-t-elle quand la plante est déracinée ? La végétation n'est-elle pas un mot dont on se sert pour signifier la manière inexplicable dont l'Etre suprême a voulu que la plante tirât les sucs de la terre ? L'ame est de même un mot inventé pour exprimer faiblement et obscurément les efforts de notre vie. Tous les animaux se meuvent, et cette puissance de se mouvoir, on l'appelle *force active* ; mais il n'y a pas un être distinct qui soit cette force. Nous avons des passions ; cette mémoire, cette raison ne sont pas, sans doute, des choses à part ; ce ne sont pas des êtres existans dans nous ; ce ne sont pas de petites personnes qui aient une existence particulière ; ce sont des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'ame, qui signifie notre mémoire, notre raison, nos passions, n'est donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature ? c'est DIEU. Qui fait végéter toutes les plantes ? c'est DIEU. Qui fait le mouvement dans les animaux ? c'est DIEU. Qui fait la pensée de l'homme ? c'est DIEU.

Si l'ame humaine était une petite personne renfermée dans notre corps, qui en dirigeât les mouvemens et les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'éternel artisan du monde une

impuissance et un artifice indigne de lui? il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui eussent dans eux-mêmes le don du mouvement et de la pensée? Vous m'avez appris le grec, vous m'avez fait lire *Homère*; je trouve *Vulcain* un divin forgeron, quand il fait des trépieds d'or qui vont tout seuls au conseil des dieux; mais ce *Vulcain* me paraîtrait un misérable charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de ses garçons qui les fît mouvoir sans qu'on s'en aperçût.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planètes par des génies qui les poussent sans cesse; mais DIEU n'a pas été réduit à cette pitoyable ressource: en un mot, pourquoi mettre deux ressorts à un ouvrage lorsqu'un seul suffit? Vous n'oserez pas nier que DIEU ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appelons *matière*; pourquoi donc se servirait-il d'un autre agent pour l'animer?

Il y a bien plus: que ferait cette ame que vous donnez si libéralement à notre corps? d'où viendrait-elle? quand viendrait-elle? faudrait-il que le créateur de l'univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes et des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe sort du corps d'un

homme et entre dans le corps d'une femme, et qu'alors il envoyât vite une ame dans ce germe ? et si ce germe meurt, que deviendra cette ame ? elle aura donc été créée inutilement , ou elle attendra une autre occasion.

Voilà , je vous l'avoue , une étrange occupation pour le maître du monde ; et non-seulement il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'espèce humaine , mais il faut qu'il en fasse autant avec tous les animaux , car ils ont tous comme nous de la mémoire , des idées , des passions ; et si une ame est nécessaire pour former ces sentimens , cette mémoire , ces idées , ces passions , il faut que DIEU travaille perpétuellement à forger des ames pour les éléphants et pour les porcs , pour les hiboux , pour les poissons et pour les bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'architecte de tant de millions de mondes , qui serait obligé de faire continuellement des chevilles invisibles pour perpétuer son ouvrage ?

Voilà une très-petite partie des raisons qui peuvent me faire douter de l'existence de l'ame.

C U - S U.

Vous raisonnez de bonne foi ; et ce sentiment vertueux , quand même il serait erroné ,
ferait

ferait agréable à l'Etre suprême. Vous pouvez vous tromper , mais vous ne cherchez pas à vous tromper , et dès-lors vous êtes excusable. Mais songez que vous ne m'avez proposé que des doutes , et que ces doutes sont tristes. Admettez des vraisemblances plus consolantes ; il est dur d'être anéanti ; espérez de vivre. Vous savez qu'une pensée n'est point matière , vous savez qu'elle n'a nul rapport avec la matière ; pourquoi donc vous ferait-il si difficile de croire que DIEU a mis dans vous un principe divin qui , ne pouvant être dissout , ne peut être sujet à la mort ? Oseriez-vous dire qu'il est impossible que vous ayez une ame ? non , sans doute : et si cela est possible , n'est-il pas très-vraisemblable que vous en avez une ? Pourriez-vous rejeter un système si beau et si nécessaire au genre humain ? et quelques difficultés vous rebuteront-elles ?

K O U.

Je voudrais embrasser ce système , mais je voudrais qu'il me fût prouvé. Je ne suis pas le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je suis toujours frappé de cette grande idée que DIEU a tout fait , qu'il est par-tout , qu'il pénètre tout , qu'il donne le mouvement et la vie à tout ; et s'il est dans toutes les parties de mon être , comme il est dans toutes les parties de la nature , je ne vois pas quel besoin

j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de ce petit être subalterne, quand je suis animé par DIEU même ? à quoi me servirait cette ame ? Ce n'est pas nous qui nous donnons nos idées , car nous les avons presque toujours malgré nous ; nous en avons quand nous sommes endormis ; tout se fait en nous sans que nous nous en mêlions. L'ame aurait beau dire au sang et aux esprits animaux , courez, je vous prie, de cette façon pour me faire plaisir, ils circuleront toujours de la manière que DIEU leur a prescrite. J'aime mieux être la machine d'un DIEU qui m'est démontré , que d'être la machine d'une ame dont je doute. ,

C U - S U.

Eh bien , si DIEU même vous anime, ne fouillez jamais par des crimes ce DIEU qui est en vous ; et s'il vous a donné une ame , que cette ame ne l'offense jamais. Dans l'un et dans l'autre système vous avez une volonté ; vous êtes libre , c'est-à-dire , vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez : servez-vous de ce pouvoir pour servir ce DIEU qui vous l'a donné. Il est bon que vous soyez philosophe , mais il est nécessaire que vous soyez juste. Vous le ferez encore plus quand vous croirez avoir une ame immortelle.

Daignez me répondre : n'est-il pas vrai que DIEU est la souveraine justice ?

K O U.

Sans doute ; et s'il était possible qu'il cessât de l'être , (ce qui est un blasphème) je voudrais moi agir avec équité.

C U - S U.

N'est-il pas vrai que votre devoir sera de récompenser les actions vertueuses , et de punir les criminelles quand vous serez sur le trône ? Voudriez-vous que DIEU ne fît pas ce que vous-même vous êtes tenu de faire ? Vous savez qu'il est , et qu'il sera toujours dans cette vie des vertus malheureuses et des crimes impunis ; il est donc nécessaire que le bien et le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'est cette idée si simple , si naturelle , si générale , qui a établi chez tant de nations la croyance de l'immortalité de nos âmes , et de la justice divine qui les juge quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a-t-il un système plus raisonnable , plus convenable à la Divinité , et plus utile au genre humain ?

K O U.

Pourquoi donc plusieurs nations n'ont-elles point embrassé ce système ? Vous savez que nous avons dans notre province environ deux cents familles d'anciens Sinous (a) qui

(a) Ce sont les Juifs des dix tribus qui dans leur dispersion pénétrèrent jusqu'à la Chine ; ils y sont appelés *Sinous*.

ont autrefois habité une partie de l'Arabie pétrée ; ni elles ni leurs ancêtres n'ont jamais cru l'ame immortelle ; ils ont leurs cinq livres , comme nous avons nos cinq kings ; j'en ai lu la traduction : leurs lois , nécessairement semblables à celles de tous les autres peuples , leur ordonnent de respecter leurs pères , de ne point voler , de ne point mentir , de n'être ni adultères , ni homicides ; mais ces mêmes lois ne leur parlent ni de récompenses ni de châtimens dans une autre vie.

C U - S U.

Si cette idée n'est pas encore développée chez ce pauvre peuple , elle le fera sans doute un jour. Mais que nous importe une malheureuse petite nation , tandis que les Babyloniens , les Egyptiens , les Indiens et toutes les nations policées ont reçu ce dogme salutaire ? Si vous étiez malade , rejetteriez-vous un remède approuvé par tous les Chinois , sous prétexte que quelques barbares des montagnes n'auraient pas voulu s'en servir ? DIEU vous a donné la raison , elle vous dit que l'ame doit être immortelle ; c'est donc DIEU qui vous le dit lui-même.

K O U.

Mais comment pourrai-je être récompensé ou puni , quand je ne serai plus moi-même ,

quand je n'aurai plus rien de ce qui aura constitué ma personne ? Ce n'est que par ma mémoire que je suis toujours moi ; je perds ma mémoire dans ma dernière maladie ; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon existence que j'aurai perdue ?

C U - S U.

C'est-à-dire que si un prince avait égorgé sa famille pour régner, s'il avait tyrannisé ses sujets, il en serait quitte pour dire à DIEU : Ce n'est pas moi, j'ai perdu la mémoire, vous vous méprenez, je ne suis plus la même personne. Pensez-vous que DIEU fût bien content de ce sophisme ?

K O U.

Eh bien, soit ; je me rends (b) ; je voulais faire le bien pour moi-même, je le ferai aussi

(b) Eh bien ! tristes ennemis de la raison et de la vérité, direz-vous encore que cet ouvrage enseigne la mortalité de l'ame ? Ce morceau a été imprimé dans toutes les éditions (*). De quel front osez-vous donc le calomnier ? Hélas ! si vos ames conservent leur caractère pendant l'éternité, elles seront éternellement des ames bien sottes et bien injustes. Non, les auteurs de cet ouvrage raisonnable et utile ne vous disent point que l'ame meurt avec le corps ; ils vous disent seulement que vous êtes des ignorans. N'en rougissez pas : tous les sages ont avoué leur ignorance ; aucun d'eux n'a été assez impertinent pour connaître la nature de l'ame. *Gassendi*, en

(*) L'auteur parle des premières éditions du *Dictionnaire philosophique* dont ce dialogue faisait partie.

pour plaire à l'Etre suprême; je pensais qu'il suffisait que mon ame fût juste dans cette vie, j'espérerai qu'elle sera heureuse dans une autre. Je vois que cette opinion est bonne pour les peuples et pour les princes; mais le culte de DIEU m'embarrasse.

QUATRIEME ENTRETIEN.

C U - S U.

QUE trouvez-vous de choquant dans notre Chuking, ce premier livre canonique, si respecté de tous les empereurs chinois? Vous labourez un champ de vos mains royales pour

résumant tout ce qu'a dit l'antiquité, vous parle ainsi: *Vous savez que vous pensez, mais vous ignorez quelle espèce de substance vous êtes, vous qui pensez. Vous ressemblez à un aveugle qui sentant la chaleur du soleil croirait avoir une idée distincte de cet astre. Lisez le reste de cette admirable lettre à Descartes, lisez Locke; relisez cet ouvrage-ci attentivement, et vous verrez qu'il est impossible que nous ayons la moindre notion de la nature de l'ame, par la raison qu'il est impossible que la créature connaisse les secrets ressorts du Créateur: vous verrez que, sans connaître le principe de nos pensées, il faut tâcher de penser avec justesse et avec justice; qu'il faut être tout ce que vous n'êtes pas, modeste, doux, bienfaisant, indulgent; ressembler à Cu-su et à Kou, et non pas à Thomas d'Aquin ou à Scot, dont les ames étaient fort ténébreuses, ou à Calvin et à Luther, dont les ames étaient bien dures et bien emportées. Tâchez que vos ames tiennent un peu de la nôtre; alors vous vous moquerez prodigieusement de vous-mêmes.*

N. B. Dans la censure que la forbonne a faite de l'ouvrage de M. l'abbé Raynal, les sages maîtres ont dit en latin que M. de Voltaire avait nié la spiritualité de l'ame, et en français qu'il avait nié l'immortalité, *aut vice versa*.

donner l'exemple au peuple, et vous en offrez les prémices au Chang-ti, au Tien, à l'Etre suprême ; vous lui sacrifiez quatre fois l'année ; vous êtes roi et pontife ; vous promettez à DIEU de faire tout le bien qui sera en votre pouvoir : ya-t-il là quelque chose qui répugne ?

K O U.

Je suis bien loin d'y trouver à redire ; je fais que DIEU n'a nul besoin de nos sacrifices ni de nos prières ; mais nous avons besoin de lui en faire ; son culte n'est pas établi pour lui, mais pour nous. J'aime fort à faire des prières, je veux sur-tout qu'elles ne soient point ridicules ; car, quand j'aurai bien crié que *la montagne du Chang-ti est une montagne grasse, et qu'il ne faut point regarder les montagnes grasses*, quand j'aurai fait enfuir le soleil et sécher la lune, ce galimatias sera-t-il agréable à l'Etre suprême, utile à mes sujets et à moi-même.

Je ne puis sur-tout souffrir la démente des sectes qui nous environnent : d'un côté je vois *Laotzé* que sa mère conçut par l'union du ciel et de la terre, et dont elle fut grosse quatre-vingts ans. Je n'ai pas plus de foi à sa doctrine de l'anéantissement et du dépouillement universel, qu'aux cheveux blancs avec lesquels il naquit, et à la vache noire sur laquelle il monta pour aller prêcher sa doctrine.

Le Dieu *Fo* ne m'en impose pas davantage , quoiqu'il ait eu pour père un éléphant blanc , et qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplaît sur-tout , c'est que de telles rêveries soient continuellement prêchées par les bonzes qui séduisent le peuple pour le gouverner ; ils se rendent respectables par des mortifications qui effrayent la nature. Les uns se privent toute leur vie des alimens les plus salutaires , comme si on ne pouvait plaire à DIEU que par un mauvais régime ; les autres se mettent au cou un carcan , dont quelquefois ils se rendent très-dignes ; ils s'enfoncent des clous dans les cuisses , comme si leurs cuisses étaient des planches ; le peuple les suit en foule. Si un roi donne quelque édit qui leur déplaît , ils vous disent froidement que cet édit ne se trouve pas dans le commentaire du dieu *Fo* , et qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire si extravagante et si dangereuse ? Vous savez que la tolérance est le principe du gouvernement de la Chine , et de tous ceux de l'Asie ; mais cette indulgence n'est-elle pas bien funeste , quand elle expose un empire à être bouleversé pour des opinions fanatiques ?

C U - S U.

Que le Chang-ti me préserve de vouloir

éteindre en vous cet esprit de tolérance, cette vertu si respectable, qui est aux ames ce que la permission de manger est au corps ! La loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de se nourrir de ce qu'il veut. Un médecin n'a pas le droit de tuer ses malades parce qu'ils n'auront pas observé la diète qu'il leur a prescrite. Un prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de ses sujets qui n'auront pas pensé comme lui ; mais il a le droit d'empêcher les troubles ; et, s'il est sage, il lui sera très-aisé de déraciner les superstitions. Vous savez ce qui arriva à *Daon*, sixième roi de Chaldée, il y a quelque quatre mille ans ?

K O U.

Non, je n'en fais rien ; vous me feriez plaisir de me l'apprendre.

C U - S U.

Les prêtres chaldéens s'étaient avisés d'adorer les brochets de l'Euphrate ; ils prétendaient qu'un fameux brochet nommé *Oannès* leur avait autrefois appris la théologie, que ce brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long et un petit croissant sur la queue. C'était par respect pour cet *Oannès* qu'il était défendu de manger du brochet. Il s'éleva une grande dispute entre les théologiens, pour savoir si le brochet *Oannès* était

laité ou œuvé. Les deux partis s'excommunièrent réciproquement , et on en vint plusieurs fois aux mains. Voici comme le roi *Daon* s'y prit pour faire-cesser ce désordre.

Il commanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis ; après quoi il fit venir les partisans du brochet aux œufs , qui assistèrent à son dîner : il se fit apporter un brochet de trois pieds , auquel on avait mis un petit croissant sur la queue. Est-ce-là votre dieu ? dit-il aux docteurs. Oui, Sire , lui répondirent-ils , car il a un croissant sur la queue. Le roi commanda qu'on ouvrit le brochet , qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien , dit-il , que ce n'est pas là votre dieu , puisqu'il est laité : et le brochet fut mangé par le roi et ses satrapes , au grand contentement des théologiens des œufs , qui voyaient qu'on avait frit le dieu de leurs adversaires.

On envoya chercher aussitôt les docteurs du parti contraire : on leur montra un dieu de trois pieds qui avait des œufs et un croissant sur la queue ; ils assurèrent que c'était-là le dieu *Oannès* , et qu'il était laité : il fut frit comme l'autre , et reconnu œuvé. Alors les deux partis étant également sots , et n'ayant pas déjeûné , le bon roi *Daon* leur dit qu'il n'avait que des brochets à leur donner pour

leur dîner; ils en mangèrent goulument, soit œuvés, soit laités. La guerre civile finit, chacun bénit le bon roi *Daon*; et les citoyens depuis ce temps firent servir à leur dîner tant de brochets qu'ils voulurent.

K O U.

J'aime fort le roi *Daon*, et je promets bien de l'imiter à la première occasion qui s'offrira. J'empêcherai toujours, autant que je le pourrai, (sans faire violence à personne) qu'on n'adore des *Fo* et des brochets.

Je fais que, dans le Pégu et dans le Tounquin, il y a de petits dieux et de petits talapoins qui font descendre la lune dans le décours, et qui prédissent clairement l'avenir, c'est-à-dire, qui voient clairement ce qui n'est pas, car l'avenir n'est point. J'empêcherai, autant que je le pourrai, que les talapoins ne viennent chez moi prendre le futur pour le présent, et faire descendre la lune.

Quelle pitié qu'il y ait des sectes qui aillent de ville en ville débiter leurs rêveries, comme des charlatans qui vendent leurs drogues ! quelle honte pour l'esprit humain que de petites nations pensent que la vérité n'est que pour elles, et que le vaste empire de la Chine est livré à l'erreur ! L'Etre éternel ne serait-il que le Dieu de l'île Formose, ou de l'île

Bornéo? abandonnerait-il le reste de l'univers? Mon cher *Cu-su*, il est le père de tous les hommes; il permet à tous de manger du brochet; le plus digne hommage qu'on puisse lui rendre est d'être vertueux; un cœur pur est le plus beau de tous ses temples; comme disait le grand empereur *Hiao*.

C I N Q U I E M E E N T R E T I E N.

C U - S U.

P U I S Q U E vous aimez la vertu, comment la pratiquerez-vous quand vous ferez roi?

K O U.

En n'étant injuste ni envers mes voisins, ni envers mes peuples.

C U - S U.

Ce n'est pas assez de ne point faire de mal; vous ferez du bien, vous nourrirez les pauvres en les occupant à des travaux utiles, et non pas en dotant la fainéantise; vous embellirez les grands chemins; vous creuserez des canaux; vous élevez des édifices publics; vous encouragerez tous les arts; vous récompenserez le mérite en tout genre; vous pardonnerez les fautes involontaires.

K O U.

C'est ce que j'appelle n'être point injuste; ce sont-là autant de devoirs.

C U - S U.

Vous pensez en véritable roi; mais il y a le roi et l'homme, la vie publique et la privée. Vous allez bientôt vous marier; combien comptez-vous avoir de femmes?

K O. U.

Mais je crois qu'une douzaine me suffira; un plus grand nombre pourrait me dérober un temps destiné aux affaires. Je n'aime point ces rois qui ont des trois cents femmes, et des sept cents concubines, et des milliers d'eunuques pour les servir. Cette manie des eunuques me paraît sur-tout un trop grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs, ils en sont meilleurs à manger; mais on n'a point encore fait mettre d'eunuques à la broche. A quoi sert leur mutilation? Le dalaï-lama en a cinquante pour chanter dans sa pagode. Je voudrais bien savoir si le Chang-ti se plaît beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante hongres.

Je trouve encore très-ridicule qu'il y ait des bonzes qui ne se marient point; ils se vantent d'être plus sages que les autres chinois: eh bien, qu'ils fassent donc des enfans sages. Voilà une plaisante manière d'honorer le Chang-ti, que de le priver d'adorateurs!

voilà une singulière façon de servir le genre humain , que de donner l'exemple d'anéantir le genre humain ! Le bon petit lama (c) nommé *Stelca ifant Errepi* voulait dire que tout prêtre devait faire le plus d'enfans qu'il pourrait ; il prêchait d'exemple , et a été fort utile en son temps. Pour moi , je marierai tous les lamas et bonzes , lamesses et bonzesses qui auront de la vocation pour ce saint œuvre ; ils en feront certainement meilleurs citoyens , et je croirai faire en cela un grand bien au royaume de Low.

C U - S U.

Oh ! le bon prince que nous aurons-là ! Vous me faites pleurer de joie. Vous ne vous contenterez pas d'avoir des femmes et des sujets ; car enfin on ne peut pas passer sa journée à faire des édits et des enfans ; vous aurez sans doute des amis ?

K O U.

J'en ai déjà , et de bons , qui m'avertissent de mes défauts ; je me donne la liberté de reprendre les leurs ; ils me consolent , et je les console : l'amitié est le baume de la vie ; il vaut mieux que celui du chimiste *Erueil* , et même que les sachets du grand *Hanourd*.

(c) *Stelca-ifant Errepi* signifie , en chinois , l'abbé *Castel de Saint - Pierre*.

Je suis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion ; j'ai envie de l'insérer dans notre rituel.

C U - S U.

Gardez - vous - en bien ; l'amitié est assez sacrée d'elle-même ; ne la commandez jamais : il faut que le cœur soit libre ; et puis, si vous fessiez de l'amitié un précepte, un mystère, un rite, une cérémonie, il y aurait mille bonzes qui, en prêchant et en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule ; il ne faut pas l'exposer à cette profanation.

Mais comment en userez-vous avec vos ennemis ? *Confutée* recommande en vingt endroits de les aimer ; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile ?

K O U.

Aimer ses ennemis ! eh, mon Dieu, rien n'est si commun.

C U - S U.

Comment l'entendez-vous ?

K O U.

Mais comme il faut, je crois, l'entendre. J'ai fait l'apprentissage de la guerre sous le prince de *Décon* (d), contre le prince de *Vis-Brunk* : dès qu'un de nos ennemis était blessé et

(d) C'est une chose remarquable, qu'en retournant *Décon* et *Vis-Brunk*, qui sont des noms chinois, on trouve *Condé* et *Brunsvik* ; tant les grands hommes sont célèbres dans toute la terre.

tombait entre nos mains , nous avions soin de lui comme s'il eût été notre frère : nous avons souvent donné notre propre lit à nos ennemis blessés et prisonniers , et nous avons couché auprès d'eux sur des peaux de tigres étendues à terre ; nous les avons servis nous-mêmes : que voulez-vous de plus ? que nous les aimions comme on aime sa maîtresse ?

C U - S U.

Je suis très-édifié de tout ce que vous me dites , et je voudrais que toutes les nations vous entendissent ; car on m'assure qu'il y a des peuples assez impertinens pour oser dire que nous ne connaissons pas la vraie vertu ; que nos bonnes actions ne sont que des péchés splendides ; que nous avons besoin des leçons de leurs talapoins pour nous faire de bons principes. Hélas , les malheureux ! ce n'est que d'hier qu'ils savent lire et écrire , et ils prétendent enseigner leurs maîtres !

S I - X I E M E E N T R E T I E N .

C U - S U.

Je ne vous répéterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou six mille ans sur toutes les vertus. Il y en a qui ne sont que pour nous-mêmes , comme
la

la prudence pour conduire nos ames, la tempérance pour gouverner nos corps ; ce sont des préceptes de politique et de santé. Les véritables vertus sont celles qui sont utiles à la société, comme la fidélité, la magnanimité, la bienfaisance, la tolérance, &c. Grâce au ciel, il n'y a point de vieille qui n'enseigne parmi nous toutes ces vertus à ses petits enfans ; c'est le rudiment de notre jeunesse au village comme à la ville : mais il y a une grande vertu qui commence à être de peu d'usage, et j'en suis fâché.

K O U.

Quelle est-elle ? nommez-la vite ; je tâcherai de la ranimer.

C U - S U.

C'est l'hospitalité ; cette vertu si sociale, ce lien sacré des hommes commence à se relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieuse institution nous est venue, à ce qu'on dit, de certains sauvages d'Occident. Ces misérables apparemment n'ont point de maison pour accueillir les voyageurs. Quel plaisir de recevoir dans la grande ville de Low, dans la belle place Honchan, dans la maison Ki, un généreux étranger qui arrive de Samarcande, pour qui je deviens dès ce moment un homme sacré, et qui est obligé par toutes

Dialogues. Tome I.

† O

les lois divines et humaines de me recevoir chez lui quand je voyagerai en Tartarie, et d'être mon ami intime!

Les sauvages dont je vous parle, ne reçoivent les étrangers que pour de l'argent dans des cabanes dégoûtantes; ils vendent cher cet accueil infame; et avec cela j'entends dire que ces pauvres gens se croient au-dessus de nous, qu'ils se vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs prédicateurs prêchent mieux que *Confutée*; qu'enfin c'est à eux de nous enseigner la justice, parce qu'ils vendent de mauvais vins sur les grands chemins; que leurs femmes vont comme des folles dans les rues, et qu'elles dansent pendant que les nôtres cultivent des vers à soie.

K O U .

Je trouve l'hospitalité fort bonne; je l'exerce avec plaisir, mais je crains l'abus. Il y a des gens vers le grand Thibet qui sont fort mal logés, qui aiment à courir, et qui voyageraient pour rien d'un bout du monde à l'autre; et quand vous irez au grand Thibet jouir chez eux du droit de l'hospitalité, vous ne trouverez ni lit ni pot au feu; cela peut dégoûter de la politesse.

C U - S U .

L'inconvénient est petit; il est aisé d'y remédier en ne recevant que des personnes

bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui n'ait ses dangers ; et c'est parce qu'elles en ont , qu'il est beau de les embrasser.

Que notre *Confutée* est sage et saint ! il n'est aucune vertu qu'il n'inspire ; le bonheur des hommes est attaché à chacune de ses sentences : en voici une qui me revient dans la mémoire, c'est la cinquante-troisième.

Reconnais les bienfaits par des bienfaits , et ne te venge jamais des injures.

Quelle maxime, quelle loi les peuples de l'Occident pourraient-ils opposer à une morale si pure ? En combien d'endroits *Confutée* recommande-t-il l'humilité ? Si on pratiquait cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles sur la terre.

K O U.

J'ai lu tout ce que *Confutée* et les sages des siècles antérieurs ont écrit sur l'humilité ; mais il me semble qu'ils n'en ont jamais donné une définition assez exacte : il y a peu d'humilité peut-être à oser les reprendre ; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites-moi ce que vous en pensez.

C U - S U.

J'obéirai humblement. Je crois que l'humilité est la modestie de l'ame ; car la modestie

O 2

extérieure n'est que la civilité. L'humilité ne peut pas consister à se nier soi-même la supériorité qu'on peut avoir acquise sur un autre. Un bon médecin ne peut se dissimuler qu'il en fait davantage que son malade en délire; celui qui enseigne l'astronomie doit s'avouer qu'il est plus savant que ses disciples; il ne peut s'empêcher de le croire, mais il ne doit pas s'en faire accroire. L'humilité n'est pas l'abjection; elle est le correctif de l'amour propre, comme la modestie est le correctif de l'orgueil.

K O U.

Eh bien, c'est dans l'exercice de toutes ces vertus et dans le culte d'un Dieu simple et universel que je veux vivre, loin des chimères des sophistes, et des illusions des faux prophètes. L'amour du prochain sera ma vertu sur le trône, et l'amour de DIEU ma religion. Je mépriserai le dieu *Fo*, et *Laotzé*, et *Vitsnou* qui s'est incarné tant de fois chez les Indiens, et *Sammonocodom* qui descendit du ciel pour venir jouer au cerf-volant chez les Siamois, et les Camis qui arrivèrent de la lune au Japon.

Malheur à un peuple assez imbécille et assez barbare pour penser qu'il y a un Dieu pour sa seule province: c'est un blasphème. Quoi! la lumière du soleil éclaire tous les yeux, et la lumière de DIEU n'éclairerait qu'une petite

et chétive nation dans un coin de ce globe ! quelle horreur, et quelle sottise ! La Divinité parle au cœur de tous les hommes , et les liens de la charité doivent les unir d'un bout de l'univers à l'autre.

C U - S U.

O sage *Kou* ! vous avez parlé comme un homme inspiré par le Chang-ti même ; vous ferez un digne prince. J'ai été votre docteur, et vous êtes devenu le mien.

X V I.

L'INDIEN ET LE JAPONAIS.

L'INDIEN.

EST-IL vrai qu'autrefois les Japonais ne faisaient pas faire la cuisine ; qu'ils avaient soumis leur royaume au grand lama ; que ce grand lama décidait souverainement de leur boire et de leur manger ; qu'il envoyait chez vous de temps en temps un petit lama, lequel venait recueillir les tributs ; et qu'il vous donnait en échange un signe de protection fait avec les deux premiers doigts et le pouce ?

LE JAPONAIS.

Hélas ! rien n'est plus vrai. Figurez-vous même que toutes les places de canusi (a) , qui

(a) Les *Canusi* sont les anciens prêtres du Japon.

font les grands cuisiniers de notre île, étaient données par le lama, et n'étaient pas données pour l'amour de DIEU. De plus, chaque maison de nos séculiers payait une once d'argent par an à ce grand cuisinier du Thibet. Il ne nous accordait pour tout dédommagement que des petits plats d'assez mauvais goût, qu'on appelle des *restes* (b). Et quand il lui prenait quelque fantaisie nouvelle, comme de faire la guerre aux peuples du Tangut, il levait chez nous de nouveaux subside. Notre nation se plaignit souvent, mais sans aucun fruit; et même chaque plainte finissait par payer un peu davantage. Enfin l'amour, qui fait tout pour le mieux, nous délivra de cette servitude. Un de nos empereurs se brouilla avec le grand lama pour une femme: mais il faut avouer que ceux qui nous servirent le plus dans cette affaire, furent nos canusi, autrement *paukospie* (c); c'est à eux que nous avons l'obligation d'avoir secoué le joug, et voici comment:

Le grand lama avait une plaisante manie; il croyait avoir toujours raison; notre daïri et nos canusi voulurent avoir du moins raison quelquefois. Le grand lama trouva cette prétention absurde; nos canusi n'en démordirent point, et ils rompirent pour jamais avec lui.

(b) Reliques de *reliquia*, qui signifie *restes*.

(c) *Paukospie*, anagramme d'*épiscopaux*.

L'INDIEN.

Eh bien, depuis ce temps-là vous avez été sans doute heureux et tranquilles ?

LE JAPONAIS.

Point du tout ; nous nous sommes persécutés, déchirés, dévorés pendant près de deux siècles. Nos canuts voulaient en vain avoir raison ; il n'y a que cent ans qu'ils sont raisonnables. Aussi, depuis ce temps-là, pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des nations les plus heureuses de la terre.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouir d'un tel bonheur, s'il est vrai, ce qu'on m'a dit, que vous ayez douze factions de cuisine dans votre empire ? vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONAIS.

Pourquoi ? s'il y a douze traiteurs dont chacun ait une recette différente, faudra-t-il pour cela se couper la gorge au lieu de dîner ? au contraire, chacun fera bonne chère à sa façon chez le cuisinier qui lui agréera davantage.

L'INDIEN.

Il est vrai qu'on ne doit point disputer des goûts ; mais on en dispute, et la querelle s'échauffe.

LE JAPONAIS.

Après qu'on a disputé bien long-temps , et qu'on a vu que toutes ces querelles n'apprenaient aux hommes qu'à se nuire , on prend enfin le parti de se tolérer mutuellement , et c'est sans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN.

Et qui sont , s'il vous plaît , ces traiteurs qui partagent votre nation dans l'art de boire et de manger ?

LE JAPONAIS.

Il y a premièrement les Breuxeh (*d*) qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard ; ils sont attachés à l'ancienne cuisine ; ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet : d'ailleurs , grands calculateurs ; et s'il y a une once d'argent à partager entre eux et les onze autres cuisiniers , ils en prennent d'abord la moitié pour eux , et le reste est pour ceux qui savent le mieux compter.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne soupez guère avec ces gens-là ?

LE JAPONAIS.

Non. Il y a ensuite les pispates qui , certains

(*d*) On voit assez que les Breuxeh sont les Hébreux ; et sic de ceteris.

jours

jours de chaque semaine , et même pendant un temps considérable de l'année , aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots ; de truites , de soles , de saumons , d'esturgeons , que de se nourrir d'une blanquette de veau qui ne reviendrait pas à quatre sous.

Pour nous autres canusi , nous aimons fort le bœuf , et une certaine pâtisserie qu'on appelle en japonais *du pudding*. Au reste tout le monde convient que nos cuisiniers sont infiniment plus savans que ceux des pispates. Personne n'a plus approfondi que nous le garum des Romains , n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte , la pâte de sauterelles des premiers Arabes , la chair de cheval des Tartares ; et il y a toujours quelque chose à apprendre dans les livres des canusi qu'on appelle communément *pauxcospie*.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la *Terluh* , ni de ceux qui tiennent pour le régime de *Vincal* , ni des batistapanes , ni des autres ; mais les quekars méritent une attention particulière. Ce sont les seuls convives que je n'aye jamais vu s'enivrer et jurer. Ils sont très-difficiles à tromper , mais ils ne vous tromperont jamais. Il semble que la loi d'aimer son prochain comme soi-même n'ait été faite que pour ces gens-là ; car , en vérité , comment un bon

japonais peut-il se vanter d'aimer son prochain comme lui-même , quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de plomb dans la cervelle , ou l'égorger avec un ciseau large de quatre doigts , le tout en front de bandière ? il s'expose lui-même à être égorgé et à recevoir des balles de plomb : ainsi on peut dire avec bien plus de vérité qu'il hait son prochain comme lui-même. Les quekars n'ont jamais eu cette frénésie ; ils disent que les pauvres humains sont des cruches d'argile faites pour durer très-peu ; et que ce n'est pas la peine qu'elles aillent de gaieté de cœur se briser les unes contre les autres.

Je vous avoue que , si je n'étais pas canufi , je ne haïrais pas d'être quekar. Vous m'avouerez qu'il n'y a pas moyen de se quereller avec des cuisiniers si pacifiques. Il y en a d'autres en très-grand nombre qu'on appelle *diestes* ; ceux-là donnent à dîner à tout le monde indifféremment , et vous êtes libres chez eux de manger tout ce qui vous plaît , lardé , bardé , sans lard , sans barde , aux œufs , à l'huile , perdrix , faumons , vin gris , vin rouge ; tout cela leur est indifférent : pourvu que vous fassiez quelque prière à DIEU avant ou après le dîner , et même simplement avant le déjeuner , et que vous soyez honnêtes gens , ils riront avec vous aux dépens du grand lama , à qui

cela ne fera nul mal , et aux dépens de *Terluh* , de *Vincal* et de *Memnon* , &c. Il est bon seulement que nos dieux avouent que nos canuts sont très-savans en cuisine , et que sur-tout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes ; alors nous vivrons très-paisiblement ensemble.

L'INDIEN.

Mais enfin il faut qu'il y ait une cuisine dominante , la cuisine du roi.

LE JAPONAIS.

Je l'avoue ; mais quand le roi du Japon a fait bonne chère , il doit être de bonne humeur , il ne doit pas empêcher ses bons sujets de digérer.

L'INDIEN.

Mais si des entêtés veulent manger au nez du roi des saucisses pour lesquelles le roi aura de l'aversion , s'ils s'assemblent quatre ou cinq mille , armés de grils pour faire cuire leurs saucisses , s'ils insultent ceux qui n'en mangent point ?

LE JAPONAIS.

Alors il faut les punir comme des ivrognes qui troublent le repos des citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale qui soient susceptibles des dignités de l'Etat ; tous les autres

peuvent dîner à leur fantaisie, mais ils sont exclus des charges. Les attroupemens sont souverainement défendus et punis sur le champ sans rémission; toutes les querelles à table sont réprimées soigneusement, selon le précepte de notre grand cuisinier japonais qui a écrit dans la langue sacrée : *Suti raha cus flac, natis in usum lætitiæ scyphis pugnare Thracum est*; ce qui veut dire : Le dîner est fait pour une joie recueillie et honnête, et il ne faut pas se jeter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureusement chez nous; notre liberté est affermie sous nos taicosema; nos richesses augmentent; nous avons deux cents jonques de ligne, et nous sommes la terreur de nos voisins.

L'INDIEN.

Pourquoi donc le bon versificateur *Recina*, (e) fils de ce poète indien *Recina* si tendre, si

(e). *Racine*, probablement *Louis Racine*, fils de l'admirable *Racine*.

N. B. Cet indien *Recina*, sur la foi des rêveurs de son pays, a cru qu'on ne pouvait faire de bonnes fausses que quand *Brama*, par une volonté toute particulière, enseignait lui-même la fausse à ses favoris; qu'il y avait un nombre infini de cuisiniers auxquels il était impossible de faire un ragoût avec la ferme volonté d'y réussir, et que *Brama* leur en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, et on y tient pour une vérité incontestable cette sentence japonaise :

God never acts by partial will, but by general Laws.

exact, si harmonieux, si éloquent, a-t-il dit dans un ouvrage didactique en rimes, intitulé *la Grâce* et non *les Grâces* :

Le Japon, où jadis brilla tant de lumière,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions ?

LE JAPONAIS.

Le *Recina* dont vous me parlez est lui-même un grand visionnaire. Ce pauvre indien ignore-t-il que nous lui avons enseigné ce que c'est que la lumière ? que, si on connaît aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des planètes, c'est à nous qu'on en est redevable ? que nous seuls avons enseigné aux hommes les lois primitives de la nature et le calcul de l'infini ? que s'il faut descendre à des choses qui sont d'un usage plus commun, les gens de son pays n'ont appris que de nous à faire des jonques dans les proportions mathématiques ? qu'ils nous doivent jusqu'aux chausses appelées *les bas au métier*, dont ils couvrent leurs jambes ? Serait-il possible qu'ayant inventé tant de choses admirables ou utiles, nous ne fussions que des fous, et qu'un homme qui a mis en vers les rêveries des autres fût le seul sage ? Qu'il nous laisse faire notre cuisine, et qu'il fasse, s'il veut, des vers sur des sujets plus poétiques.

L' I N D I E N.

Que voulez-vous ? il a les préjugés de son pays , ceux de son parti , et les siens propres.

L E J A P O N A I S.

Oh ! voilà trop de préjugés.

X V I I.

T U C T A N E T K A R P O S ,

O U

ENTRETIEN DU BACHA TUCTAN,
ET DU JARDINIER KARPOS.

T U C T A N.

EH bien, mon ami *Karpos*, tu vends chers légumes , mais ils sont bons.... De quelle religion es-tu à présent ?

K A R P O S.

Ma foi , mon bacha , j'aurais bien de la peine à vous le dire. Quand notre petite île de Samos appartenait aux Grecs , je me souviens que l'on me faisait dire que l'*Agion pneuma* n'était produit que du *Tou patrou* ; on me faisait prier DIEU tout droit sur mes

deux jambes , les mains croisées ; on me défendait de manger du lait en carême. Les Vénitiens sont venus ; alors mon curé vénitien m'a fait dire qu'*Agion pneuma* venait du *Toupatrou* et du *Touyou* , m'a permis de manger du lait , et m'a fait prier DIEU à genoux. Les Grecs sont revenus et ont chassé les Vénitiens ; alors il a fallu renoncer aux *Touyou* et à la crème. Vous avez enfin chassé les Grecs ; et je vous entends crier *Alla illa Alla* de toutes vos forces ; je ne fais plus trop ce que je suis ; j'aime DIEU de tout mon cœur , et je vends mes légumes fort raisonnablement.

T U C T A N.

Tu as là de très-belles figues.

K A R P O S.

Mon bacha , elles sont fort à votre service.

T U C T A N.

On dit que tu as aussi une jolie fille.

K A R P O S.

Oui , mon bacha , mais elle n'est pas à votre service.

T U C T A N.

Pourquoi cela , misérable ?

K A R P O S.

C'est que je suis un honnête homme : il

m'est permis de vendre mes figues , mais non pas de vendre ma fille.

T U C T A N.

Et par quelle loi ne t'est-il pas permis de vendre ce fruit-là ?

K A R P O S.

Par la loi de tous les honnêtes jardiniers ; l'honneur de ma fille n'est point à moi , il est à elle ; ce n'est pas une marchandise.

T U C T A N.

Tu n'es donc pas fidelle à ton bacha ?

K A R P O S.

Très-fidelle dans les choses justes , tant que vous serez mon maître.

T U C T A N.

Mais si ton papa grec se fait une conspiration contre moi , et s'il t'ordonnait de la part du *Tou patrou* et du *Touyou* d'entrer dans son complot , n'aurais-tu pas la dévotion d'en être ?

K A R P O S.

Moi ? point du tout , je m'en donnerais bien de garde.

T U C T A N.

Et pourquoi refuserais-tu d'obéir à ton papa grec dans une occasion si belle ?

K A R P O S.

C'est que je vous ai fait serment d'obéissance , et que je fais que le *Tou patrou* n'ordonne point les conspirations.

T U C T A N.

J'en suis bien aise ; mais si par malheur tes Grecs reprenaient l'île et me chassaient , me ferais-tu fidelle ?

K A R P O S.

Eh , comment alors pourrais-je vous être fidelle, puisque vous ne seriez plus mon bacha ?

T U C T A N.

Et le serment que tu m'as fait , que deviendrait-il ?

K A R P O S.

Il serait comme mes figues , vous n'en tâteriez plus : n'est-il pas vrai (sauf respect) que si vous étiez mort , à l'heure que je vous parle , je ne vous devrais plus rien ?

T U C T A N.

La supposition est incivile , mais la chose est vraie.

K A R P O S.

Eh bien , si vous étiez chassé , c'est comme si vous étiez mort ; car vous auriez un successeur auquel il faudrait que je fisse un autre

ferment. Pourriez-vous exiger de moi une fidélité qui ne vous servirait à rien? c'est comme si, ne pouvant manger de mes figues, vous vouliez m'empêcher de les vendre à d'autres.

T U C T A N.

Tu es un raisonneur. Tu as donc des principes?

K A R P O S.

Oui, à ma façon; ils font en petit nombre, mais ils me suffisent; et si j'en avais davantage, ils m'embarrasseraient.

T U C T A N.

Je serais curieux de savoir tes principes.

K A R P O S.

C'est, par exemple, d'être bon mari, bon père, bon voisin, bon sujet, et bon jardinier; je ne vais pas au-delà, et j'espère que DIEU me fera miséricorde.

T U C T A N.

Et crois-tu qu'il me fera miséricorde, à moi qui suis le gouverneur de ton île?

K A R P O S.

Et comment voulez-vous que je le sache? est-ce à moi à deviner comment DIEU en use avec les bachas? C'est une affaire entre vous et lui; je ne m'en mêle en aucune sorte. Tout

ce que j'imagine , c'est que si vous êtes un aussi honnête bacha que je suis honnête jardinier , DIEU vous traitera fort bien.

T U C T A N.

Par *Mahomet* ! je suis fort content de cet idolâtre-là. Adieu, mon ami ; Alla vous ait en sa sainte garde.

K A R P O S.

Grand merci. Theos ait pitié de vous , mon bacha.

X V I I I.

LES DERNIERES PAROLES D'EPICTETE A SON FILS.

E P I C T E T E.

JE vais mourir ; j'attends de vous un souvenir tendre , et non des larmes inutiles ; je meurs content, puisque je vous laisse vertueux.

L E F I L S.

Vous m'avez enseigné à l'être ; mais vous savez quel trouble m'agite. Une nouvelle secte de la Palestine cherche à me donner des remords.

E P I C T E T E.

Des remords ! il n'appartient qu'aux scélérats d'en éprouver. Vos mains et votre ame sont pures. Je vous ai enseigné la vertu ; et vous l'avez pratiquée.

L E F I L S.

Oui ; mais cette nouvelle secte annonce une nouvelle vertu que je ne connaissais pas.

E P I C T E T E.

Quelle est donc cette secte ?

L E F I L S.

Elle est composée de ces juifs qui vendent des haillons et des philtres , et qui rognent les espèces à Rome.

E P I C T E T E.

La vertu qu'ils enseignent est apparemment de la fausse monnaie ?

L E F I L S.

Ils disent qu'il est impossible d'être vertueux sans s'être fait couper un peu de prépuce, ou sans s'être plongé dans l'eau au nom du père par le fils : il est vrai qu'ils ne sont pas d'accord en cela ; les uns veulent du prépuce , les autres n'en veulent point. Ceux-ci croient l'eau nécessaire , comme *Pindare* qui la dit merveilleuse ; ceux-là s'en passent ; mais tous disent qu'il leur faut donner de l'argent.

ÉPICTÈTE.

Comment, de l'argent ! Sans doute, 'on doit secourir de son superflu les pauvres qui ne peuvent travailler, payer ceux qui peuvent gagner leur vie, et partager son nécessaire avec ses amis. C'est notre loi, c'est notre morale. C'est ce que j'ai fait depuis qu'*Epaphrodite* m'affranchit, et c'est ce que je vous ai vu faire avec une satisfaction qui rend mes derniers momens heureux.

LE FILS.

Les philosophes dont je vous parle exigent bien autre chose. Ils veulent qu'on apporte à leurs pieds tout ce qu'on a jusqu'à la dernière obole.

ÉPICTÈTE.

S'il est ainsi, ce sont des voleurs, et vous êtes obligé de les déferer au prêteur ou aux centumvirs.

LE FILS.

Oh, non, ce ne sont point des voleurs, ce sont des marchands qui vous donnent la meilleure denrée du monde pour votre argent ; car ils vous promettent la vie éternelle ; et si, en mettant votre argent à leurs pieds, comme ils l'ordonnent, vous gardez seulement de quoi manger, ils ont le pouvoir de vous faire mourir subitement.

E P I C T E T E.

Ce sont donc des assassins dont il faut au plus tôt purger la société.

L E F I L S.

Non, vous dis-je; ce sont des mages qui ont des secrets admirables, et qui tuent avec les paroles. Le père, disent-ils, leur a fait cette grâce par le fils. Un de leurs profélytes, qui put horriblement, mais qui prêche dans les greniers avec beaucoup de succès, me disait hier qu'un de leurs parens, nommé *Ananiah*, ayant vendu sa métairie, pour plaire au fils au nom du père, porta tout l'argent aux pieds d'un mage nommé *Barjone*, mais qu'ayant gardé en secret de quoi acheter le nécessaire pour son petit enfant, il fut puni de mort sur le champ. Sa femme vint ensuite; *Barjone* la fit mourir de même en prononçant une seule parole.

E P I C T E T E.

Mon fils, voilà d'abominables gens. Si la chose était vraie, ils seraient les plus infâmes criminels de la terre. On vous a conté des histoires ridicules; vous êtes un bon enfant, mais j'ai peur que vous ne foyez un imbécille, et cela me fâche.

L E F I L S.

Mais, mon père, si on gagne la vie éternelle

en donnant tout son bien à *Simon Barjone*, il est clair qu'on fait un bon marché.

E P I C T È T E.

Mon fils, la vie éternelle, la communication avec l'Être suprême, n'a rien de commun, croyez-moi, avec votre *Simon Barjone*. Le Dieu très-bon et très-grand, *Deus optimus, maximus*, qui anima les *Caton*, les *Scipion*, les *Cicéron*, les *Paul Emile*, les *Camille*; le père des dieux et des hommes n'a pas, sans doute, remis son pouvoir entre les mains d'un juif. Je savais que ces misérables étaient au rang des plus superstitieux peuples de la Syrie, mais je ne savais pas qu'ils osassent porter leur démençe jusqu'à se dire les premiers ministres de DIEU.

L E F I L S.

Mais, mon père, ils font continuellement des miracles. (*Ici le bon homme Epictète ricane.*) Vous ricanez, mon père, vous levez les épaules.

E P I C T È T E.

Hélas! un mourant n'a guère envie de rire, mais tu m'y forces, mon pauvre enfant. As-tu vu des miracles?

L E F I L S.

Non, mais j'ai parlé à des hommes qui avaient parlé à des femmes qui disaient que

leurs commères en avaient vu. Et puis la belle morale que la morale des juifs qui sont sans prépuce, et qu'on lave depuis les pieds jusqu'à la tête!

E P I C T E T E.

Et quels sont donc les préceptes moraux de ces gens-là?

L E F I L S.

C'est premièrement qu'un homme riche ne peut être un homme de bien, et qu'il lui est plus difficile de gagner le royaume des cieux ou le jardin, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, moyennant quoi tous les riches doivent donner leurs biens aux gueux qui prêchent ce royaume ou ce jardin.

2°. Qu'il n'y a d'heureux que les sots, les pauvres d'esprit.

3°. Que quiconque n'écoute pas l'assemblée des gueux doit être détesté comme un receveur des impôts.

4°. Que si l'on ne hait pas son père, sa mère et ses frères, on n'a point de part au royaume ou au jardin.

5°. Qu'il faut apporter le glaive et non la paix.

6°. Que quand on fait un festin de noces, il faut forcer tous les passans à venir aux
noces,

noces , et jeter dans un cul de basse-fosse extérieure ceux qui n'auront pas la robe nuptiale.

E P I C T È T E .

Hélas ! mon sot enfant , j'étais tout à l'heure sur le point de mourir de rire , et je sens à présent que tu me feras mourir d'indignation et de douleur. Si les malheureux dont tu me parles séduisent le fils d'*Epictète* , ils en séduiront bien d'autres. Je prévois des malheurs épouvantables sur la terre. Ces énergomènes sont-ils nombreux ?

L E F I L S .

Leur nombre augmente de jour en jour ; ils ont une caisse commune dont ils payent quelques grecs qui écrivent pour eux. Ils ont inventé des mystères ; ils exigent un secret inviolable ; ils ont institué des inspirés qui décident de tous leurs intérêts , et qui ne souffrent pas que les gens de la secte plaident jamais devant les magistrats.

E P I C T È T E .

Imperium in imperio. Mon fils , tout est perdu.

X I X.

UN CALOYER ET UN HOMME DE BIEN.

Traduit du grec vulgaire, par D. L. F. R. C. D. C. D. G.

L E C A L O Y E R.

PUIS-JE vous demander, Monsieur, de quelle religion vous êtes dans Alep, au milieu de cette foule de sectes qui sont ici reçues, et qui servent toutes à faire fleurir cette grande ville? Etes-vous mahométan du rite d'Omar ou de celui d'Ali? suivez-vous les dogmes des anciens parsis, ou de ces sabéens, si antérieurs aux parsis, ou des brames qui se vantent d'une antiquité encore plus reculée? seriez-vous juif? êtes-vous chrétien du rite grec, ou de celui des Arméniens, ou des Cophtes, ou des Latins?

L' H O N N E T E H O M M E.

J'adore DIEU; je tâche d'être juste, et je cherche à m'instruire.

L E C A L O Y E R.

Mais ne donnez-vous pas la préférence aux livres juifs sur le Zenda-Vesta, sur le Veidam, sur l'Alcoran?

L'HONNÊTE HOMME.

Je crains de n'avoir pas assez de lumières pour bien juger des livres , et je sens que j'en ai assez pour voir dans le grand livre de la nature qu'il faut adorer et aimer son maître.

LE CALOYER.

Y a-t-il quelque chose qui vous embarrasse dans les livres juifs ?

L'HONNÊTE HOMME.

Oui , j'avoue que j'ai de la peine à concevoir ce qu'ils rapportent. J'y vois quelques incompatibilités dont ma faible raison s'étonne.

1°. Il me semble difficile que *Moïse* ait écrit dans un désert le Pentateuque qu'on lui attribue. Si son peuple venait d'Egypte où il avait demeuré , dit l'auteur , quatre cents ans , (quoiqu'il se trompe de deux cents) ce livre eût été probablement écrit en égyptien ; et on nous dit qu'il était en hébreu.

Il devait être gravé sur la pierre ou sur le bois ; on n'avait , du temps de *Moïse* , d'autre manière d'écrire. C'était un art fort difficile , qui demandait de longs préparatifs ; il fallait polir le bois ou la pierre. Il n'y a pas d'apparence que cet art pût être exercé dans un désert où , selon ce livre même , la horde juive n'avait pas de quoi se faire des habits et des souliers , et où DIEU fut obligé de faire

un miracle continuel pendant quarante années pour leur conserver leurs vêtemens et leurs chausses sans dépérissement. Il est si vrai qu'on n'écrivait que sur la pierre, que l'auteur du livre de *Josué* dit que le Deutéronome fut écrit sur un autel de pierres brutes enduites de mortier. Apparemment que *Josué* n'avait pas intention que ce livre fût durable.

2°. Les hommes les plus versés dans l'antiquité pensent que ces livres ont été écrits plus de sept cents ans après *Moïse*. Ils se fondent sur ce qu'il y est parlé des rois, et qu'il n'y eut de rois que long-temps après *Moïse*; sur la position des villes, qui est fautive si le livre fut écrit dans le désert, et vraie s'il fut écrit à Jérusalem; sur les noms de villes ou de bourgades dont il est parlé, et qui ne furent fondées ou appelées du nom qu'on leur donne qu'après plusieurs siècles, &c.

3°. Ce qui peut un peu effaroucher dans les écrits attribués à *Moïse*, c'est que l'immortalité de l'ame, les récompenses et les peines après la mort sont entièrement inconnues dans l'énoncé de ses lois. Il est étrange qu'il ordonne la manière dont on doit faire ses déjections, et ne parle en nul endroit de l'immortalité de l'ame. Serait-il possible que *Moïse*, inspiré de DIEU, eût préféré nos derrières à nos esprits, qu'il eût prescrit la façon d'aller

à la garde-robe dans le camp israélite, et qu'il n'eût pas dit un seul mot de la vie éternelle? Zoroastre, antérieur au législateur juif, dit : (a) *Honorez, aimez vos parens, si vous voulez avoir la vie éternelle*; et le Décalogue dit : *Honore père et mère, si tu veux vivre long-temps sur la terre*; il me semble que Zoroastre parle en homme divin, et Moïse en homme terrestre.

4°. Les événemens racontés dans le Pentateuque étonnent ceux qui ont le malheur de ne juger que par leur raison, et dans qui cette raison aveugle n'est pas éclairée par une grâce particulière. Le premier chapitre de la Genèse est si au-dessus de nos conceptions, qu'il fut défendu chez les juifs de le lire avant vingt-cinq ans.

On voit avec un peu de surprise que DIEU vienne se promener tous les jours à midi dans le jardin d'Eden; que les sources de quatre fleuves, éloignées prodigieusement les unes des autres, forment une fontaine dans ce même jardin; que le serpent parle à Eve, attendu qu'il est le plus subtil des animaux, et qu'une ânesse, qui ne passe pas pour si subtile, parle aussi plusieurs siècles après; que DIEU ait séparé la lumière des ténèbres, comme si les ténèbres étaient quelque chose de réel; qu'il ait fait la lumière qui émane

(a) Voyez le *Sadder*.

du soleil , avant le soleil lui-même ; qu'après avoir fait l'homme et la femme , il ait ensuite tiré la femme d'une côte de l'homme , qu'il ait mis de la chair à la place de cette côte ; qu'il ait condamné *Adam* à la mort , et toute sa postérité à l'enfer pour une pomme ; qu'il ait mis un signe de fauve - garde à *Caïn* , qui avait assassiné son frère , et que ce *Caïn* ait craint d'être tué par les hommes qui peuplaient alors la terre , tandis que , selon le texte , le genre humain était borné à la famille d'*Adam* ; que de prétendues cataractes dans le ciel aient inondé la terre ; que tous les animaux soient venus s'enfermer un an dans un coffre.

Après ce nombre prodigieux de fables qui semblent toutes plus absurdes que les métamorphoses d'*Ovide* , on n'est pas moins surpris que DIEU délivre de la servitude en Egypte six cents mille combattans de son peuple , sans compter les vieillards , les enfans et les femmes ; que ces six cents mille combattans , après les plus éclatans miracles , égalés pourtant par les magiciens d'Egypte , s'ensuient au lieu de combattre leurs ennemis ; qu'en fuyant ils ne prennent pas le chemin du pays où DIEU les conduit ; qu'ils se trouvent entre Memphis et la mer Rouge ; que DIEU leur ouvre cette mer , et la leur fasse passer à

pied sec pour les faire périr dans des déserts affreux , au lieu de les mener dans la terre qu'il leur a promise ; que ce peuple , sous la main et sous les yeux de DIEU même , demande au frère de *Moïse* un veau d'or pour l'adorer ; que ce veau d'or soit jeté en fonte en un seul jour ; que *Moïse* réduise cet or en poudre impalpable , et la fasse avaler au peuple ; que vingt-trois mille hommes de ce peuple se laissent égorger par des lévites , en punition d'avoir érigé ce veau d'or , et qu'*Aaron* , qui l'a jeté en fonte , soit déclaré grand-prêtre pour récompense ; qu'on ait brûlé deux cents cinquante hommes d'une part , et quatorze mille sept cents hommes de l'autre , qui avaient disputé l'encensoir à *Aaron* ; et que dans une autre occasion *Moïse* ait encore fait tuer vingt-quatre mille hommes de son peuple.

5°. Si l'on s'en tient aux plus simples connaissances de la physique , et qu'on ne s'élève pas jusqu'au pouvoir divin , il sera difficile de penser qu'il y ait eu une eau qui ait fait crever les femmes adultères , et qui ait respecté les femmes fidelles.

On voit encore avec plus d'étonnement un vrai prophète parmi les idolâtres , dans la personne de *Balaam*.

6°. On est encore plus surpris que , dans un village du petit pays de Madian , le peuple

juif trouve 67500 brebis, 72000 bœufs, 61000 ânes, 32000 pucelles; et on frissonne d'horreur quand on lit que les Juifs, par ordre du Seigneur, massacrèrent tous les mâles et toutes les veuves, les épouses et les mères, et ne gardèrent que les petites filles.

7°. Le soleil qui s'arrête en plein midi pour donner plus de temps aux Juifs de tuer les Amorrhéens déjà écrasés par une pluie de pierres tombées du ciel; le Jourdain qui ouvre son lit comme la mer Rouge pour laisser passer ces Juifs qui pouvaient passer si aisément à gué; les murailles de Jéricho qui tombent au son des trompettes; tant de prodiges de toute espèce exigent, pour être crus, le sacrifice de la raison, et la foi la plus vive. Enfin à quoi aboutissent tant de miracles opérés par DIEU même pendant des siècles en faveur de son peuple? à le rendre presque toujours esclave des autres nations.

8°. Toute l'histoire de *Samson*, et de ses amours, et de ses cheveux, et de son lion, et de ses trois cents renards, semble plus faite pour amuser l'imagination que pour édifier l'esprit. Celles de *Josué* et de *Jephthé* semblent barbares.

9°. L'histoire des rois est un tissu de cruautés et d'assassinats qui fait saigner le cœur. Presque tous les faits sont incroyables. Le premier roi juif

juif *Saül* ne trouve chez son peuple que deux épées, et son successeur *David* laisse plus de vingt millions d'argent comptant. Vous dites que ces livres sont écrits par DIEU même; vous savez que DIEU ne peut mentir : donc si un seul fait est faux, tout le livre est une imposture.

10°. Les prophètes ne sont pas moins révoltans pour un homme qui n'a pas le don de pénétrer le sens caché et allégorique des prophéties. Il voit avec peine *Jérémie* se charger d'un bât et d'un collier, et se faire lier avec des cordes; *Osée* à qui DIEU commande en termes formels de faire des fils de putain à une putain publique, d'en faire ensuite à une femme adultère; *Isaïe* qui marche tout nu dans la place publique; *Ezéchiël* qui se couche trois cents quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et quarante sur le côté droit, qui mange un livre de parchemin, qui couvre son pain d'excrémens d'hommes, et ensuite de bouse de vache; *Oolla* et *Ooliba* qui établissent un bordel, et à qui DIEU dit qu'elles n'aiment que les membres d'un âne et le sperme d'un cheval. Certainement si le lecteur n'est pas instruit des usages du pays et de la manière de prophétiser, il peut craindre d'être scandalisé; et quand il voit *Elisée* faire dévorer quarante enfans par des ours, pour l'avoir

appelé tête chauve , un châtiment si peu proportionné à l'offense peut lui inspirer plus d'horreur que de respect.

Pardonnez-moi donc si les livres juifs m'ont causé quelque embarras. Je ne veux pas avilir l'objet de votre vénération ; j'avoue même que je peux me tromper sur les choses de bienséance et de justice qui ne sont peut-être pas les mêmes dans tous les temps ; je me dis que nos mœurs sont différentes de celles de ces siècles reculés ; mais peut-être aussi la préférence que vous avez donnée au nouveau Testament sur l'ancien , peut servir à justifier mes scrupules. Il faut bien que la loi des Juifs ne vous ait pas paru bonne , puisque vous l'avez abandonnée ; car si elle était réellement bonne , pourquoi ne l'auriez-vous pas toujours suivie ? et si elle était mauvaise , comment était-elle divine ?

L E C A L O Y E R.

L'ancien Testament a ses difficultés ; mais vous m'avouez donc que le nouveau Testament ne fait pas naître en vous les mêmes doutes et les mêmes scrupules que l'ancien.

L' H O N N E T E H O M M E.

Je les ai lus tous deux avec attention ; mais souffrez que je vous expose les inquiétudes où me jette mon ignorance. Vous les plaindrez et vous les calmerez.

Je me trouve ici avec des chrétiens arméniens qui disent qu'il n'est pas permis de manger du lièvre ; avec des grecs qui assurent que le Saint-Esprit ne procède point du fils ; avec des nestoriens qui nient que *Marie* soit mère de DIEU ; avec quelques latins qui se vantent qu'au bout de l'Occident les chrétiens d'Europe pensent tout autrement que ceux d'Asie et d'Afrique. Je fais que dix ou douze sectes en Europe s'anathématisent les unes les autres ; les musulmans qui m'entourent regardent d'un œil de mépris tous ces chrétiens que cependant ils tolèrent. Les juifs ont également en exécration les chrétiens et les musulmans ; les guèbres les méprisent tous ; et le peu qui reste de sabéens ne voudraient manger avec aucun de ceux que je vous ai nommés ; le brame ne peut souffrir ni sabéens, ni guèbres, ni chrétiens, ni mahométans, ni juifs.

J'ai cent fois souhaité que JESUS-CHRIST, en venant s'incarner en Judée, eût réuni toutes ces sectes sous ses lois. Je me suis demandé pourquoi, étant DIEU, il n'a pas usé des droits de la Divinité ? pourquoi, en venant nous délivrer du péché, il nous a laissés dans le péché ? pourquoi, en venant éclairer tous les hommes, il a laissé presque tous les hommes dans l'erreur ?

Je fais que je ne suis rien ; je fais que , du fond de mon néant , je ne dois pas interroger l'Etre des êtres ; mais il m'est permis , comme à *Job* , d'élever mes respectueuses plaintes du sein de ma misère.

Que voulez-vous que je pense quand je vois deux généalogies de JESUS directement contraires l'une à l'autre ; et que ces généalogies , qui sont si différentes dans les noms et dans le nombre de ses ancêtres , ne sont pourtant pas la sienne , mais celle de son père *Joseph* qui n'est pas son père ?

Je donne la torture à mon esprit pour comprendre comment un DIEU est mort. Je lis les livres sacrés et les profanes de ces temps-là ; un seul de ces livres sacrés me dit qu'une étoile nouvelle parut en Orient , et conduisit des mages aux pieds de DIEU qui venait de naître. Aucun profane ne parle de cet événement à jamais mémorable , qui semble devoir avoir été aperçu par la terre entière , et marqué dans les fastes de tous les Etats. Un évangéliste me dit qu'un roi nommé *Hérode* , à qui les Romains , maîtres du monde connu , avaient donné la Judée , entendit dire que l'enfant qui venait de naître dans une étable devait être roi des Juifs ; mais comment , et à qui , et sur quel fondement entendit-il dire cette étrange nouvelle ? Est-il possible que ce

roi, qui n'avait pas perdu le sens, ait imaginé de faire égorger tous les petits enfans du pays, pour envelopper dans le massacre un enfant obscur? Y a-t-il un exemple sur la terre d'une fureur si abominable et si insensée?

Je vois que les évangiles qui nous restent se contredisent presque à chaque page. J'ouvre l'histoire de *Josèphe*, auteur presque contemporain; *Josèphe*, parent de *Mariamne* sacrifiée par *Hérode*; *Josèphe*, ennemi naturel de ce prince; il ne dit pas un mot de cette aventure; il est juif, et il ne parle pas même de ce JESUS né chez les Juifs.

Que d'incertitudes m'accablent dans la recherche importante de ce que je dois adorer et de ce que je dois croire! Je lis les Ecritures, et je n'y vois nulle part que JESUS, reconnu depuis pour DIEU, se soit jamais appelé DIEU; je vois même tout le contraire; il dit que son père est plus grand que lui, que le père seul fait ce que le fils ignore. Et comment encore ces mots de père et de fils se doivent-ils entendre chez un peuple où, par les fils de *Bélias*, on voulait dire les méchans, et par les fils de DIEU, on désignait les hommes justes? J'adopte quelques maximes de la morale de JESUS; mais quel législateur enseigna jamais une mauvaise morale? dans quelle religion l'adultère, le larcin, le meurtre,

l'imposture ne sont-ils pas défendus ; le respect pour les parens , l'obéissance aux lois , la pratique de toutes les vertus expressément ordonnés ?

Plus je lis , plus mes peines redoublent. Je cherche des prodiges dignes d'un DIEU , attestés par l'univers. J'ose dire , avec cette naïveté douloureuse qui craint de blasphémer , que les diables envoyés dans le corps d'un troupeau de cochons , de l'eau changée en vin en faveur de gens qui étaient ivres , un figuier séché pour n'avoir pas porté des figues avant le temps , &c. ne remplissent pas l'idée que je m'étais faite du maître de la nature annonçant et prouvant la vérité par des miracles éclatans et utiles. Puis-je adorer ce maître de la nature dans un juif qu'on dit transporté par le diable sur le haut d'une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre ?

Je lis les paroles qu'on rapporte de lui ; j'y vois une prochaine arrivée du royaume des cieux figuré par un grain de moutarde , par un filet à prendre des poissons , par de l'argent mis à usure , par un souper auquel on fait entrer par force des borgnes et des boiteux. JESUS dit qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieux tonneaux , que l'on aime mieux le vin vieux que le nouveau. Est-ce ainsi que DIEU parle ?

Enfin comment puis-je reconnaître DIEU dans un juif de la populace condamné au dernier supplice pour avoir mal parlé des magistrats à cette populace, et suant d'une sueur de sang dans l'angoisse et dans la frayeur que lui inspirait la mort ? Est-ce-là *Platon*, est-ce-là *Socrate*, ou *Antonin*, ou *Epictète*, ou *Zaleucus*, ou *Solon*, ou *Confucius* ? Qui de tous ces sages n'a écrit, n'a parlé d'une manière plus conforme aux idées que nous avons de la sagesse ? et comment pouvons-nous juger autrement que par nos idées ?

Quand je vous ai dit que j'adoptais quelques maximes de JESUS, vous avez dû sentir que je ne puis les adopter toutes. J'ai été affligé en lisant : *Je suis venu apporter le glaive et non la paix : je suis venu diviser le fils et le père, la fille, la mère et les parens*. Je vous avoue que ces paroles m'ont saisi de douleur et d'effroi ; et si je regardais ces paroles comme une prophétie, je croirais en voir l'accomplissement dans les querelles qui ont divisé les chrétiens dès les premiers temps, dans les guerres civiles qui leur ont mis les armes à la main pendant tant de siècles, dans les assassinats de tant de princes, dans les horribles malheurs de tant de familles.

J'avoue encore que des mouvemens d'indignation et de pitié se sont élevés dans mon

cœur, quand j'ai vu *Pierre* faire apporter à ses pieds l'argent de ses sectateurs. *Ananie* et *Saphire* ont gardé quelque chose pour eux du prix de leur champ; ils ne l'ont pas dit : et *Pierre* les punit en faisant mourir subitement le mari et la femme. Hélas! ce n'était pas là le miracle que j'attendais de ceux qui disent qu'ils ne veulent pas la mort du pécheur, mais sa conversion. J'ai osé penser que, si DIEU faisait des miracles, ce serait pour guérir les hommes, et non pour les tuer; ce serait pour les corriger, et non pour les perdre; qu'il est un DIEU de miséricorde, et non un tyran homicide. Ce qui m'a le plus révolté dans cette histoire, c'est que *Pierre*, ayant fait mourir *Ananie*, et voyant venir *Saphire* sa femme, ne l'avertit pas, ne lui dit pas : *Gardez-vous de réserver pour vous quelques oboles; si vous en avez, avouez tout, donnez tout, craignez le sort de votre mari*; au contraire, il la fait tomber dans le piège; il me semble qu'il se réjouisse de frapper une seconde victime. Je vous avoue que cette aventure m'a toujours fait dresser les cheveux, et que je ne me suis consolé, que quand j'en ai vu l'impossibilité et le ridicule.

Puisque vous me permettez de vous expliquer mes pensées, je continue, et je dis que je n'ai trouvé aucune trace du christianisme

dans l'histoire de JÉSUS. Les quatre évangiles qui nous restent sont en opposition sur plusieurs faits ; mais ils attestent uniformément que JÉSUS fut soumis à la loi de Moïse depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort. Tous ses disciples fréquentèrent la synagogue ; ils prêchaient une réforme , mais ils n'annonçaient pas une religion différente : les chrétiens ne furent absolument séparés des Juifs que long-temps après. Dans quel temps précis DIEU voulut-il donc qu'on cessât d'être juif , et qu'on fût chrétien ? Qui ne voit que le temps a tout fait , que tous les dogmes sont venus les uns après les autres ?

Si JÉSUS avait voulu établir une Eglise chrétienne , n'en eût-il pas enseigné les lois ? n'aurait-il pas lui-même établi tous les rites ? n'aurait-il pas annoncé les sept sacrements dont il ne parle pas ? n'aurait-il pas dit : Je suis DIEU , engendré et non fait ; le Saint-Esprit procède de mon père sans être engendré ; j'ai deux volontés et une personne ; ma mère est mère de DIEU ? Au contraire , il dit à sa mère : *Femme , qu'y a-t-il entre vous et moi ?* Il n'établit ni dogme , ni hiérarchie ; ce n'est donc pas lui qui a fait sa religion.

Quand les premiers dogmes commencent à s'établir , je vois les chrétiens soutenir ces dogmes par des livres supposés ; ils imputent

aux sibylles des vers acrostiches sur le christianisme; ils forgent des histoires; des prodiges dont l'absurdité est palpable. Telle est, par exemple, l'histoire de la nouvelle ville de Jérusalem bâtie dans l'air, dont les murailles avaient cinq cents lieues de tour et de hauteur, qui se promenait sur l'horizon pendant toute la nuit, et qui disparaissait au point du jour; telle est la querelle de *Pierre* et de *Simon* le magicien devant *Néron*; tels sont cent contes non moins absurdes.

Que de miracles puérils on a forgés! que de faux martyres, que de légendes ridicules!

Portenta judaïca, rides.

Comment celui qui a écrit la légende de *Luc*, sous le nom de *bonne nouvelle*, a-t-il eu le front de dire, au chap. XXI, que la génération dans laquelle il vivait, ne passerait pas sans que les vertus des cieux fussent ébranlées; sans qu'il y eût des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles; sans qu'enfin JESUS vînt dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté? Certainement il n'y eut ni signe dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, ni de vertu des cieux ébranlée, ni de JESUS venant majestueusement dans les nuées.

Comment le fanatique qui rédigea les épîtres de *Paul*, est-il assez téméraire pour lui faire

dire : J'ai appris de JESUS que nous qui vivons nous sommes réservés pour son avènement : sitôt que le signal aura été donné par la trompette ; ceux qui sont morts en JESUS ressusciteront les premiers ; puis nous autres qui sommes vivans nous serons emportés avec eux dans l'air pour aller au-devant de JESUS.

Cette belle prédiction s'est-elle accomplie ? Paul et les juifs chrétiens allèrent-ils dans l'air au-devant de JESUS au son de la trompette ? Et où , s'il vous plaît ? Paul avait-il appris de JESUS ces merveilleuses choses , lui qui ne l'avait jamais vu ; lui qui avait servi de fatellité et de bourreau contre ses disciples ; lui qui avait aidé à lapider Etienne ? Avait-il parlé à JESUS quand il fut ravi au troisième ciel ? Et qu'est-ce que ce troisième ciel ? est-ce Mercure ou Mars ? En vérité , si , on lisait avec attention , on ferait saisi d'horreur et de pitié à chaque-page.

LE CALOYER.

Mais si ce livre fait un tel effet sur les lecteurs , comment a-t-on pu croire à ce livre ? comment a-t-il converti tant de milliers d'hommes ?

L'HONNETE HOMME.

C'est qu'on ne lisait pas. Est-ce par la lecture qu'on persuade à dix millions de payfans

que trois font un ; que DIEU est dans un morceau de pâte ; que cette pâte disparaît , et que c'est DIEU lui-même qui est fait sur le champ par un homme ? C'est par la conversation , par la prédication , par les cabales ; c'est en séduisant des femmes et des enfans ; c'est par des impostures , par des récits miraculeux qu'on vient aisément à bout d'établir un petit troupeau. Les livres des premiers chrétiens étaient très-rares ; il était défendu de les communiquer aux catéchumènes ; on était initié secrètement aux mystères des chrétiens , comme à ceux de *Cérès*. Le petit peuple courait avidement après des gens qui lui persuadaient que non-seulement tous les hommes étaient égaux , mais qu'un chrétien était bien supérieur à un empereur romain.

Toute la terre alors s'était divisée en petites affociations , égyptiennes , grecques , syriennes , romaines , juives , &c. La secte des chrétiens eut tous les avantages possibles dans la populace. Il suffisait de trois ou quatre têtes échauffées , comme celle de *Paul* , pour attirer la canaille. Bientôt après vinrent des hommes adroits qui se mirent à sa tête. Presque toutes les sectes se font ainsi établies , excepté celle de *Mahomet* , la plus brillante de toutes , qui seule , entre tant d'établissmens humains , sembla être en naissant sous la protection de

DIEU, puisqu'elle ne dut son existence qu'à des victoires.

Encore la religion musulmane est-elle après douze cents ans ce qu'elle fut sous son fondateur ; on n'y a rien changé. Les lois écrites par *Mahomet* lui-même subsistent dans toute leur intégrité. Son Alcoran est autant respecté en Perse qu'en Turquie , autant dans l'Afrique que dans les Indes ; on l'observe par - tout à la lettre ; on n'est divisé que sur le droit de succession entre *Ali* et *Omar*. Le christianisme, au contraire, est différent en tout de la religion de JESUS. Ce JESUS, fils d'un charpentier de village, n'écrivit jamais rien, et probablement il ne savait ni lire ni écrire. Il naquit, vécut, mourut juif, dans l'observance de tous les rites juifs, circoncis, sacrifiant suivant la loi mosaïque, mangeant l'agneau pascal avec des laitues, s'abstenant de manger du porc, de l'ixion et du griffon, comme aussi du lièvre, parce qu'il rumine, et qu'il n'a pas le pied fendu, selon la loi mosaïque. Vous autres, au contraire, vous osez croire que le lièvre a le pied fendu, et qu'il ne rumine pas, vous en mangez hardiment ; vous faites rôtir un ixion et un griffon quand vous en trouvez ; vous n'êtes point circoncis, vous ne sacrifiez point ; aucune de vos fêtes ne fut instituée par votre JESUS. Que pouvez-vous avoir de commun avec lui ?

LE CALOYER.

J'avoue que je serais un imposteur bien effronté si j'osais vous soutenir que le christianisme d'aujourd'hui ressemble à celui des premiers siècles, et celui de ces premiers siècles à la religion de JESUS. Mais vous m'avouerez que DIEU a pu ordonner toutes ces variations.

L'HONNÊTE HOMME.

DIEU varier ! DIEU changer ! cette idée me paraît un blasphème. Quoi ! le soleil de DIEU est toujours le même, et sa religion serait une suite de vicissitudes ! Quoi ! vous le feriez ressembler à ces gouvernemens misérables qui donnent tous les jours des édits nouveaux et contradictoires ? Il aurait donné un édit à *Adam*, un autre à *Seth*, un troisième à *Noé*, un quatrième à *Abraham*, un cinquième à *Moïse*, un sixième à JESUS, et de nouveaux édits encore à chaque concile ; et tout aurait changé depuis la défense de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, jusqu'à la bulle *Unigenitus* du jésuite *le Tellier* ! Croyez-moi, tremblez d'outrager DIEU en l'accusant de tant d'inconstance, de faiblesse, de contradiction, de ridicule, et même de méchanceté.

LE CALOYER.

Si toutes ces variations sont l'ouvrage des

hommes , convenez que la morale , au moins , est de DIEU , puisqu'elle est toujours la même.

L'HONNÊTE HOMME.

Tenons-nous-en donc à cette morale ; mais que les chrétiens l'ont corrompue ! qu'ils ont cruellement violé la loi naturelle enseignée par tous les législateurs , et gravée au cœur de tous les hommes !

Si JESUS a parlé de cette loi aussi ancienne que le monde ; de cette loi établie chez le Huron , comme chez le Chinois , *aime ton prochain comme toi-même* ; la loi des chrétiens a été , *déteste ton prochain comme toi-même*. Athanasiens , persécutez les eusébiens , et soyez persécutés ; cyrilliens , écrasez les enfans des nestoriens contre les murs ; guelfes et gibelins , faites une guerre civile de cinq cents années , pour savoir si JESUS a ordonné au prétendu successeur de *Simon Barjone* de détrôner les empereurs et les rois , et si *Constantin* a cédé l'empire au pape *Silvestre*. Papistes , suspendez à des potences hautes de trente pieds , déchirez , brûlez des malheureux qui ne croient pas qu'un morceau de pâte soit changé en DIEU à la voix d'un capucin ou d'un récollet , pour être mangé sur l'autel par des souris , si on laisse le ciboire ouvert. *Poltrou , Balthazar Gérard , Jacques Clément , Châtel , Guignard ,*

Ravaillac, aiguisez vos sacrés poignards , chargez vos saints pistolets. Europe , nage dans le sang, tandis que le vicaire de DIEU *Alexandre VI*, fouillé de meurtres et d'empoisonnemens , dort dans les bras de sa fille *Lucrece* , que *Léon X* nage dans les plaisirs , que *Paul III* enrichit son bâtard des dépouilles des nations , que *Jules III* fait son porte-singe cardinal ; (dignité plus convenable encore au singe qu'au porteur) tandis que *Pie IV* fait étrangler le cardinal *Caraffe*, que *Pie V* fait gémir les Romains sous les rapines de son bâtard *Buon-Compagno* , que *Clément VIII* donne le fouet au grand *Henri IV* sur les fesses des cardinaux d'*Offat* et du *Perron*. Mêlez par-tout le ridicule de vos farces italiennes à l'horreur de vos brigandages : et puis envoyez frère *Trigaut* et frère *Bouvet* prêcher la bonne nouvelle à la Chine.

L E C A L O Y E R.

Je ne puis condamner votre zèle. La vérité , contre laquelle on se débat en vain , me force de convenir d'une partie de ce que vous dites ; mais enfin convenez aussi que parmi tant de crimes il y a eu de grandes vertus. Faut-il que les abus vous aigrissent , et que les bonnes lois ne vous touchent pas ? ajoutez à ces bonnes lois des miracles qui font la preuve de la divinité de JESUS-CHRIST.

L'HONNETE

L'HONNÊTE HOMME.

Des miracles ? juste ciel ! et quelle religion n'a pas ses miracles ? tout est prodige dans l'antiquité. Quoi ! vous ne croyez pas aux miracles rapportés par les *Hérodote* et les *Tite-Live*, par cent auteurs respectés des nations, et vous croyez à des aventures de la Palestine racontées, dit-on, par *Jean* et par *Marc* dans des livres ignorés pendant trois cents ans chez les Grecs et chez les Romains, dans des livres faits, sans doute, long-temps après la destruction de Jérusalem, comme il est prouvé par ces livres mêmes qui fourmillent de contradictions à chaque page ? Par exemple, il est dit dans l'évangile de saint *Matthieu* que le sang de *Zacharie*, fils de *Barac*, massacré entre le temple et l'autel, retombera sur les Juifs : or on voit dans l'histoire de *Flavien Josèphe* que ce *Zacharie* fut tué en effet entre le temple et l'autel, pendant le siège de Jérusalem par *Titus* : donc cet évangile ne fut écrit qu'après *Titus*. Et pourquoi DIEU aurait-il fait ces miracles ? pour être condamné à la potence chez les Juifs ? Quoi ! il aurait ressuscité des morts, et il n'en eût recueilli d'autre fruit que de mourir lui-même, et de mourir du dernier supplice ? S'il eût opéré ces prodiges, c'eût été pour faire connaître sa divinité. Songez-vous bien ce que c'est que

d'accuser DIEU de s'être fait homme inutilement, et d'avoir ressuscité des morts pour être pendu? Quoi! des milliers de miracles en faveur des Juifs pour les rendre esclaves, et des miracles de JESUS pour faire mourir JESUS en croix! Il y a de l'imbécillité à le croire, et une fureur bien criminelle à l'enseigner quand on ne le croit pas.

L E C A L O Y E R.

Je ne nie pas que vos objections ne soient fondées; et je sens que vous raisonnez de bonne foi; mais enfin convenez qu'il faut une religion aux hommes.

L' H O N N E T E H O M M E.

Sans doute, l'ame demande cette nourriture; mais pourquoi la changer en poison? pourquoi étouffer la simple vérité dans un amas d'indignes mensonges? pourquoi soutenir ces mensonges par le fer et par les flammes? Quelle horreur infernale! Ah, si votre religion était de DIEU, la soutiendriez-vous par des bourreaux? Le géomètre a-t-il besoin de dire: Crois, ou je te tue? La religion entre l'homme et DIEU est l'adoration et la vertu; c'est entre le prince et ses sujets une affaire de police: ce n'est que trop souvent d'homme à homme qu'un commerce de fourberie. Adorons DIEU sincèrement, simplement, et ne trompons

personne. Oui, il faut une religion ; mais il la faut pure , raisonnable , universelle ; elle doit être comme le soleil qui est pour tous les hommes , et non pas pour quelque petite province privilégiée. Il est absurde , odieux , abominable , d'imaginer que DIEU éclaire tous les yeux , et qu'il plongé presque toutes les âmes dans les ténèbres. Il n'y a qu'une probité commune à tout l'univers ; il n'y a donc qu'une religion. Et quelle est-elle ? vous le savez ; c'est d'adorer DIEU et d'être juste.

LE CALOYER.

Mais comment croyez-vous donc que ma religion s'est établie ?

L'HONNÊTE HOMME.

Comme toutes les autres. Un homme d'une imagination forte se fait suivre par quelques personnes d'une imagination faible. Le troupeau s'augmente ; le fanatisme commence ; la fourberie achève. Un homme puissant vient ; il voit une foule qui s'est mis une selle sur le dos et un mors à la bouche ; il monte sur elle et la conduit. Quand une fois la religion nouvelle est reçue dans l'Etat , le gouvernement n'est plus occupé qu'à proscrire tous les moyens par lesquels elle est établie. Elle a commencé par des assemblées secrètes ; on les défend.

Les premiers apôtres ont été expressément envoyés pour chasser les diables ; on défend les diables : les apôtres se faisaient apporter l'argent des profélytes ; celui qui est convaincu de prendre ainsi de l'argent est puni : ils disaient qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes , et sur ce prétexte ils bravaient les lois ; le gouvernement maintient que suivre les lois c'est obéir à DIEU. Enfin la politique tâche sans cesse de concilier l'erreur reçue et le bien public.

L E C A L O Y E R.

• Mais , vous allez en Europe ; vous ferez obligé de vous conformer à quelqu'un des cultes reçus.

L' H O N N E T E H O M M E.

Quoi donc , ne pourrai-je faire en Europe comme ici , adorer paisiblement le Créateur de tous les mondes , le DIEU de tous les hommes , celui qui a mis dans mon cœur l'amour de la vérité et de la justice ?

L E C A L O Y E R.

Non , vous risqueriez trop ; l'Europe est divisée en factions , il faudra en choisir une.

L' H O N N E T E H O M M E.

Des factions , quand il s'agit de la vérité universelle ! quand il s'agit de DIEU !

LE CALOYER.

Tel est le malheur des hommes. On est obligé de faire comme eux , ou de les fuir ; je vous demande la préférence pour l'Eglise grecque.

L'HONNETE HOMME.

Elle est esclave.

LE CALOYER.

Voulez-vous vous soumettre à l'Eglise romaine ?

L'HONNETE HOMME.

Elle est tyrannique. Je ne veux ni d'un patriarche simoniaque qui achète sa honteuse dignité d'un grand vizir, ni d'un prêtre qui s'est cru pendant sept cents ans le maître des rois.

LE CALOYER.

Il n'appartient pas à un religieux , tel que je suis , de vous proposer la religion protestante.

L'HONNETE HOMME.

C'est peut-être celle de toutes que j'adopterais le plus volontiers , si j'étais réduit au malheur d'entrer dans un parti.

LE CALOYER.

Pourquoi ne lui pas préférer une religion plus ancienne ?

L'HONNÊTE HOMME.

Elle me paraît bien plus ancienne que la romaine.

LE CALOYER.

Comment? pouvez-vous supposer que saint *Pierre* ne soit pas plus ancien que *Luther*, *Zuingle*, *Oecolampade*, *Calvin*, et les réformateurs d'Angleterre, de Danemark, de Suède, &c?

L'HONNÊTE HOMME.

Il me semble que la religion protestante n'est inventée ni par *Luther* ni par *Zuingle*. Il me semble qu'elle se rapproche plus de sa source que la religion romaine, qu'elle n'adopte que ce qui se trouve expressément dans l'Evangile des chrétiens; tandis que les romains ont chargé le culte de cérémonies et de dogmes nouveaux. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir que le législateur des chrétiens n'institua point de fêtes, n'ordonna point qu'on adorât des images et des os de morts, ne vendit point d'annates, ne conféra point de bénéfices, n'eut aucune dignité temporelle, n'établit point une inquisition pour soutenir ses lois, ne maintint point son autorité par le fer des bourreaux. Les protestans réprouvent toutes ces nouveautés scandaleuses et funestes; ils sont par-tout soumis aux magistrats, et l'Eglise romaine lutte depuis huit cents ans

contre les magistrats. Si les protestans se trompent comme les autres dans le principe, ils ont moins d'erreurs dans les conséquences; et, puisqu'il faut traiter avec les hommes, j'aime à traiter avec ceux qui trompent le moins.

LE CALOYER.

Il semble que vous choisissiez une religion comme on achète des étoffes chez les marchands : vous allez chez celui qui vend le moins cher.

L'HONNÊTE HOMME.

Je vous ai dit ce que je préférerais, s'il me fallait faire un choix selon les règles de la prudence humaine; mais ce n'est point aux hommes que je dois m'adresser, c'est à DIEU seul; il parle à tous les cœurs : nous avons tous un droit égal à l'entendre. La conscience qu'il a donnée à tous les hommes est leur loi universelle. Les hommes sentent d'un pôle à l'autre qu'on doit être juste, honorer son père et sa mère, aider ses semblables, tenir ses promesses; ces lois sont de DIEU, les simagrées sont des mortels. Toutes les religions diffèrent comme les gouvernemens; DIEU permet les uns et les autres. J'ai cru que la manière extérieure dont on l'adore ne peut ni le flatter, ni l'offenser, pourvu que cette adoration ne soit ni superstitieuse envers lui, ni barbare envers les hommes.

N'est-ce pas en effet offenser DIEU que de penser qu'il choisisse une petite nation chargée de crimes pour sa favorite, afin de damner toutes les autres ? que l'assassin d'*Urie* soit son bien-aimé, et que le pieux *Antonin* lui soit en horreur ? N'est-ce pas la plus grande absurdité de penser que l'Etre suprême punira à jamais un caloyer pour avoir mangé du lièvre, ou un turc pour avoir mangé du porc ? Il y a eu des peuples qui ont mis, dit-on, les oignons au rang des dieux ; il y en a d'autres qui ont prétendu qu'un morceau de pâte était changé en autant de dieux que de miettes. Ces deux extrêmes de la démence humaine font également pitié ; mais que ceux qui adoptent ces rêveries osent persécuter ceux qui ne les croient pas, c'est-là ce qui est horrible. Les anciens parsis, les sabéens ; les Egyptiens, les Grecs ont admis un enfer : cet enfer est sur la terre, et ce sont les persécuteurs qui en sont les démons.

L E C A L O Y E R.

Je deteste la persécution, la contrainte, autant que vous ; et grâces au ciel, je vous ai dit que les Turcs sous qui je vis en paix ne persécutent personne.

L' H O N N E T E H O M M E.

Ah ! puissent tous les peuples d'Europe suivre l'exemple des Turcs !

L E

LE CALOYER.

Mais j'ajoute qu'étant caloyer, je ne puis vous proposer d'autre religion que celle que je professe au mont Athos.

L'HONNÊTE HOMME.

Et moi, j'ajoute qu'étant homme je vous propose la religion qui convient à tous les hommes, celle de tous les patriarches et de tous les sages de l'antiquité, l'adoration d'un DIEU, la justice, l'amour du prochain, l'indulgence pour toutes les erreurs, et la bienfaisance dans toutes les occasions de la vie. C'est cette religion digne de DIEU, que DIEU a gravée dans tous les cœurs; mais certes il n'y a pas gravé que trois font un, qu'un morceau de pain est l'Eternel, et que l'âne de *Balaam* a parlé.

LE CALOYER.

Ne m'empêchez pas d'être caloyer.

L'HONNÊTE HOMME.

Ne m'empêchez pas d'être honnête homme.

LE CALOYER.

Je fers DIEU selon l'usage de mon couvent.

L'HONNÊTE HOMME.

Et moi selon ma conscience. Elle me dit de le craindre, d'aimer les caloyers, les derviches, les bonzes et les talapoins, et de regarder tous les hommes comme mes frères.

Dialogues. Tome I.

† T

LE CALOYER.

Allez, allez, tout caloyer que je suis, je pense comme vous.

L'HONNÊTE HOMME.

Mon DIEU, bénissez ce bon caloyer!

LE CALOYER.

Mon DIEU, bénissez cet honnête homme!

X X.

DU DOUTEUR ET DE L'ADORATEUR,

Par M. l'abbé de TILLADET.

LE DOUTEUR.

COMMENT me prouverez-vous l'existence de DIEU?

L'ADORATEUR.

Comme on prouve l'existence du soleil; en ouvrant les yeux.

LE DOUTEUR.

Vous croyez donc aux causes finales?

L'ADORATEUR.

Je crois une cause admirable quand je vois des effets admirables. DIEU me garde de

ressembler à ce fou (*) qui disait qu'une horloge ne prouve point un horloger, qu'une maison ne prouve point un architecte, et qu'on ne pouvait démontrer l'existence de DIEU que par une formule d'algèbre, encore était-elle erronée.

LE DOUTEUR.

Quelle est votre religion ?

L'ADORATEUR.

C'est non-seulement celle de *Socrate* qui se moquait des fables des Grecs, mais celle de JESUS qui confondait les pharisiens.

LE DOUTEUR.

Si vous êtes de la religion de JESUS, pourquoi n'êtes-vous pas de celle des jésuites, qui possèdent trois cents lieues de pays en long et en large au Paraguay ? pourquoi ne croyez-vous pas aux prémontrés, aux bénédictins, à qui JESUS a donné tant de riches abbayes ?

L'ADORATEUR.

JESUS n'a institué ni les bénédictins, ni les prémontrés, ni les jésuites.

LE DOUTEUR.

Pensez-vous qu'on puisse servir DIEU en mangeant du mouton le vendredi, et en n'allant point à la messe ?

(*) *Maupertuis*. Voyez la *Diatrise du docteur Akakia*, tome I des *Facéties*.

L' A D O R A T E U R.

Je le crois fermement , attendu que JESUS n'a jamais dit la messe, et qu'il mangeait gras le vendredi et même le samedi.

L E D O U T E U R.

Vous pensez donc qu'on a corrompu la religion simple et naturelle de JESUS, qui était apparemment celle de tous les sages de l'antiquité ?

L' A D O R A T E U R.

Rien ne paraît plus évident. Il fallait bien qu'au fond il fût un sage , puisqu'il déclamaient contre les prêtres imposteurs , et contre les superstitions ; mais on lui imputa des choses qu'un sage n'a pu ni faire , ni dire. Un sage ne peut chercher des figues au commencement de mars sur un figuier , et le maudire parce qu'il n'a point de figues. Un sage ne peut changer l'eau en vin en faveur de gens déjà ivres. Un sage ne peut envoyer des diables dans le corps de deux mille cochons , dans un pays où il n'y a point de cochons. Un sage ne se transfigure point pendant la nuit pour avoir un habit blanc. Un sage n'est pas transporté par le diable. Un sage quand il dit que DIEU est son père , entend sans doute que DIEU est le père de tous les hommes. Le

sens dans lequel on a voulu l'entendre est impie et blasphématoire.

Il paraît que les paroles et les actions de ce sage ont été très-mal recueillies ; que parmi plusieurs histoires de sa vie , écrites quatre-vingt-dix ans après lui , on a choisi les plus improbables , parce qu'on les crut les plus importantes pour des fots. Chaque écrivain se piquait de rendre cette histoire merveilleuse ; chaque petite société chrétienne avait son évangile particulier. C'est la raison démonstrative pour laquelle ces évangiles ne s'accordent presque en rien. Si vous croyez à un évangile , vous êtes obligé de renoncer à tous les autres. Voilà une plaissante marque de vérité qu'une contradiction perpétuelle ; voilà une plaissante sagesse que des folies qui se combattent.

Il est donc démontré que des fanatiques ont séduit d'abord des hommes simples qui en ont ensuite séduit d'autres. Les derniers ont encore enchéri sur les premiers. L'histoire véritable de JÉSUS n'était probablement que celle d'un homme juste qui avait repris les vices des pharisiens , et que les pharisiens firent mourir. On en fit ensuite un prophète , et au bout de trois cents ans on en fit un Dieu ; voilà la marche de l'esprit humain.

Il est reconnu par les fanatiques mêmes

les plus entêtés, que les premiers chrétiens employèrent les fraudes les plus honteuses pour soutenir leur secte naissante. Tout le monde avoue qu'ils forgèrent de fausses prédictions, de fausses histoires, de faux miracles. Le fanatisme s'étendit de tous côtés; et enfin dès qu'il a été dominant, il n'a soutenu que par des bourreaux ce qu'il avait établi par l'imposture et par la démence. Chaque siècle a tellement corrompu la religion de JESUS, que celle des chrétiens lui est toute contraire.

Si on a fait dire à JESUS que son royaume n'est pas de ce monde, ceux qui prétendent être les successeurs de ses premiers disciples ont été, autant qu'ils l'ont pu, les tyrans du monde, et ont marché sur la tête des rois. Si JESUS a vécu pauvre, ses étranges successeurs ont ravi nos biens et le prix de nos sueurs.

Confidérez les fêtes que JESUS observa; elles étaient toutes juives; et nous faisons brûler ceux qui célèbrent des fêtes juives. JESUS a-t-il dit qu'il y avait en lui deux natures? non; et nous lui donnons deux natures. JESUS a-t-il dit que *Marie* était mère de DIEU? non; et nous la faisons mère de DIEU. JESUS a-t-il dit qu'il était trin et consubstantiel? non; et nous l'avons fait consubstantiel et trin. Montrez-moi un seul rite que vous ayez

observé précisément comme lui ; dites-moi un seul de vos dogmes qui soit précisément le sien ; je vous en défie.

LE DOUTEUR.

Mais, Monsieur, en parlant ainsi, vous n'êtes pas chrétien ?

L'ADORATEUR.

Je suis chrétien comme l'était JESUS, dont on a changé la doctrine céleste en doctrine infernale. S'il s'est contenté d'être juste, on en a fait un insensé qui courait les champs dans une petite province juive, en comparant les cieux à un grain de moutarde.

LE DOUTEUR.

Que pensez-vous de *Paul*, meurtrier d'*Etienne*, persécuteur des premiers galiléens, depuis galiléen lui-même et persécuté ? Pourquoi rompit-il avec *Gamaliel* son maître ? est-ce, comme le disent quelques juifs, parce que *Gamaliel* lui refusa sa fille en mariage ? parce qu'il avait les jambes tortes, la tête chauve et les fourcils joints, ainsi qu'il est rapporté dans les actes de *Thècle*, sa favorite ? A-t-il écrit enfin les épîtres qu'on a mises sous son nom ?

L'ADORATEUR.

Il est reconnu que *Paul* n'est point l'auteur de l'épître aux Hébreux, dans laquelle il dit :

T 4

JESUS est autant élevé au-dessus des anges que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur.

Et dans un autre endroit, il est dit que DIEU l'a rendu pour quelque temps inférieur aux anges.

Et dans ses autres épîtres, il parle presque toujours de JESUS comme d'un simple homme chéri de DIEU, élevé en gloire.

Tantôt il dit que les femmes peuvent prier, parler, prêcher, prophétiser, pourvu qu'elles aient la tête couverte, car une femme sans voile déshonore sa tête.

Tantôt il dit que les femmes ne doivent point parler dans l'église.

Il se brouille avec Pierre, parce que Pierre ~~se convertit avec les païens, et qu'ensuite~~ Pierre judaïse avec les juifs. Mais ce même Paul va judaïser lui-même pendant huit jours dans le temple de Jérusalem, et y amène des étrangers pour faire croire aux juifs qu'il n'est pas chrétien. Il est accusé d'avoir souillé le temple; le grand-prêtre lui donne un soufflet; il est traduit devant le tribun romain. Que fait-il pour se tirer d'affaire? il fait deux mensonges impudens au tribun et au sanhédrin; il leur dit: Je suis pharisien, et fils de pharisien, quand il était chrétien; il leur dit: On me persécute parce que je crois à la résurrection des morts. Il n'en avait point été question; et par ce mensonge, trop aisé pourtant à reconnaître,

il prétendait commettre ensemble et diviser les juges du sanhédrin, dont la moitié croyait la résurrection et l'autre ne la croyait pas.

Voilà, je vous l'avoue, un singulier apôtre ; c'est pourtant le même homme qui ose dire qu'il a été ravi au troisième ciel, et qu'il y a entendu des paroles qu'il n'est pas permis de rapporter.

Le voyage d'*Astolphe* dans la lune est plus vraisemblable, puisque le chemin est plus court. Mais pourquoi veut-il faire accroire aux imbécilles auxquels il écrit qu'il a été ravi au troisième ciel ? C'est pour établir son autorité parmi eux ; c'est pour satisfaire son ambition d'être chef de parti ; c'est pour donner du poids à ces paroles intolentes et tyranniques : *Si je viens encore une fois vers vous, je ne pardonnerai ni à ceux qui auront péché ni à tous les autres.*

Il est aisé de voir dans le galimatias de *Paul* qu'il conserve toujours son premier esprit de persécuteur ; esprit affreux qui n'a fait que trop de profélytes. Je sais qu'il ne commandait qu'à des gueux ; mais c'est la passion des hommes de vouloir s'élever au-dessus de leurs semblables : et de vouloir les opprimer, c'est la passion des tyrans. Quoi ! *Paul* juif, feseur de tentes, tu oses écrire à des Corinthiens que tu puniras ceux même qui n'auront pas péché ! *Néron, Attila, le pape Alexandre VI*

ont-ils jamais proféré de si abominables paroles ? Si *Paul* écrivit ainsi , il méritait un châtiment exemplaire. Si des faussaires ont forgé ces épîtres , ils en méritaient un plus grand.

Hélas ! c'est ainsi que la plupart des sectes populaires commencent. Un imposteur harangue la lie du peuple dans un grenier , et les imposteurs qui lui succèdent habitent bientôt des palais.

LE DOUTEUR.

Vous n'avez que trop de raison ; mais après m'avoir dit ce que vous pensez de ce fanatique moitié juif , moitié chrétien , nommé *Paul* , que pensez-vous des anciens juifs ?

L'ADORATEUR.

Ce que les gens sensés de toutes les nations en pensent , et ce que les juifs raisonnables en pensent eux-mêmes.

LE DOUTEUR.

Vous ne croyez donc pas que le Dieu de toute la nature ait abandonné et proscrit le reste des hommes pour se faire roi d'une misérable petite nation ? Vous ne croyez pas qu'un serpent ait parlé à une femme ? que DIEU ait planté un arbre dont les fruits donnaient la connaissance du bien et du mal ? que DIEU ait défendu à l'homme et à la femme

de manger de ce fruit, lui qui devait plutôt leur en présenter, pour leur faire connaître ce bien et ce mal, connaissance absolument nécessaire à l'espèce humaine ? Vous ne croyez pas qu'il ait conduit son peuple chéri dans des déserts, et qu'il ait été obligé de leur conserver pendant quarante ans leurs vieilles sandales et leurs vieilles robes ? Vous ne croyez pas qu'il ait fait des miracles égalés par les miracles des mages de *Pharaon*, pour faire passer la mer à pied sec à ses enfans chéris, en larrons et en lâches, et pour les tirer misérablement de l'*Egypte*, au lieu de leur donner cette fertile *Egypte* ?

Vous ne croyez pas qu'il ait ordonné à son peuple de massacrer tout ce qu'il rencontrerait, afin de rendre ce peuple presque toujours esclave des nations ? Vous ne croyez pas que l'ânesse de *Balaam* ait parlé ? Vous ne croyez pas que *Samson* ait attaché ensemble trois cents renards par la queue ? Vous ne croyez pas que les habitans de *Sodome* aient voulu violer deux anges ? Vous ne croyez pas..... ?

L' A D O R A T E U R.

Non, sans doute, je ne crois pas ces horreurs impertinentes, l'opprobre de l'esprit humain. Je crois que les Juifs avaient des fables, ainsi que toutes les autres nations ; mais des fables beaucoup plus sottes, plus

absurdes , parce qu'ils étaient les plus grossiers des Asiatiques , comme les Thébains étaient les plus grossiers des Grecs.

LE DOUTEUR.

J'avoue que la religion juive était absurde et abominable ; mais enfin JESUS , que vous aimez , était juif ; il accomplit toujours la loi juive , il en observa toutes les cérémonies.

L'ADORATEUR.

C'est , encore une fois , une grande contradiction qu'il ait été juif , et que ses disciples ne le soient pas. Je n'adopte de lui que sa morale , quand elle ne se contredit point. Je ne peux souffrir qu'on lui fasse dire : *Je ne suis pas venu apporter la paix , mais le glaive ; ces paroles sont affreuses*. Un homme sage , encore un coup , n'a pu dire que le royaume des cieux est semblable à un grain de moutarde , à des noces , à de l'argent qu'on fait valoir par usure ; ces paroles sont ridicules. J'adopte cette sentence : *Aimez DIEU et votre prochain*. C'est la loi éternelle de tous les hommes , c'est la mienne ; c'est ainsi que je suis ami de JESUS ; c'est ainsi que je suis chrétien. S'il a été un adorateur de DIEU , ennemi des mauvais prêtres , persécuté par des fripons , je m'unis à lui , je suis son frère.

LE DOUTEUR.

Il n'y a jamais eu de religion qui n'en ait

dit autant que JÉSUS, qui n'ait recommandé la vertu comme JÉSUS.

L'ADORATEUR.

Eh bien donc, je suis de la religion de tous les hommes, de celle de *Socrate*, de *Platon*, d'*Aristide*, de *Cicéron*, de *Caton*, de *Titus*, de *Trajan*, d'*Antonin*, de *Marc-Aurèle*, d'*Epictète*, de JÉSUS.

Je dirai avec *Epictète* : C'est DIEU qui m'a créé, DIEU est au-dedans de moi, je le porte par-tout; pourquoi le souillerais-je par des pensées obscènes, par des actions basses, par d'infâmes desirs? Je réunis en moi des qualités dont chacune m'impose un devoir; homme, citoyen du monde, enfant de DIEU, frère de tous les hommes, fils, mari, père; tous ces noms me disent, n'en déshonore aucun.

Mon devoir est de louer DIEU de tout, de le remercier de tout, de ne cesser de le bénir qu'en cessant de vivre.

Cent maximes de cette espèce valent bien le sermon de la montagne, et cette belle maxime : *Bienheureux les pauvres d'esprit*. Enfin j'adorerai DIEU, et non les fourberies; je servirai DIEU, et non un concile de Chalcédoine ou un concile *in trullo*; je détesterais l'infâme superstition, et je serai sincèrement attaché à la vraie religion jusqu'au dernier soupir de ma vie.

X X I.

C O N V E R S A T I O N

DE M. L'INTENDANT DES MENUS EN
EXERCICE, AVEC M. L'ABBÉ GRIZEL.

IL y a quelque temps qu'un jurisconsulte de l'ordre des avocats ayant été consulté par une personne de l'ordre des comédiens, pour favoir à quel point on doit flétrir ceux qui ont une belle voix, des gestes nobles, du sentiment, du goût et tous les talens nécessaires pour parler en public, l'avocat examina l'affaire dans (a) l'ordre des lois. L'ordre des convulsionnaires ayant déferé cet ouvrage à l'ordre de la grand'chambre siégeante à Paris, icelle a décerné un ordre à son bourreau de brûler la consultation, comme un mandement d'évêque ou comme un livre de jésuite. Je me flatte qu'elle fera le même honneur à la petite conversation de M. l'intendant *des Menus* en exercice, et de M. l'abbé *Grizel*. Je fus présent à cette conversation : je l'ai fidèlement recueillie, et en voici un petit précis que chaque

(a) L'ouvrage de cet avocat, entrepris en faveur du théâtre, et où il était beaucoup question d'ordre, fut déferé par maître *le Dain*, et incendié au bas de l'escalier.

lecteur de l'ordre de ceux qui ont le sens commun, peut étendre à son gré.

Je suppose, disait l'intendant *des Menus* à l'abbé *Grizel*, que nous n'eussions jamais entendu parler de comédie avant *Louis XIV*; je suppose que ce prince eût été le premier qui eût donné des spectacles; qu'il eût fait composer *Cinna*, *Athalie* et le *Misanthrope*; qu'il les eût fait représenter par des seigneurs et des dames devant tous les ambassadeurs de l'Europe; je demande s'il serait tombé dans l'esprit du curé *la Chétardie* ou du curé *Fantin*, connus tous deux par les mêmes aventures, ou d'un seul autre curé, ou d'un seul habitué, ou d'un seul moine, d'excommunier ces seigneurs et ces dames, et *Louis XIV* lui-même; de leur refuser le sacrement du mariage et la sépulture? Non, sans doute, dit l'abbé *Grizel*: une si absurde impertinence n'aurait passé par la tête de personne.

Je vais plus loin, dit l'intendant *des Menus*. Quand *Louis XIV* et toute sa cour dansèrent sur le théâtre, quand *Louis XV* dansa avec tant de jeunes seigneurs de son âge dans la salle des tuileries, pensez-vous qu'ils aient été excommuniés? Vous vous moquez de moi, dit l'abbé *Grizel*: nous sommes bien bêtes, je l'avoue, mais nous ne le sommes pas assez pour imaginer une telle sottise.

Mais, dit l'intendant, vous avez du moins excommunié le pieux abbé d'*Aubignac*, le père *le Boffu*, supérieur de Sainte-Geneviève, le père *Rapin*, l'abbé *Gravina*, le père *Brumoy*, le père *Porée*, madame *Dacier*, tous ceux qui ont, d'après *Aristote*, enseigné l'art de la tragédie et de l'épopée? On n'est pas encore tombé dans cet excès de barbarie, repartit *Grizel*; il est vrai que l'abbé de *la Coste*, M. de *la Solle* et l'auteur des nouvelles ecclésiastiques prétendent que la déclamation, la musique et la danse sont un péché mortel; qu'il n'a été permis à *David* de danser que devant l'arche, et que de plus *David*, *Louis XIV* et *Louis XV* n'ont point dansé pour de l'argent; que l'impératrice des Romains n'a jamais chanté qu'en présence de quelques personnes de sa cour, et qu'on ne se donne le plaisir d'excommunier que ceux qui gagnent quelque chose à parler, ou à chanter, ou à danser en public.

Il est donc clair, dit l'intendant, que s'il y avait eu un impôt sous le nom de *menus plaisirs du roi*, et que cet impôt eût servi à payer les frais des spectacles de sa majesté, le roi encourrait la peine de l'excommunication selon le bon plaisir de tout prêtre qui voudrait lancer cette belle foudre sur la tête de sa majesté très-chrétienne.

Vous nous embarrassez beaucoup, dit *Grizel*.

Je

Je veux vous pouffer, dit le Menu. Non-seulement *Louis XIV*, mais le cardinal *Mazarin*, le cardinal de *Richelieu*, l'archevêque *Triffino*, le pape *Léon X* dépensèrent beaucoup à faire jouer des tragédies, des comédies et des opéra. Les peuples contribuèrent à ces dépenses; je ne trouve pourtant pas dans l'histoire de l'Eglise qu'aucun vicaire de Saint-Sulpice ait excommunié pour cela le pape *Léon X* et ses cardinaux.

Pourquoi donc M^{lle} le Couvreur a-t-elle été portée dans un fiacre au coin de la rue de Bourgogne? pourquoi le fleur *Romagnesi*, acteur de notre troupe italienne, a-t-il été inhumé dans un grand chemin, comme un ancien romain? pourquoi une actrice des chœurs discordans de l'académie royale de musique a-t-elle été trois jours dans sa cave? pourquoi toutes ces personnes sont-elles brûlées à petit feu sans avoir de corps, jusqu'au jour du jugement dernier, et seront-elles brûlées à tout jamais après ce jugement, quand elles auront retrouvé leur corps? C'est uniquement, dites-vous, parce qu'on paye vingt sous au parterre.

Cependant ces vingt sous ne changent point l'espèce : les choses ne sont ni meilleures ni pires, soit qu'on les paye, soit qu'on les ait gratis. Un *de profundis* tire également une ame du purgatoire, soit qu'on le chante pour dix

écus en musique, soit qu'on vous le donne en faux-bourdon pour douze francs, soit qu'on vous le psalmodie par charité : donc *Cinna* et *Athalie* ne sont pas plus diaboliques quand ils sont représentés pour vingt sous, que quand le roi veut bien en gratifier sa cour : or, si on n'a pas excommunié *Louis XIV* quand il danfa pour son plaisir, ni l'impératrice quand elle a joué un opéra, il ne paraît pas juste qu'on excommunie ceux qui donnent ce plaisir pour quelque argent, avec la permission du roi de France ou de l'impératrice.

L'abbé *Grizel* sentit la force de cet argument ; il répondit ainsi : Il y a des tempéramens ; tout dépend sagement de la volonté arbitraire d'un curé ou d'un vicaire. Nous sommes assez heureux et assez sages pour n'avoir en France aucune règle certaine. On n'osa pas enterrer l'illustre et inimitable *Molière* dans la paroisse Saint-Eustache ; mais il eut le bonheur d'être porté dans la chapelle de Saint-Joseph, selon notre belle et saine coutume de faire des charniers de nos temples. Il est vrai que S^t *Eustache* est un si grand saint, qu'il n'y avait pas moyen de faire porter chez lui par quatre habitués le corps de l'infame auteur du *Misanthrope* : mais enfin S^t *Joseph* est une consolation ; c'est toujours de la terre sainte. Il y a une prodigieuse différence entre la terre sainte et la

profane; la première est incomparablement plus légère; et puis, tant vaut l'homme, tant vaut sa terre. Celle où est *Molière* y a gagné de la réputation : or cet homme, ayant été inhumé dans une chapelle, ne peut être damné comme M^{lle} *le Couvreur* et *Romagnesi* qui sont sur les chemins : peut-être est-il en purgatoire pour avoir fait le *Tartuffe*; je n'en voudrais pas jurer : mais je suis sûr du salut de *Jean-Baptiste Lulli*, violon de *Mademoiselle*, musicien du roi, surintendant de la musique du roi, secrétaire du roi, qui joua dans *Carifelli* et dans *Pourceaugnac*, et qui de plus était florentin; celui-là est monté au ciel comme j'y monterai; cela est clair, car il a un beau tombeau de marbre aux Petits-Pères. Il n'a pas tâté de la voierie : il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. C'est ainsi que raisonna M. l'abbé *Grizel*; et c'est puissamment raisonner.

L'intendant *des Menus*, qui fait l'histoire, lui répliqua : Vous avez entendu parler du révérend père *Girard*; il était forcier, cela est de fait. Il est avéré qu'il enforcela sa pénitente, en lui donnant le fouet tout doucement; de plus il souffla sur elle, comme font tous les forciers : seize juges déclarèrent *Girard* magicien; cependant il fut enterré en terre sainte. Dites-moi pourquoi un homme qui est à la

fois jésuite et forcier, a pourtant, malgré ces deux titres, les honneurs de la sépulture, et que M^{lle} *Clairon* ne les aurait pas, si elle avait le malheur de mourir immédiatement après avoir joué *Pauline*, laquelle *Pauline* ne sort du théâtre que pour s'aller faire baptiser?

Je vous ai déjà dit, répondit l'abbé *Grizel*, que cela est arbitraire. J'enterrerois de tout mon cœur M^{lle} *Clairon*, s'il y avait un gros honoraire à gagner; mais il se peut qu'il se trouve un curé qui fasse le difficile : alors on ne s'avisera pas de faire du fracas en sa faveur, et d'appeler comme d'abus au parlement. Les acteurs de sa majesté sont d'ordinaire des citoyens nés de familles pauvres; leurs parens n'ont ni assez d'argent, ni assez de crédit pour gagner un procès : le public ne s'en soucie guère; il jouit des talens de M^{lle} *le Couvreur* pendant sa vie, il la laissa traiter comme un chien après sa mort, et ne fit qu'en rire.

L'exemple des forciers est beaucoup plus sérieux. Il était certain autrefois qu'il y avait des forciers; il est certain aujourd'hui qu'il n'y en a point, en dépit des seize provençaux qui crurent *Girard* si habile; cependant l'excommunication subsiste toujours. Tant pis pour vous si vous manquez de forciers, nous n'irons pas changer nos rituels parce que le monde a changé : nous sommes comme le médecin de

Pourceaugnac ; il nous faut un malade , et nous le prenons où nous pouvons.

On excommunie aussi les fauterelles ; il y en a , et j'avoue qu'il est triste qu'on continue à les flétrir , car elles s'en moquent. J'en ai vu des nuées en Picardie ; il est très-dangereux d'offenser de grandes compagnies , et d'exposer les foudres de l'Eglise au mépris des personnes puissantes ; mais pour trois ou quatre cents pauvres comédiens répandus dans la France , il n'y a rien à craindre en les traitant comme les fauterelles , et comme ceux qui nouent l'aiguillette.

Je vais vous dire quelque chose de plus fort , M. l'intendant. N'êtes-vous pas fils d'un fermier-général ? Non , Monsieur , dit l'intendant ; mon oncle avait cette place , mon père était receveur-général des finances , et tous deux étaient secrétaires du roi , ainsi que mon grand-père. Eh bien , répliqua *Grizel* , votre oncle , votre père et votre grand-père sont excommuniés , anathématisés , damnés à tout jamais ; et quiconque en doute est un impie , un monstre , en un mot , un philosophe.

Le Menu , à ce discours , ne fut s'il devait rire ou battre l'abbé *Grizel*. Il prit le parti de rire. Je voudrais bien , Monsieur , dit-il au *Grizel* , que vous me montraissiez la bulle ou le concile qui damne les receveurs des finances

du roi, et les adjudicataires des cinq grosses fermes du roi. Je vous montrerai vingt conciles, dit le *Grizel*; je vous ferai voir plus, je vous ferai lire dans l'évangile que tout receveur des deniers royaux est mis au rang des païens, et vous apprendrez par les anciennes constitutions, qu'il ne leur était pas permis d'entrer dans l'église aux premiers siècles : *Sicut ethnicus et publicanus* est un passage assez connu : la loi de l'Eglise a été invariable sur cet article ; l'anathème porté contre les fermiers, contre les receveurs des douanes, n'a jamais été révoqué ; et vous voulez qu'on révoque celui qui a été lancé contre les acteurs qui jouaient encore dans les premiers siècles l'Oedipe de *Sophocle*, anathème qui subsiste contre ceux qui ne représentent plus l'Oedipe de *Corneille*. Commencez par tirer de l'enfer votre père, votre grand-père et votre oncle, et puis nous composerons avec la troupe de sa majesté.

Vous extravezuez, M. *Grizel*, dit l'intendant ; mon père était seigneur de paroisse, il est enterré dans sa chapelle : mon oncle lui fit faire un mausolée de marbre aussi beau que celui de *Lulli* ; et si son curé lui avait jamais parlé de l'*ethnicus* et du *publicanus*, il l'aurait fait mettre dans un cul de basse-fosse. Je veux bien croire que *S^t Matthieu* a damné les

employés des fermes après l'avoir été, et qu'ils se tenaient à la porte de l'église dans les premiers temps ; mais vous m'avouerez que personne aujourd'hui n'ose nous le dire en face ; et si nous sommes excommuniés , c'est *incognito*.

Justement , dit *Grizel* , vous y êtes ; on laisse l'*ethnicus* et le *publicanus* dans l'évangile ; on n'ouvre point les anciens rituels , et l'on vit paisiblement avec les fermiers - généraux , pourvu qu'ils donnent beaucoup d'argent quand ils rendent le pain béni.

M. l'intendant s'apaisa un peu ; mais il ne pouvait digérer l'*ethnicus* et le *publicanus*. Je vous prie , mon cher *Grizel* , dit-il , de m'apprendre pourquoi on a inséré cette satire dans vos livres , et pourquoi on nous traitait si mal dans les premiers temps ?

Cela est tout simple , dit *Grizel* : ceux qui prononçaient cette excommunication étaient de pauvres gens dont les trois quarts étaient juifs , parmi lesquels il se mêla un quart de pauvres grecs. Les Romains étaient leurs maîtres ; les receveurs des tributs étaient ou romains ou choisis par les romains ; c'était un secret infailible d'attirer à soi le petit peuple que d'anathématiser les commis de la douane. On hait toujours des vainqueurs , des maîtres et des commis. La populace courait après des

gens qui prêchaient l'égalité, et quiamnaient messieurs des fermes. Criez au nom de DIEU contre les puissances et contre les impôts, vous aurez infailliblement la canaille pour vous, si on vous laisse faire; et quand vous aurez un assez grand nombre de canailles à vos ordres, alors il se trouvera des gens d'esprit qui lui mettront une selle sur le dos, un mors à la bouche, et qui monteront dessus pour renverser les Etats et les trônes. Alors on bâtera un nouvel édifice, mais on conservera les premières pierres, quoique brutes et informes, parce qu'elles ont servi autrefois, et qu'elles sont chères aux peuples; on les encastatera proprement avec les nouveaux marbres, avec les pierreries et l'or qui seront prodigués, et il y aura même toujours de vieux antiquaires qui préféreront les anciens cailloux aux marbres nouveaux.

C'est-là, Monsieur, l'histoire succincte de ce qui est arrivé parmi nous. La France a été long-temps barbare; et aujourd'hui qu'elle commence à se civiliser, il y a encore des gens attachés à l'ancienne barbarie. Nous avons, par exemple, un petit nombre de gens de bien qui voudraient priver les fermiers-généraux de toutes leurs richesses, condamnés dans l'évangile, et priver le public d'un art aussi noble qu'innocent, que l'évangile n'a
jamais

jamais proscrit , et dont aucun apôtre n'a jamais parlé. Mais la saine partie du clergé laisse les financiers se damner en paix , et permet seulement qu'on excommunie les comédiens pour la forme. J'entends , dit l'intendant *des Menus* ; vous ménagez les financiers , parce qu'ils vous donnent à dîner ; vous tombez sur les comédiens qui ne vous en donnent pas. Monsieur , oubliez-vous que les comédiens sont gagés par le roi , et que vous ne pouvez pas excommunier un officier du roi faisant sa charge ? donc il ne vous est pas permis d'excommunier un comédien du roi , jouant *Cinna* et *Polyeucte* par ordre du roi.

Et où avez-vous pris , dit *Grizel* , que nous ne pouvons damner un officier du roi ? c'est apparemment dans vos libertés de l'Eglise gallicane ? Mais ne savez-vous pas que nous excommunions les rois eux-mêmes ? nous avons proscrit le grand *Henri IV* et *Henri III* , et *Louis XII* , le père du peuple , tandis qu'il convoquait un concile à Pise , et *Philippe le bel* , et *Philippe-Auguste* , et *Louis VIII* , et *Philippe I* , et le saint roi *Robert* , quoiqu'il brûlât des hérétiques. Sachez que nous sommes les maîtres d'anathématiser tous les princes , et de les faire mourir de mort subite ; et après cela vous irez vous lamenter de ce que nous tombons sur quelques princes de théâtre.

L'intendant *des Menus*, un peu fâché, lui coupa la parole, et lui dit : Monsieur, excommuniez mes maîtres tant qu'il vous plaira, ils sauront bien vous punir ; mais songez que c'est moi qui porte aux acteurs de sa Majesté l'ordre de venir se damner devant elle. S'ils sont hors du giron, je suis aussi hors du giron ; s'ils péchent mortellement en faisant verser des larmes à des hommes vertueux dans des pièces vertueuses, c'est moi qui les fais pécher ; s'ils vont à tous les diables, c'est moi qui les y mène. Je reçois l'ordre des premiers gentils-hommes de la chambre : ils sont plus coupables que moi ; le roi et la reine, qui ordonnent qu'on les amuse et qu'on les instruisse, sont cent fois plus coupables encore. Si vous retranchez du corps de l'Eglise les soldats, il est sûr que vous retranchez aussi les officiers et les généraux ; vous ne vous tirerez jamais de là. Voyez, s'il vous plaît, à quel point vous êtes absurde ; vous souffrez que des citoyens au service de sa Majesté soient jetés aux chiens, pendant qu'à Rome, et dans tous les autres pays on les traite honnêtement pendant leur vie et après leur mort.

Grizel répondit : Ne voyez-vous pas que c'est parce que nous sommes un peuple grave, sérieux, conséquent, supérieur en tout aux autres peuples ? La moitié de Paris est convul-

fionnaire ; il faut que ces gens-là en imposent à ces libertins qui se contentent d'obéir au roi , qui ne contrôlent point ses actions , qui aiment sa personne , qui lui payent avec allégresse de quoi soutenir la gloire de son trône ; qui , après avoir satisfait à leur devoir , passent doucement leur vie à cultiver les arts ; qui respectent *Sophocle* et *Euripide* , et qui se damnent à vivre en honnêtes gens.

Ce monde-ci (il faut que j'en convienne) est un composé de fripons , de fanatiques et d'imbécilles , parmi lesquels il y a un petit troupeau séparé , qu'on appelle *la bonne compagnie* ; ce petit troupeau étant riche , bien élevé , instruit , poli , est comme la fleur du genre-humain ; c'est pour lui que les plaisirs honnêtes sont faits ; c'est pour lui plaire que les plus grands hommes ont travaillé ; c'est lui qui donne la réputation ; et , pour vous dire tout , c'est lui qui nous méprise , en nous faisant politesse quand il nous rencontre. Nous tâchons tous de trouver accès auprès de ce petit nombre d'hommes choisis ; et depuis les jésuites jusqu'aux capucins , depuis le père *Quesnel* jusqu'au maraud qui fait la gazette ecclésiastique , nous nous plions en mille manières pour avoir quelque crédit sur ce petit nombre , dont nous ne pouvons jamais être. Si nous trouvons quelque dame qui nous écoute , nous lui

persuaderons qu'il est essentiel, pour aller au ciel, d'avoir les joues pâles, et que la couleur rouge déplaît mortellement aux saints du paradis. La dame quitte le rouge, et nous tirons de l'argent d'elle.

Nous aimons à prêcher, parce qu'on loue les chaïses; mais comment voulez-vous que les honnêtes gens écoutent un ennuyeux discours, divisé en trois points, quand ils ont l'esprit occupé des beaux morceaux de Cinna, de Polyeucte, des Horaces, de Pompée, de Phèdre et d'Athalie? C'est-là ce qui nous désespère.

Nous entrons chez une dame de qualité; nous demandons ce qu'on pense du dernier sermon du prédicateur de Saint-Roch; le fils de la maison nous répond par une tirade de *Racine*. Avez-vous lu l'œuvre des six jours, disons-nous? on nous réplique qu'il y a une tragédie nouvelle. Enfin le temps approche où nous ne gouvernerons plus que les disgraciés et la halle. Cela donne de l'humeur, et alors on excommunie qui l'on peut.

Il n'en est pas ainsi à Rome et dans les autres Etats de l'Europe. Quand on a chanté à Saint-Jean de Latran, ou à Saint-Pierre, une belle messe à grands chœurs à quatre parties, et que vingt châtres ont fredonné un motet, tout est dit; on va prendre le soir du

chocolat à l'opéra de Saint-Ambroise, et personne ne s'avise d'y trouver à redire. On se garde bien d'excommunier la signora *Cuzzoni*, la signora *Faustina*, la signora *Barbarini*, encore moins le signor *Farinelli*, chevalier de Calatrava, et acteur de l'opéra, qui a des diamans gros comme mon pouce.

Les gens qui sont les maîtres chez eux ne sont jamais persécuteurs; voilà pourquoi un roi qui n'est point contredit, est toujours un bon roi, pour peu qu'il ait le sens commun. Il n'y a de méchans que les petits qui cherchent à être les maîtres. Il n'y a que ceux-là qui persécutent pour se donner de la considération. Le pape est assez puissant en Italie pour n'avoir pas besoin d'excommunier d'honnêtes gens qui ont des talens estimables; mais il est des animaux dans Paris, aux cheveux plats, et à l'esprit de même, qui sont dans la nécessité de se faire valoir. S'ils ne cabalent pas, s'ils ne prêchent pas le rigorisme, s'ils ne crient pas contre les beaux arts, ils se trouvent anéantis dans la foule. Les passans ne regardent les chiens que quand ils aboient, et on veut être regardé. Tout est jalousie de métier dans ce monde. Je vous dis notre secret; ne me décelez pas; et faites-moi le plaisir de me donner une loge grillée à la première tragédie de M. Colardeau.

Je vous le promets , dit l'intendant *des Menus* ; mais achevez de me révéler vos mystères. Pourquoi , de tous ceux à qui j'ai parlé de cette affaire , n'y en a-t-il pas un qui ne convienne que l'excommunication contre une société gagée par le roi est le comble de l'insolence et du ridicule ? et pourquoi en même temps personne ne travaille-t-il à lever ce scandale ?

Je crois vous avoir déjà répondu , dit *Grizel* , en vous avouant que tout est contradiction chez nous. La France , à parler sérieusement , est le royaume de l'esprit et de la sottise , de l'industrie et de la paresse , de la philosophie et du fanatisme , de la gaieté et du pédantisme , des lois et des abus , du bon goût et de l'impertinence. La contradiction ridicule de la gloire de *Cinna* , et de l'infamie de ceux qui représentent *Cinna* ; le droit qu'ont les évêques d'avoir un banc particulier aux représentations de *Cinna* , et le droit d'anathématiser les acteurs , l'auteur et les spectateurs , sont assurément une incompatibilité digne de la folie de ce peuple ; mais trouvez-moi dans le monde un établissement qui ne soit pas contradictoire.

Dites-moi pourquoi les apôtres ayant tous été circoncis , les quinze premiers évêques de Jérusalem ayant été circoncis , vous n'êtes pas

circoncis? pourquoi, la défense de manger du boudin n'ayant jamais été levée, vous mangez impunément du boudin? pourquoi les apôtres ayant gagné leur pain à travailler de leurs mains, leurs successeurs regorgent de richesses et d'honneurs? pourquoi *S^t Joseph* ayant été charpentier, et son divin fils ayant daigné être élevé dans ce métier, son vicaire a chassé les empereurs, et s'est mis sans façon à leur place? pourquoi a-t-on excommunié, anathématisé, pendant des siècles, ceux qui disaient que le Saint-Esprit procède du père et du fils? et pourquoi damne-t-on aujourd'hui ceux qui pensent le contraire?

Pourquoi est-il expressément défendu dans l'Evangile de se remarier quand on a fait casser son mariage, et que nous permettons qu'on se remarie? Dites-moi comment le même mariage est annulé à Paris, et subsiste dans Avignon?

Et, pour vous parler du théâtre que vous aimez, expliquez-nous comment vous applaudissez à la brutale et factieuse insolence de *Joad*, qui fait couper la tête à *Athalie*, parce qu'elle voulait élever son petit-fils *Joas* chez elle; tandis que si un prêtre osait parmi nous attenter quelque chose de semblable contre les personnes du sang royal, il n'y a pas un citoyen qui ne le condamnât au dernier supplice?

Tout dépend de l'usage. La danse , par exemple , a été chez presque tous les peuples une fonction religieuse ; les Juifs mêmes dansèrent par dévotion. Si l'archevêque de Paris s'avisait à la grand'messe de danser pieusement une loure ou une chaconne , on en rirait comme de ses billets de confession. On représente encore des actes sacramentaux à Madrid les jours de fêtes ; un comédien fait JESUS-CHRIST , un autre fait le diable , une actrice est la sainte Vierge , une autre *Magdelène* à sa toilette ; *Arlequin* dit *Ave, Maria* ; *Judas* dit son *Pater*.

Pendant ce temps-là même on brûle quelquefois en cérémonie des descendans de notre bon père *Abraham* ; et tandis qu'ils cuisent , on leur chante gravement les chansons pieuses d'un de leurs rois , traduites en mauvais latin. Malgré tout cela , il y a à la cour de Madrid autant de sens commun , de politesse et d'esprit qu'en aucune cour de l'Europe.

On bénit à Rome des chevaux ; si nous faisons bénir nos attelages à Sainte-Geneviève , la moitié de Paris crierait au scandale.

Je ne veux point faire un tableau de toutes les contradictions de ce monde ; il faudrait que je passasse ma vie à peindre. Non-seulement nous nous contredisons perpétuellement dans nos principes et dans nos actions , mais toutes les professions sont contraires les unes

aux autres; c'est une guerre secrète qui ne finira jamais. L'homme d'Eglise est l'ennemi né de l'homme de robe, celui-ci du courtisan, le chanoine du moine, certains comédiens d'autres comédiens, et chacun donne à son voisin loyalement tous les dégoûts dont il peut s'aviser. La pire espèce de toutes, je l'avoue, est celle des prétendus réformateurs. Ce sont des malades qui sont fâchés que les autres se portent bien; ils défendent les ragoûts dont ils ne mangent pas.

J'aime votre franchise, dit *le Menu*. Laissons paisiblement subsister de vieilles sottises; peut-être tomberont-elles d'elles-mêmes, et nos petits enfans nous traiteront de bonnes gens, comme nous traitons nos pères d'imbécilles. Laissons les tartuffes crier encore quelque temps, et dès demain je vous mène à la comédie du Tartuffe.

X X I I.

ANDRÉ DES TOUCHES A SIAM.

*A*NDRÉ *des Touches* était un musicien très-agréable dans le beau siècle de *Louis XIV*, avant que la musique eût été perfectionnée par *Rameau*, et gâtée par ceux qui préfèrent la difficulté surmontée au naturel et aux grâces.

Avant d'avoir exercé ses talens, il avait été mousquetaire; et avant d'être mousquetaire il fit, en 1688, le voyage de Siam avec le jésuite *Tachard*, qui lui donna beaucoup de marques particulières de tendresse pour avoir un amusement sur le vaisseau; et *des Touches* parla toujours avec admiration du père *Tachard* le reste de sa vie.

Il fit connaissance à Siam avec un premier commis du barcalon; ce premier commis s'appelait *Croutesf*: et il mit par écrit la plupart des questions qu'il avait faites à *Croutesf*, avec les réponses de ce siamois. Les voici telles qu'on les a trouvées dans ses papiers.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Combien avez-vous de soldats?

CROUTESF.

Quatre - vingts mille, fort médiocrement payés.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Et de talapoins ?

C R O U T E F.

Cent vingt mille, tous fainéans et très-riches. Il est vrai que dans la dernière guerre nous avons été bien battus ; mais en récompense nos talapoins ont fait très-grande chère , bâti de belles maisons , et entretenu de très-jolies filles.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Il n'y a rien de plus sage et de mieux avisé. Et vos finances , en quel état sont-elles ?

C R O U T E F.

En fort mauvais état. Nous avons pourtant quatre-vingt-dix mille hommes employés pour les faire fleurir ; et s'ils n'en ont pu venir à bout , ce n'est pas leur faute , car il n'y a aucun d'eux qui ne prenne honnêtement tout ce qu'il peut prendre , et qui ne dépouille les cultivateurs pour le bien de l'Etat.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Bravo ! Et votre jurisprudence est-elle aussi parfaite que tout le reste de votre administration ?

C R O U T E F.

Elle est bien supérieure ; nous n'avons point de lois , mais nous avons cinq ou six mille volumes sur les lois. Nous nous conduisons

d'ordinaire par des coutumes; car on fait qu'une coutume ayant été établie au hasard est toujours ce qu'il y a de plus sage. Et de plus, chaque coutume ayant nécessairement changé dans chaque province, comme les habillemens et les coiffures, les juges peuvent choisir à leur gré l'usage qui était en vogue il y a quatre siècles, ou celui qui régnait l'année passée; c'est une variété de législation que nos voisins ne cessent d'admirer; c'est une fortune assurée pour les praticiens, une ressource pour tous les plaideurs de mauvaise foi, et un agrément infini pour les juges qui peuvent, en sûreté de conscience, décider les causes sans les entendre.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Mais pour le criminel vous avez du moins des lois constantes?

CROUTEF.

DIEU nous en préserve! nous pouvons condamner au bannissement, aux galères, à la potence, ou renvoyer hors de cour, selon que la fantaisie nous en prend. Nous nous plaignons quelquefois du pouvoir arbitraire de monsieur le barcalon; mais nous voulons que tous nos jugemens soient arbitraires.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Cela est juste. Et de la question, en usez-vous?

C R O U T E F.

C'est notre plus grand plaisir ; nous avons trouvé que c'est un secret infailible pour sauver un coupable qui a les muscles vigoureux, les jarrets forts et souples, les bras nerveux et les reins doubles ; et nous rouons gaiement tous les innocens à qui la nature a donné des organes faibles. Voici comme nous nous y prenons avec une sagesse et une prudence merveilleuse : Comme il y a des demi-preuves, c'est-à-dire, des demi-vérités, il est clair qu'il y a des demi-innocens et des demi-coupables. Nous commençons donc par leur donner une demi-mort, après quoi nous allons déjeûner ; ensuite vient la mort toute entière, ce qui donne dans le monde une grande considération, qui est le revenu du prix de nos charges.

A N D R É D E S T O U C H E S.

Rien n'est plus prudent et plus humain, il faut en convenir. Apprenez-moi ce que deviennent les biens des condamnés.

C R O U T E F.

Les enfans en sont privés ; car vous savez que rien n'est plus équitable que de punir tous les descendans d'une faute de leur père.

A N D R É D E S T O U C H E S.

Oui, il y a long-temps que j'ai entendu parler de cette jurisprudence.

C R O U T E F.

Les peuples de Lao , nos voisins , n'admettent ni la question , ni les peines arbitraires , ni les coutumes différentes , ni les horribles supplices qui sont parmi nous en usage ; mais aussi nous les regardons comme des barbares qui n'ont aucune idée d'un bon gouvernement. Toute l'Asie convient que nous dansons beaucoup mieux qu'eux , et que par conséquent il est impossible qu'ils approchent de nous en jurisprudence , en commerce , en finances , et sur-tout dans l'art militaire.

A N D R É D E S T O U C H E S.

Dites-moi , je vous prie , par quels degrés on parvient dans Siam à la magistrature.

C R O U T E F.

Par de l'argent comptant. Vous sentez qu'il serait impossible de bien juger , si on n'avait pas trente ou quarante mille pièces d'argent toutes prêtes. En vain on saurait par cœur toutes les coutumes ; en vain on aurait plaidé cinq cents causes avec succès ; en vain on aurait un esprit rempli de justice et un cœur plein de justice ; on ne peut parvenir à aucune magistrature sans argent. C'est encore ce qui nous distingue de tous les peuples de l'Asie , et sur-tout de ces barbares de Lao , qui ont la manie de récompenser tous les talens , et de ne vendre aucun emploi.

André des Touches , qui était un peu distrait , comme le sont tous les musiciens , répondit au siamois que la plupart des airs qu'il venait de chanter lui paraissaient un peu discordans , et voulut s'informer à fond de la musique siamoise ; mais *Croutesf* , plein de son sujet , et passionné pour son pays , continua en ces termes : Il m'importe fort peu que nos voisins qui habitent par-delà nos montagnes , aient de meilleure musique que nous , et de meilleurs tableaux , pourvu que nous ayons toujours des lois sages et humaines. C'est dans cette partie que nous excellons. Par exemple , il y a mille circonstances où une fille étant accouchée d'un enfant mort , nous réparons la perte de l'enfant en faisant pendre la mère , moyennant quoi elle est manifestement hors d'état de faire une fausse couche.

Si un homme a volé adroitement trois ou quatre cents mille pièces d'or , nous le respectons et nous allons dîner chez lui ; mais si une pauvre servante s'approprie mal-adroitement trois ou quatre pièces de cuivre qui étaient dans la cassette de sa maîtresse , nous ne manquons pas de tuer cette servante en place publique ; premièrement , de peur qu'elle ne se corrige ; secondement , afin qu'elle ne puisse donner à l'Etat des enfans en grand nombre , parmi lesquels il s'en trouverait peut-

être un ou deux qui pourraient voler trois ou quatre petites pièces de cuivre, ou devenir de grands hommes ; troisièmement , parce qu'il est juste de proportionner la peine au crime, et qu'il serait ridicule d'employer , dans une maison de force , à des ouvrages utiles , une personne coupable d'un forfait si énorme.

Mais nous sommes encore plus justes , plus cléments , plus raisonnables dans les châtimens que nous infligeons à ceux qui ont l'audace de se servir de leurs jambes pour aller où ils veulent. Nous traitons si bien nos guerriers qui nous vendent leur vie , nous leur donnons un si prodigieux salaire , ils ont une part si considérable à nos conquêtes , qu'ils font , sans doute , les plus criminels de tous les hommes lorsque , s'étant enrôlés dans un moment d'ivresse , ils veulent s'en retourner chez leurs parens dans un moment de raison. Nous leur faisons tirer à bout portant douze balles de plomb dans la tête pour les faire rester en place , après quoi ils deviennent infiniment utiles à leur patrie.

Je ne vous parle pas de la quantité innombrable d'excellentes institutions qui ne vont pas , à la vérité , jusqu'à verser le sang des hommes , mais qui rendent la vie si douce et si agréable , qu'il est impossible que les coupables ne deviennent gens de bien. Un cultivateur

cultivateur n'a-t-il point payé à point nommé une taxe qui excédait ses facultés, nous vendons sa marmite et son lit pour le mettre en état de mieux cultiver la terre quand il fera débarrassé de son superflu.

A N D R É D E S T O U C H E S .

Voilà qui est tout-à-fait harmonieux, cela fait un beau concert.

C R O U T E F .

Pour faire connaître notre profonde sagesse, sachez que notre base fondamentale consiste à reconnaître pour notre souverain, à plusieurs égards, un étranger tondu qui demeure à neuf cents mille pas de chez nous. Quand nous donnons nos plus belles terres à quelques-uns de nos talapoins, ce qui est très-prudent, il faut que ce talapoin s'amoise payé la première année de son revenu à ce tondu tartare, sans quoi il est clair que nous n'aurions point de récolte.

Mais où est le temps, l'heureux temps, où ce tondu se fait égorger une moitié de la nation par l'autre pour décider si *Sommonacodom* avait joué au cerf-volant ou au trou-madame, s'il s'était déguisé en éléphant ou en vache, s'il avait dormi trois cents quatre-vingt-dix jours sur le côté droit ou sur le gauche? Ces grandes questions, qui tiennent si essentiellement à

Dialogues. Tome I.

† Y

la morale , agitaient alors tous les esprits ; elles ébranlaient le monde ; le sang coulait pour elles ; on massacrait les femmes sur les corps de leurs maris ; on écrasait leurs petits enfans sur la pierre avec une dévotion , une onction , une componction angéliques. Malheur à nous , enfans dégénérés de nos pieux ancêtres , qui ne fefons plus de ces saints sacrifices ! Mais au moins il nous reste , grâces au ciel , quelques bonnes ames qui les imiteraient si on les laissait faire.

A N D R É D E S T O U C H E S .

Dites-moi , je vous prie , Monsieur , si vous divisez à Siam le ton majeur en deux comma et deux semi-comma , et si le progrès du son fondamental se fait par 1 , 3 et 9 .

C R O U T E F .

Par *Sommonacodom* , vous vous moquez de moi . Vous n'avez point de tenue ; vous m'avez interrogé sur la forme de notre gouvernement , et vous me parlez de musique .

A N D R É D E S T O U C H E S .

La musique tient à tout ; elle était le fondement de toute la politique des Grecs . Mais pardon , puisque vous avez l'oreille dure , revenons à notre propos . Vous disiez donc que pour faire un accord parfait . . .

C R O U T E F.

Je vous disais qu'autrefois le tartare tondu prétendait disposer de tous les royaumes de l'Asie, ce qui était fort loin de l'accord parfait; mais il en résultait un grand bien; on était beaucoup plus dévot à *Sommonacodom* et à son éléphant que dans nos jours, où tout le monde se mêle de prétendre au sens commun avec une indiscretion qui fait pitié. Cependant tout va; on se réjouit, on danse, on joue, on dîne, on soupe, on fait l'amour: cela fait frémir tous ceux qui ont de bonnes intentions.

A N D R É D E S T O U C H E S.

Et que voulez-vous de plus? il ne vous manque qu'une bonne musique. Quand vous l'aurez, vous pourrez hardiment vous dire la plus heureuse nation de la terre.

X X I I I.

SOPHRONIME ET ADEL0S,

TRADUIT DE MAXIME DE MADAURE.

NOTICE SUR MAXIME DE MADAURE.

IL y a plusieurs hommes célèbres du nom de *Maximus*, que nous abrégeons toujours par celui de *Maxime* : je ne parle pas des empereurs et des consuls romains, ni même des évêques de ce nom, je parle de quelques philosophes qui sont encore estimés pour avoir laissé quelques pensées par écrit.

Il y en a un qui, dans nos dictionnaires, est toujours appelé *Maxime le magicien*, ainsi qu'on nomme encore le curé *Gaufridi*, *Gaufridi le sorcier*; comme s'il y avait en effet des forciers et des magiciens, car les noms donnés à la chose subsistent toujours, quand la chose même est reconnue fausse.

Ce philosophe était le favori de l'empereur *Julien*, et c'est ce qui lui fit une si méchante réputation parmi nous.

Maxime de Tyr, dont l'empereur *Marc-Aurèle* fut le disciple, obtint de nous un peu plus de

grâce. Il n'est point qualifié de forcier ; et il a eu *Hensius* pour commentateur.

Le troisième *Maxime*, dont il s'agit ici, était un africain né à Madaure dans le pays qui est aujourd'hui celui d'Alger. Il vivait dans le commencement de la destruction de l'empire romain. Madaure, ville considérable par son commerce, l'était encore plus par les lettres ; elle avait vu naître *Apulée* et *Maxime*. Saint *Augustin*, contemporain de *Maxime*, né dans la petite ville de Tagaste, fut élevé dans Madaure ; et *Maxime* et lui furent toujours amis, malgré la différence de leurs opinions ; car *Maxime* resta toujours attaché à l'antique religion de *Numa*, et *Augustin* quitta le manichéisme pour notre sainte religion dont il fut, comme on le fait, une des plus grandes lumières.

C'est une remarque bien triste, et qu'on a faite souvent sans doute, que cette partie de l'Afrique qui produisit autrefois tant de grands hommes, et qui fut probablement, depuis *Atlas*, la première école de philosophie, ne soit aujourd'hui connue que par ses corsaires. Mais ces révolutions ne sont que trop communes, témoin la Thrace qui produisit autrefois *Orphée* et *Aristote* ; témoin la Grèce entière, témoin Rome elle-même.

„ Nous avons encore des monumens de la correspondance qui subsista toujours entre le disert *Augustin* de Tagaste et le platonicien *Maxime* de Madaure. On nous a conservé les lettres de l'un et de l'autre. Voici la fameuse lettre de *Maxime* sur l'existence de DIEU, avec la réponse de *S^t Augustin*, toutes deux traduites par *Dubois* de Port-Royal, précepteur du dernier duc de *Guise*.

Lettre de Maxime de Madaure à Augustin.

„ OR qu'il y ait un Dieu souverain qui soit
 „ sans commencement, et qui, sans avoir
 „ rien engendré de semblable à lui, soit néan-
 „ moins le père et le formateur de toutes
 „ choses, quel homme est assez grossier, assez
 „ stupide pour en douter? c'est celui dont
 „ nous adorons sous des noms divers l'éter-
 „ nelle puissance, répandue dans toutes les
 „ parties du monde; ainsi honorant séparé-
 „ ment par diverses sortes de cultes, ce qui est
 „ comme ses divers membres, nous l'ado-
 „ rons tout entier.... Qu'ils vous conservent,
 „ ces dieux subalternes, sous les noms desquels
 „ et par lesquels, tout autant de mortels que
 „ nous sommes sur la terre, nous adorons le
 „ père commun des dieux et des hommes par diffé-
 „ rentes sortes de cultes, à la vérité, mais

„ qui s'accordent tous dans leur variété même,
 „ et ne tendent qu'à la même fin !

Réponse d'Augustin.

„ IL y a dans votre place publique deux
 „ statues de *Mars*, nu dans l'une, et armé dans
 „ l'autre, et tout auprès la figure d'un homme
 „ qui, avec trois doigts qu'il avance vers
 „ *Mars*, tient en bride cette divinité dange-
 „ reuse à toute la ville. Sur ce que vous me
 „ dites que de pareils dieux font des membres
 „ du seul véritable Dieu, je vous avertis, avec
 „ toute la liberté que vous me donnez, de
 „ ne pas tomber dans de pareils sacrilèges ;
 „ car ce seul Dieu dont vous parlez est sans
 „ doute celui qui est reconnu de tout le
 „ monde, et sur lequel les ignorans convien-
 „ nent avec les savans, comme quelques
 „ anciens ont dit. Or direz-vous que celui
 „ dont la force, pour ne pas dire la cruauté,
 „ est réprimée par un homme mort, soit un
 „ membre de celui-là ? il me serait aisé de vous
 „ pousser sur ce sujet, car vous voyez bien
 „ ce qu'on pourrait dire sur cela ; mais je me
 „ retiens, de peur que vous ne disiez que ce
 „ sont les armes de la rhétorique que j'emploie
 „ contre vous, plutôt que celles de la vérité.

Venons maintenant au fameux ouvrage de
 ce *Maxime*.

D I A L O G U E.

A D E L O S.

Vos sages conseils , *Sophronime* , ne m'ont pas rassuré encore. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-six années , vous croyez être plus près du terme que moi qui en ai soixante et quinze ; vous avez rassemblé toutes vos forces pour combattre l'ennemi qui s'avance : mais je vous avoue que je n'ai pu me forcer à regarder la mort avec ces yeux indifférens dont on dit que tant de sages la contemplent.

S O P H R O N I M E.

Il y a peut-être dans l'étalage de cette indifférence un faste de vertu qui ne convient pas au sage. Je ne veux point qu'on affecte de mépriser la mort ; je veux qu'on s'y résigne : nous le devons , puisque tout corps organisé , animaux pensans , animaux sentans , végétaux , métaux même , tout est formé pour la destruction. La grande loi est de savoir souffrir ce qui est inévitable.

A D E L O S.

C'est précisément ce qui fait ma douleur. Je fais trop qu'il faut périr. J'ai la faiblesse de me croire heureux en considérant ma fortune , ma santé , mes richesses , mes dignités ,

mes

mes amis , ma femme , mes enfans. Je ne puis songer sans affliction qu'il me faut bientôt quitter tout cela pour jamais. J'ai cherché des éclaircissemens et des consolations dans tous les livres , je n'y ai trouvé que de vaines paroles.

J'ai poussé la curiosité jusqu'à lire un certain livre qu'on dit chaldéen , et qui s'appelle le Coheleth,

L'auteur me dit , que m'importe d'avoir appris quelque chose , si je meurs tout ainsi que l'insensé et l'ignorant ? — La mémoire du sage et celle du fou périssent également. — Le trépas des hommes est le même que celui des bêtes ; leur condition est la même ; l'un expire comme l'autre , après avoir respiré de même. — L'homme n'a rien de plus que la bête. — Tout est vanité. — Tous se précipitent dans le même abyme. — Tous sont produits de terre , tous retournent à la terre. — Et qui me dira si le souffle de l'homme s'exhale dans l'air , et si celui de la bête descend plus bas ?

Le même instructeur , après m'avoir accablé de ces images désespérantes , m'invite à me réjouir , à boire , à goûter les voluptés de l'amour , à me complaire dans mes œuvres. Mais lui-même , en me consolant , est aussi affligé que moi. Il regarde la mort comme un anéantissement affreux. Il déclare qu'un chien

vivant vaut mieux qu'un lion mort. Les vivans, dit-il, ont le malheur de favoir qu'ils mourront, et les morts ne savent rien, ne sentent rien, ne connaissent rien, n'ont rien à prétendre. Leur mémoire est donc un éternel oubli.

Que conclut-il sur le champ de ces idées funèbres? allez donc, dit-il, mangez votre pain avec allégresse, buvez votre vin avec joie.

Pour moi, je vous avoue qu'après de tels discours je suis prêt à tremper mon pain dans mes larmes, et que mon vin m'est d'une insupportable amertume.

S O P H R O N I M E.

Quoi! parce que dans un livre oriental il se trouve quelques passages où l'on vous dit que les morts n'ont point de sentiment, vous vous livrez à présent à des sentimens douloureux! vous souffrez actuellement de ce qu'un jour vous ne souffrirez plus du tout?

A D E L O S,

Vous m'allez dire qu'il y a là de la contradiction; je le sens bien : mais je n'en suis pas moins affligé. Si on me dit qu'on va briser une statue faite avec le plus grand art, qu'on va réduire en cendres un palais magnifique, vous me permettez d'être sensible à cette destruction; et vous ne voulez pas que je

plaigne la destruction de l'homme, le chef-d'œuvre de la nature?

S O P H R O N I M E.

Je veux, mon cher ami, que vous vous souveniez avec moi des Tusculanes de *Cicéron*, dans lesquelles ce grand homme vous prouve avec tant d'éloquence que la mort n'est point un mal.

A D E L O S.

Il me le dit, mais peut-être avec plus d'éloquence que de preuves. Il s'est moqué des fables de l'Achéron et du Cerbère, mais il y a peut-être substitué d'autres fables. Il usait de la liberté de sa secte académique, qui permet de soutenir le pour et le contre : tantôt c'est *Platon* qui croit l'immortalité de l'ame ; tantôt c'est *Dicéarque* qui la suppose mortelle. S'il me console un peu par l'harmonie de ses paroles, ses raisonnemens me laissent dans une triste incertitude. Il dit, comme tous les physiciens qui me semblent si mal instruits, que l'air et le feu montent en droite ligne à la région céleste ; et de-là, dit-il, il est clair que les ames au sortir des corps montent au ciel, soit qu'elles soient des animaux respirant l'air, soit qu'elles soient composées de feu. (a)

(a) *Perpicuum debet esse animos cum à corpore excefferint, sive illi sint animales spirabiles, sive ignei, sublimè ferri.*

Cela ne me paraît pas si clair. D'ailleurs *Cicéron* aurait-il voulu que l'ame de *Catilina* et celles des trois abominables triumvirs eussent monté au ciel en droite ligne ?

J'avoue à *Cicéron* que ce qui n'est point n'est pas malheureux ; que le néant ne peut ni se réjouir ni se plaindre ; je n'avais pas besoin d'une tusculane pour apprendre des choses si triviales et si inutiles. On sait bien sans lui que les enfers inventés, soit par *Orphée*, soit par *Hermès*, soit par d'autres, sont des chimères absurdes. J'aurais désiré que le plus grand orateur, le philosophe de Rome, m'eût appris bien nettement s'il y a des ames, ce qu'elles sont, pourquoi elles sont faites, ce qu'elles deviennent. Hélas ! sur ces grands et éternels objets de la curiosité humaine, *Cicéron* n'en fait pas plus que le dernier sacristain d'*Istis* ou de la déesse de Syrie.

Cher *Sophronime*, je me rejette entre vos bras ; ayez pitié de ma faiblesse. Faites-moi un petit résumé de ce que vous me disiez ces jours passés sur tous ces objets de doute.

S O P H R O N I M E.

Mon ami, j'ai toujours suivi la méthode de l'éclecticisme ; j'ai pris dans toutes les sectes ce qui m'a paru le plus vraisemblable. Je me suis interrogé moi-même de bonne foi ; je vais

encore vous parler de même, tandis qu'il me reste assez de force pour rassembler mes idées qui vont bientôt-s'évanouir.

1°. J'ai toujours, avec *Platon* et *Cicéron*, reconnu dans la nature un pouvoir suprême, aussi intelligent que puissant, qui a disposé l'univers tel que nous le voyons. Je n'ai jamais pu penser avec *Epicure* que le hasard, qui n'est rien, ait pu tout faire. Comme j'ai vu toute la nature soumise à des lois constantes, j'ai reconnu un législateur; et comme tous les astres se meuvent selon des règles d'une mathématique éternelle, j'ai reconnu avec *Platon* l'éternel géomètre.

2°. De là descendant à ses ouvrages, et rentrant dans moi-même, j'ai dit : Il est impossible que dans aucun des mondes infinis qui remplissent l'univers, il y ait un seul être qui se dérobe aux lois éternelles; car celui qui a tout formé doit être maître de tout. Les astres obéissent; le minéral, le végétal, l'animal, l'homme obéissent donc de même.

3°. Je ne connais le secret ni de la formation, ni de la végétation, ni de l'instinct animal, ni de l'instinct et de la pensée de l'homme. Tous ces ressorts sont si déliés qu'ils échappent à ma vue faible et grossière. Je dois donc penser qu'ils sont dirigés par les lois du fabricant éternel.

4°. Il a donné aux hommes organisation, sentiment et intelligence; aux animaux organisation, sentiment et ce que nous appelons instinct; aux végétaux organisation seule. Sa puissance agit donc continuellement sur ces trois règnes.

5°. Toutes les substances de ces trois règnes périssent les unes après les autres. Il en est qui durent des siècles, d'autres qui vivent un jour; et nous ne savons pas si les soleils qu'il a formés ne seront pas à la fin détruits comme nous.

6°. Ici vous me demanderez si je pense que nos âmes périront aussi comme tout ce qui végète, ou si elles passeront dans d'autres corps, ou si elles revêtiront un jour le même, ou si elles s'envoleront dans d'autres mondes?

A cela je vous répondrai qu'il ne m'est pas donné de savoir l'avenir; qu'il ne m'est pas même donné de savoir ce que c'est qu'une âme. Je fais certainement que le pouvoir suprême qui régit la nature a donné à mon individu la faculté de sentir, de penser et d'expliquer mes pensées. Et quand on me demande si après ma mort ces facultés subsisteront, je suis presque tenté d'abord de demander à mon tour si le chant du rossignol subsiste quand l'oiseau a été dévoré par un aigle.

Convenons d'abord avec tous les bons philosophes que nous n'avons rien par nous-mêmes. Si nous regardons un objet, si nous entendons un corps sonore, il n'y a rien dans ces corps, ni dans nous qui puisse produire immédiatement ces sensations. Par conséquent il n'est rien, ni dans nous, ni autour de nous, qui puisse produire immédiatement nos pensées; car point de pensées dans l'homme avant la sensation; *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*; donc c'est DIEU qui nous fait toujours sentir et penser; donc c'est DIEU qui agit sans cesse sur nous, de quelque manière incompréhensible qu'il agisse. Nous sommes dans ses mains comme tout le reste de la nature. Un astre ne peut pas dire, je tourne par ma propre force. Un homme ne doit pas dire, je sens et je pense par mon propre pouvoir.

Etant donc les instrumens périssables d'une puissance éternelle, jugez vous-même si l'instrument peut jouer encore quand il n'existe plus, et si ce ne serait pas une contradiction évidente; jugez surtout si, en admettant un formateur souverain, on peut admettre des êtres qui lui résistent.

A D E L O S.

J'ai toujours été frappé de cette grande idée.

Z 4

Je ne connais point de système plus respectueux envers DIEU. Mais il me semble que, si c'est révéler en DIEU sa toute-puissance, c'est lui ôter sa justice, et c'est ravir à l'homme sa liberté. Car si DIEU fait tout, s'il est tout, il ne peut ni récompenser ni punir les simples instrumens de ses décrets absolus; et si l'homme n'est que ce simple instrument, il n'est pas libre.

Je pourrais me dire que, dans votre système qui fait DIEU si grand et l'homme si petit, l'Etre éternel sera regardé par quelques esprits comme un fabricant qui a fait nécessairement des ouvrages nécessairement sujets à la destruction; il ne sera plus aux yeux de bien des philosophes qu'une force secrète, répandue dans la nature; nous retomberons peut-être dans le matérialisme de *Straton* en voulant l'éviter.

S O P H R O N I M E.

J'ai craint long-temps, comme vous, ces conséquences dangereuses; et c'est ce qui m'a empêché d'enseigner mes principes ouvertement dans mes écoles: mais je crois qu'on peut aisément se tirer de ce labyrinthe. Je ne dis pas cela pour le vain plaisir de disputer et pour n'être pas vaincu en paroles. Je ne dis pas comme ce rhéteur d'une secte nouvelle, qui avoue dans un de ses écrits que, s'il répond

à une difficulté métaphysique insoluble, *ce n'est pas qu'il ait rien de solide à dire, mais c'est qu'il faut bien dire quelque chose.*

J'ose donc dire d'abord qu'il ne faut pas accuser DIEU d'injustice, parce que les enfers des Egyptiens, d'*Orphée* et d'*Homère* n'existent pas, et que les trois gueules de Cerbère, les trois Furies, les trois Parques, les mauvais démons, la roue d'*Ixion*, le vautour de *Prométhée* sont des chimères absurdes. Les charlatans sacrés qui inventèrent ces horribles fadaïses pour se faire craindre, et qui ne soutinrent leur religion que par des bourreaux, sont aujourd'hui regardés par les sages comme la lie du genre-humain; ils sont aussi méprisés que leurs fables.

Il y a certes une punition plus vraie, plus inévitable dans ce monde pour les scélérats. Et quelle est-elle? c'est le remords qui ne manque jamais, et la vengeance humaine, laquelle manque rarement. J'ai connu des hommes bien méchans, bien atroces; je n'en ai jamais vu un seul heureux.

Je ne ferai pas ici la longue énumération de leurs peines, de leurs horribles ressouvenirs, de leurs terreurs continuelles, de la défiance où ils étaient de leurs domestiques, de leurs femmes, de leurs enfans. *Cicéron* avait bien raison de dire : Ce sont-là les vrais

Cerbères, les vraies Furies, leurs fouets et leurs flambeaux.

Si le crime est ainsi puni, la vertu est récompensée, non par des champs élysées où le corps se promène insipidement quand il n'est plus ; mais pendant sa vie, par le sentiment intérieur d'avoir fait son devoir, par la paix du cœur, par l'applaudissement des peuples, l'amitié des gens de bien. C'est l'opinion de *Cicéron*, c'est celle de *Caton*, de *Marc-Aurèle*, d'*Epictète*, c'est la mienne. Ce n'est pas que ces hommes prétendent que la vertu rende parfaitement heureux. *Cicéron* avoue qu'un tel bonheur ne saurait être toujours pur, parce que rien ne peut l'être sur la terre. Mais remercions le maître de la nature humaine d'avoir mis à côté de la vertu la mesure de félicité dont cette nature est susceptible.

Quant à la liberté de l'homme que la toute-puissante et toute agissante nature de l'Etre universel semblerait détruire, je m'en tiens à une seule assertion. La liberté n'est autre chose que le pouvoir de faire ce qu'on veut : or ce pouvoir ne peut jamais être celui de contredire les lois éternelles établies par le grand Etre. Il ne peut être que celui de les exercer, de les accomplir. Celui qui tend un arc, qui tire à lui la corde, et qui pousse la flèche, ne fait qu'exécuter les lois immuables du

mouvement. DIEU soutient et dirige également la main de *César* qui tue ses compatriotes à *Pharfale*, et la main de *César* qui signe le pardon des vaincus. Celui qui se jette au fond d'une rivière pour sauver un homme noyé et pour le rendre à la vie, obéit aux décrets et aux règles irrésistibles. Celui qui égorge et qui dépouille un voyageur, leur obéit malheureusement de même. DIEU n'arrête pas le mouvement du monde entier pour prévenir la mort d'un homme sujet à la mort. DIEU même, DIEU ne peut être libre d'une autre façon; sa liberté ne peut être que le pouvoir d'exécuter éternellement son éternelle volonté. Sa volonté ne peut avoir à choisir avec indifférence entre le bien et le mal, puisqu'il n'y a point de bien et de mal pour lui. S'il ne faisait pas le bien nécessairement par une volonté nécessairement déterminée à ce bien, il le ferait sans raison, sans cause, ce qui serait absurde.

J'ai l'audace de croire qu'il en est ainsi des vérités éternelles de mathématique par rapport à l'homme. Nous ne pouvons les nier dès que nous les apercevons dans toute leur clarté : et c'est en cela que DIEU nous fit à son image; ce n'est pas en nous pétrissant de fange délayée, comme on dit que fit *Prométhée*.

Mixtam fluvialibus undis

Finxit in effigiem moderatum cuncta deorum.

Certes ce n'est pas par le visage que nous ressemblons à DIEU, représenté si ridiculement par la fabuleuse antiquité avec tous nos membres et toutes nos passions ; c'est par l'amour et la connaissance de la vérité que nous avons quelque faible participation de son être, comme une étincelle a quelque chose de semblable au soleil, et une goutte d'eau tient quelque chose du vaste océan.

J'aime donc la vérité, quand DIEU me la fait connaître ; je l'aime lui qui en est la source, je m'anéantis devant lui qui m'a fait si voisin du néant. Résignons-nous ensemble, mon cher ami, à ses lois universelles et irrévocables, et disons, en mourant, comme *Epictète* :

„ O DIEU ! je n'ai jamais accusé votre providence. J'ai été malade, parce que vous l'avez voulu, et je l'ai voulu de même ; j'ai été pauvre, parce que vous l'avez voulu, et j'ai été content de ma pauvreté ; j'ai été dans la bassesse, parce que vous l'avez voulu, et je n'ai jamais désiré de m'élever.

„ Vous voulez que je sorte de ce spectacle magnifique, j'en fors ; et je vous rends mille très-humbles grâces de ce que vous avez daigné m'y admettre pour me faire voir tous vos ouvrages, et pour étaler à mes yeux l'ordre avec lequel vous gouvernez cet univers. „

XXIV.

L' A, B, C,

O U

DIALOGUES ENTRE A, B, C.

Traduits de l'anglais de M. HUET.

PREMIER DIALOGUE.

SUR HOBBS, GROTIUS ET MONTESQUIEU.

A.

EH bien, vous avez lu *Grotius*, *Hobbes* et *Montesquieu* ; que pensez-vous de ces trois hommes célèbres ?

B.

Grotius m'a souvent ennuyé ; mais il est très-savant ; il semble aimer la raison et la vertu ; mais la raison et la vertu touchent peu quand elles ennuiant : il me paraît de plus qu'il est quelquefois un fort mauvais raisonneur. *Montesquieu* a beaucoup d'imagination sur un sujet qui semblait n'exiger que du jugement :

il se trompe trop souvent sur les faits ; mais je crois qu'il se trompe aussi quelquefois quand il raisonne. *Hobbes* est bien dur, ainsi que son style ; mais j'ai peur que sa dureté ne tienne souvent à la vérité ; en un mot, *Grotius* est un franc pédant, *Hobbes* un triste philosophe, et *Montesquieu* un bel esprit humain.

C.

Je suis assez de cet avis. La vie est trop courte, et on a trop de choses à faire pour apprendre de *Grotius* que, selon *Tertullien*, la cruauté, la fraude et l'injustice sont les compagnes de la guerre ; que *Carnéade* défendait le faux comme le vrai ; qu'*Horace* a dit dans une satire, la nature ne peut discerner le juste de l'injuste ; (a)

(a) *Nec natura potest justo secernere iniquum.*

Ce cruel vers se trouve dans la troisième satire. *Horace* veut prouver contre les stoïciens, que tous les délits ne sont pas égaux. Il faut, dit-il, que la peine soit proportionnée à la faute.

Regula peccatis quæ panas irroget æquas.

C'est la raison, la loi naturelle qui enseigne cette justice ; la nature connaît donc le juste et l'injuste. Il est bien évident que la nature enseigne à toutes les mères qu'il vaut mieux corriger son enfant que de le tuer ; qu'il vaut mieux lui donner du pain que de lui crever un œil ; qu'il est plus juste de secourir son père que de le laisser dévorer par une bête féroce, et plus juste de remplir sa promesse que de la violer.

Il y a dans *Horace*, avant ce vers de mauvais exemple : *Nec natura potest justo secernere iniquum*, la nature ne peut discerner le juste de l'injuste ; il y a, dis-je, un autre vers qui semble dire tout le contraire : *Jura inventa metu injusti fateare necesse est.*

que, selon *Plutarque*, les enfans ont de la compassion; que *Chryssippe* a dit, l'origine du droit

Il faut avouer que les lois n'ont été inventées que par la crainte de l'injustice.

La nature avait donc discerné le juste et l'injuste avant qu'il y eût des lois. Pourquoi serait-il d'un autre avis que *Cicéron* et que tous les moralistes qui admettent la loi naturelle? *Horace* était un débauché qui recommande les filles de joie, et les petits garçons, j'en conviens; qui se moque des pauvres vieilles, d'accord; qui flatte plus lâchement *Octave* qu'il n'attaque cruellement des citoyens obscurs, il est vrai; qui change souvent d'opinion, j'en suis fâché; mais je soupçonne qu'il a dit ici tout le contraire de ce qu'on lui fait dire. Pour moi je lis, *et natura potest justo secernere iniquum*; les autres mettront un *nec* à la place d'un *et* s'ils veulent. Je trouve le sens du mot *et* plus honnête comme plus grammatical: *et natura potest*, &c.

Si la nature ne discernait pas le juste et l'injuste, il n'y aurait point de différence morale dans nos actions; les stoïciens sembleraient avoir raison de soutenir que tous les délits contre la société sont égaux. Ce qui est fort étrange, c'est que saint *Jacques* semble tomber dans l'excès des stoïciens, en disant dans son épître: *Qui garde toute la loi, et la viole en un point, est coupable de l'avoir violée en tout*. Saint *Augustin*, dans une lettre à saint *Jérôme*, relance un peu l'apôtre saint *Jacques*, et ensuite il l'excuse, en disant que le coupable d'une transgression est coupable de toutes, parce qu'il a manqué à la charité qui comprend tout. O *Augustin*! comment un homme qui s'est enivré, qui a forniqué, a-t-il trahi la charité? Tu abuses perpétuellement des mots: O sophiste africain! *Horace* avait l'esprit plus juste et plus fin que toi.

N. B. Cet endroit d'*Horace* peut d'abord paraître obscur; cependant en y faisant attention, on trouvera que le poëte dit seulement: Consultez les annales du monde, vous verrez que la crainte de l'injustice a fait naître l'idée de nos droits. L'instinct ne nous apprend à discerner le juste de l'injuste que comme ce qui flatte nos sens de ce qui les blesse; la raison nous apprend donc que tous les crimes ne sont pas égaux, puisqu'ils ne sont pas un tort égal à la société, et que c'est de l'idée de ce tort qu'est née l'idée de justice. *Natura* ne signifie qu'instinct, premier mouvement.

est dans Jupiter ; que , si l'on en croit Florentin , la nature a mis entre les hommes une espèce de parenté ; que Carnéade a dit que l'utilité est la mère de la justice.

J'avoue que Grotius me fait grand plaisir quand il dit , dès son premier chapitre du premier livre , que *la loi des Juifs n'obligeait point les étrangers.* Je pense avec lui qu'*Alexandre* et *Aristote* ne sont point damnés pour avoir gardé leur prépuce , et pour n'avoir pas employé le jour du sabbat à ne rien faire. De braves théologiens se sont élevés contre lui avec leur absurdité ordinaire ; mais moi qui , DIEU merci , ne suis point théologien , je trouve Grotius un très-bon homme.

J'avoue qu'il ne fait ce qu'il dit , quand il prétend que les Juifs avaient enseigné la circoncision aux autres peuples. Il est assez reconnu aujourd'hui que la petite horde judaïque avait pris toutes ses ridicules coutumes des peuples puissans dont elle était environnée ; mais que fait la circoncision au droit de la guerre et de la paix ?

A.

Vous avez raison , les compilations de Grotius ne méritaient pas le tribut d'estime que l'ignorance leur a payé. Citer la pensée des vieux auteurs qui ont dit le pour et le contre , ce n'est pas penser. C'est ainsi qu'il se trompe
très-

très-grossièrement dans son livre de *la vérité du christianisme*, en copiant les auteurs chrétiens qui ont dit que les Juifs, leurs prédécesseurs, avaient enseigné le monde; tandis que la petite nation juive n'avait elle-même jamais eu cette prétention insolente; tandis que, renfermée dans les rochers de la Palestine et dans son ignorance, elle n'avait pas seulement reconnu l'immortalité de l'ame que tous ses voisins admettaient.

C'est ainsi qu'il prouve le christianisme, par *Hystape* et par les sibylles; et l'aventure de la baleine qui avala *Jonas*, par un passage de *Licophron*. Le pédantisme et la justesse de l'esprit sont incompatibles.

Montesquieu n'est pas pédant : que pensez-vous de son *Esprit des lois* ?

B.

Il m'a fait un grand plaisir, parce qu'il y a beaucoup de plaisanteries, beaucoup de choses vraies, hardies et fortes, et des chapitres entiers dignes des *Lettres persanes* : le chapitre XXVII du livre XIX, est un portrait de votre Angleterre, dessiné dans le goût de *Paul Véronèse*, des couleurs brillantes, de la facilité de pinceau et quelques défauts de costume. Celui de l'inquisition, et celui des esclaves nègres sont fort au-dessus de

Dialogues. Tome I.

† A a

Calot. Par-tout il combat le despotisme , rend les gens de finance odieux , les courtisans méprisables , les moines ridicules ; ainsi , tout ce qui n'est ni moine , ni financier , ni ministre , ni aspirant à l'être , a été charmé , et surtout en France.

Je suis fâché que ce livre soit un labyrinthe sans fil , et qu'il n'y ait aucune méthode. Il est singulier qu'un homme qui écrit sur les lois , dise dans sa préface *qu'on ne trouvera point de saillies dans son ouvrage* ; et il est encore plus étrange que son livre soit un recueil de saillies. C'est *Michel Montaigne*, législateur ; aussi était-il du pays de *Michel Montaigne*.

Je ne puis m'empêcher de rire en parcourant plus de cent chapitres qui ne contiennent pas douze lignes , et plusieurs qui n'en contiennent que deux. Il semble que l'auteur ait toujours voulu jouer avec son lecteur dans la matière la plus grave.

On rit encore , lorsqu'après avoir cité les lois grecques et romaines , il parle sérieusement de celles de Bantam , de Cochîn , de Tunquin , de Borneo , de Jacatra , de Formose , comme s'il avait des mémoires fidelles du gouvernement de tous ces pays. Il mêle trop souvent le faux avec le vrai , en physique , en morale , en histoire : il vous dit , d'après *Puffendorf* , que du temps du roi *Charles IX* , il

y avait vingt millions d'hommes en France (b), *Puffendorf* parlait fort au hasard. On n'avait jamais fait en France de dénombrement ; on était trop ignorant pour soupçonner seulement qu'on pût deviner le nombre des habitans par celui des naissances et des morts. La France n'avait alors ni la Lorraine, ni l'Alsace, ni la Franche-Comté, ni le Roussillon, ni l'Artois, ni le Cambresis, ni une partie de la Flandre ; et aujourd'hui qu'elle possède toutes ces provinces, il est prouvé qu'elle ne contient qu'environ vingt millions d'ames tout au plus, par le dénombrement des feux exactement donné en 1751.

Le même auteur assure, sur la foi de *Chardin*, qu'il n'y a que le petit fleuve Cyrus qui soit navigable en Perse. *Chardin* n'a point fait cette bévue. Il dit au chap. I, vol. II, qu'il n'y a point de fleuve qui porte bateau dans le cœur du royaume ; mais sans compter l'Euphrate, le Tigre et l'Indus, toutes les provinces frontières sont arrosées de fleuves qui contribuent à la facilité du commerce, et à la fertilité de la terre ; le Zenderouh traverse Ispahan, l'Agise joint au Kur, &c. Et puis, quel rapport l'*Esprit des lois* peut-il avoir avec les fleuves de la Perse ?

(b) On va même jusqu'à supposer vingt-neuf millions.

Les raisons qu'il rapporte de l'établissement des grands empires en Asie, et de la multitude des petites puissances en Europe, semblent aussi fausses que ce qu'il dit des rivières de la Perse. *En Europe*, dit-il, *les grands empires n'ont jamais pu subsister* : la puissance romaine y a pourtant subsisté plus de cinq cents ans ; et *la cause*, continue-t-il, *de la durée de ces grands empires, c'est qu'il y a de grandes plaines*. Il n'a pas songé que la Perse est entrecoupée de montagnes ; il ne s'est pas souvenu du Caucase, du Taurus, de l'Ararat, de l'Immaüs, du Saron, &c. &c. Il ne faut ni donner des raisons des choses qui n'existent point, ni en donner de fausses des choses qui existent.

Sa prétendue influence des climats sur la religion est prise de *Chardin*, et n'en est pas plus vraie ; la religion mahométane, née dans le terrain aride et brûlant de la Mecque, fleurit aujourd'hui dans les belles contrées de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, de la Thrace, de la Misie, de l'Afrique septentrionale, de la Servie, de la Bosnie, de la Dalmatie, de l'Epire, de la Grèce ; elle a régné en Espagne, et il s'en fallut bien peu qu'elle ne soit allée jusqu'à Rome. La religion chrétienne est née dans le terrain pierreux de Jérusalem, et dans un pays de lépreux, où

le cochon est presque un aliment mortel. JESUS ne mangea jamais de cochon, et on en mange chez les chrétiens : leur religion domine aujourd'hui dans des pays fangeux où l'on ne se nourrit que de cochons, comme dans la Westphalie : on ne finirait pas si on voulait examiner les erreurs de ce genre qui fourmillent dans ce livre.

Ce qui est encore révoltant pour un lecteur un peu instruit, c'est que presque par-tout les citations sont fausses ; il prend presque toujours son imagination pour sa mémoire.

Il prétend que, dans le Testament attribué au cardinal de Richelieu, il est dit (c) que, *si dans le peuple il se trouve quelque malheureux honnête homme, il ne faut point s'en servir ; tant il est vrai que la vertu n'est pas le ressort du gouvernement monarchique.*

Le misérable Testament, faussement attribué au cardinal de Richelieu, dit précisément tout le contraire. Voici ses paroles au chap. IV :
 „ On peut dire hardiment que de deux per-
 „ sonnes dont le mérite est égal, celle qui est
 „ la plus aisée en ses affaires est préférable à
 „ l'autre, étant certain qu'il faut qu'un pau-
 „ vre magistrat ait l'ame d'une trempe bien
 „ forte, si elle ne se laisse quelquefois amollir

(c) Livre III, chapitre VI.

„ par la considération de ses intérêts. Aussi
 „ l'expérience nous apprend que les riches
 „ sont moins sujets à concussion que les autres,
 „ et que la pauvreté contraint un pauvre offi-
 „ cier à être fort soigneux du revenu du sac. „

Montesquieu, il faut l'avouer, ne cite pas mieux les auteurs grecs que les français. Il leur fait souvent dire à tous le contraire de ce qu'ils ont dit.

Il avance, en parlant de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, ou plutôt en promettant d'en parler, que chez les Grecs (*d*) l'amour n'avait qu'une forme que l'on n'ose dire. Il n'hésite pas à prendre *Plutarque* même pour son garant : il fait dire à *Plutarque*, que les femmes n'ont aucune part au véritable amour. Il ne fait pas réflexion que *Plutarque* fait parler plusieurs interlocuteurs ; il y a un *Protagène* qui déclame contre les femmes ; mais *Daphneus* prend leur parti ; *Plutarque* décide pour *Daphneus* ; il fait un très-bel éloge de l'amour céleste et de l'amour conjugal ; il finit par rapporter plusieurs exemples de la fidélité et du courage des femmes. C'est même dans ce dialogue qu'on trouve l'histoire de *Camma*, et celle d'*Eponine*, femme de *Sabinus*, dont les vertus ont servi de sujet à des pièces de théâtre.

(*d*) Livre VII, chapitre X.

Enfin il est clair que *Montesquieu*, dans *l'Esprit des lois*, a calomnié l'esprit de la Grèce, en prenant une objection que *Plutarque* réfute pour une loi que *Plutarque* recommande.

(e) *Les cadis ont soutenu que le grand-seigneur n'est point obligé de tenir sa parole et son serment, lorsqu'il borne par là son autorité.*

Ricaut, cité en cet endroit, dit seulement, page 18 de l'édition d'Amsterdam, de 1671 : *Il y a même de ces gens-là qui soutiennent que le grand-seigneur peut se dispenser des promesses qu'il a faites avec serment, quand, pour les accomplir, il faut donner des bornes à son autorité.*

Ce discours est bien vague. Le sultan des Turcs ne peut promettre qu'à ses sujets, ou aux puissances voisines. Si ce sont des promesses à ses sujets, il n'y a point de serment; si ce sont des traités de paix, il faut qu'il les tienne comme les autres princes, ou qu'il fasse la guerre. L'Alcoran ne dit en aucun endroit qu'on peut violer son serment, et il dit en cent endroits qu'il faut le garder. Il se peut que, pour entreprendre une guerre injuste, comme elles le sont presque toutes, le grand-turc assemble un conseil de conscience, comme ont fait plusieurs princes chrétiens, afin de faire le mal en conscience; il se peut

(e) Livre III, chapitre IX.

que quelques docteurs musulmans aient imité les docteurs catholiques qui ont dit qu'il ne faut garder la foi ni aux infidèles, ni aux hérétiques ; mais il reste à favoir si cette jurisprudence est celle des Turcs.

L'auteur de l'*Esprit des lois* donne cette prétendue décision des cadis comme une preuve du despotisme du sultan ; il semble que ce serait au contraire une preuve qu'il est soumis aux lois , puisqu'il serait obligé de consulter des docteurs pour se mettre au-dessus des lois. Nous sommes voisins des Turcs, et nous ne les connaissons pas. Le comte de *Marfigli*, qui a vécu si long-temps au milieu d'eux, dit qu'aucun auteur n'a donné une véritable connaissance, ni de leur empire, ni de leurs lois. Nous n'avons eu de même aucune traduction tolérable de l'Alcoran avant celle que nous a donnée l'anglais *Sale*, en 1734. Presque tout ce qu'on a dit de leur religion et de leur jurisprudence est faux, et les conclusions que l'on en tire tous les jours contre eux sont trop peu fondées. On ne doit, dans l'examen des lois, citer que des lois reconnues.

(f) *Tout le bas commerce était infame chez les Grecs.* Je ne fais pas ce que *Montesquieu* entend par ce bas commerce ; mais je fais que dans

(f) Livre IV, chapitre VIII.

Athènes

Athènes tous les citoyens commerçaient, que Platon vendit de l'huile, et que le père du démagogue *Démophilènes* était marchand de fer. La plupart des ouvriers étaient des étrangers ou des esclaves : il nous est important de remarquer que le négoce n'était point incompatible avec les dignités dans les républiques de la Grèce, excepté chez les Spartiates, qui n'avaient aucun commerce.

J'ai ouï souvent déplorer, dit-il (g), l'aveuglement du conseil de François I, qui rebuta *Christophe Colomb* qui lui proposait les Indes. Vous remarquerez que *François I* n'était pas né lorsque *Colomb* découvrit les îles de l'Amérique.

Puisqu'il s'agit de commerce, observons que l'auteur condamne une ordonnance du conseil d'Espagne, qui défend d'employer l'or et l'argent en dorure. Un décret pareil, dit-il (h), serait semblable à celui que feraient les Etats de Hollande, s'ils défendaient la consommation de la cannelle. Il ne songe pas que les Espagnols, n'ayant point de manufactures, auraient acheté les galons et les étoffes de l'étranger, et que les Hollandais ne pouvaient acheter de la cannelle. Ce qui était très-raisonnable en Espagne eût été très-ridicule en Hollande.

(i) Si un roi donnait sa voix dans les jugemens

(g) Livre IV, chap. XIX.

(i) Livre VI, chapitre V.

(h) Ibid.

criminels , il perdrait le plus bel attribut de sa souveraineté , qui est celui de faire grâce. Il serait insensé qu'il fît et défit ses jugemens. Il ne voudrait pas être en contradiction avec lui-même. Outre que cela confondrait toutes les idées , on ne saurait si un homme serait absous ou s'il recevrait sa grâce.

Tout cela est évidemment erroné. Qui empêcherait le souverain de faire grâce après avoir été lui-même au nombre des juges ? Comment est-on en contradiction avec soi-même , en jugeant selon la loi , et en pardonnant selon sa clémence ? En quoi les idées seraient-elles confondues ? comment pourrait-on ignorer que le roi lui a publiquement fait grâce après la condamnation ?

Dans le procès fait au duc d'Alençon , pair de France , en 1457 , le parlement , consulté par le roi pour savoir s'il avait le droit d'assister au jugement du procès d'un pair de France , répondit qu'il avait trouvé par ses registres que , non-seulement les rois de France avaient ce droit , mais qu'il était nécessaire qu'ils y assistassent en qualité de premiers pairs.

Cet usage s'est conservé en Angleterre. Les rois d'Angleterre délèguent à leur place , dans ces occasions , un grand stuart qui les représente. L'empereur peut assister au jugement d'un prince de l'Empire. Il est beaucoup

mieux , sans doute , qu'un souverain n'assiste point aux jugemens criminels. Les hommes sont trop faibles et trop lâches ; l'haleine seule du prince ferait trop pencher la balance.

(k) *Les Anglais, pour favoriser leur liberté, ont ôté toutes les puissances intermédiaires qui formaient leur monarchie.*

Le contraire est une vérité reconnue. Ils ont fait de la chambre des communes une puissance intermédiaire qui balance celle des pairs. Ils n'ont fait que saper la puissance ecclésiastique, qui doit être une société priante, édifiante , exhortante, et non pas puissante.

Le dépôt des lois ne peut être dans les mains de la noblesse. L'ignorance naturelle à la noblesse , son inattention, son mépris, pour le gouvernement civil, exigent qu'il y ait un autre corps chargé de ce dépôt.

Cependant le dépôt des lois de l'Empire est à la diète de Ratisbonne entre les mains des princes ; ce dépôt est en Angleterre dans la chambre haute ; en Suède dans le sénat composé de nobles ; et en dernier lieu l'impératrice Catherine II., dans son nouveau code , le meilleur de tous les codes , remet ce dépôt au sénat composé des grands de l'empire.

(k) Livre II , chapitre IV.

Ne faut-il pas distinguer entre les lois politiques et les lois de la justice distributive? Les lois politiques ne doivent-elles pas avoir pour gardiens les principaux membres de l'Etat? Les lois du *tien* et du *mien*, l'ordonnance criminelle, n'ont besoin que d'être bien faites et d'être imprimées; le dépôt en doit être chez les libraires. Les juges doivent s'y conformer; et quand elles sont mauvaises, comme il arrive fort souvent, alors ils doivent faire des remontrances à la puissance suprême pour les faire changer.

Le même auteur prétend qu'au (1) Tunquin tous les magistrats et les principaux officiers militaires sont eunuques, et que chez les lamas (m) la loi permet aux femmes d'avoir plusieurs maris. Quand ces fables seraient vraies, qu'en résulterait-il? nos magistrats voudraient-ils être eunuques, et n'être qu'en quatrièmes ou en cinquièmes auprès de mesdames les conseillères?

Pourquoi perdre son temps à se tromper sur les prétendues flottes de *Salomon* envoyées d'*Esiogaber* en Afrique, et sur les chimériques voyages depuis la mer Rouge jusqu'à telle de *Baïonne*, et sur les richesses encore plus chimériques de *Sofala*? Quel rapport

(1) Livre XV, chapitre XVIII.

(m) Livre XVI, chapitre V.

entre toutes ces digressions erronées et l'*Esprit des lois* ?

Je m'attendais à voir comment les décrétales changèrent toute la jurisprudence de l'ancien code romain ; par quelles lois *Charlemagne* gouverna son empire , et par quelle anarchie le gouvernement féodal le bouleversa ; par quel art et par quelle audace *Grégoire VII* et ses successeurs écrasèrent les lois des royaumes et des grands fiefs sous l'anneau du pêcheur ; par quelles secousses on est parvenu à détruire la législation papale : j'espérais voir l'origine des bailliages qui rendirent la justice presque par-tout depuis les *Othons* , et celle des tribunaux appelés *parlemens* ou *audiences* , ou *banc du roi* , ou *échiquier* ; je désirais de connaître l'histoire des lois sous lesquelles nos pères et leurs enfans ont vécu , les motifs qui les ont établies , négligées , détruites , renouvelées : je n'ai malheureusement rencontré souvent que de l'esprit , des railleries , des imaginations et des erreurs.

Par quelle raison les Gaulois , asservis et dépouillés par les Romains , continuèrent-ils à vivre sous les lois romaines quand ils furent de nouveau subjugués et dépouillés par une horde de Francs ? Quelles furent bien précisément les lois et les usages de ces nouveaux brigands ?

Quels droits s'arrôgèrent les évêques gaulois quand les Francs furent les maîtres ? N'eurent-ils pas quelquefois part à l'administration publique avant que le rebelle *Pepin* leur donnât place dans le parlement de la nation ?

Y eut-il des fiefs héréditaires avant *Charlemagne* ? Une foule de questions pareilles se présentent à l'esprit. *Montesquieu* n'en résout aucune.

Quel fut ce tribunal abominable institué par *Charlemagne* en Westphalie , tribunal de sang appelé le *conseil veimique*, tribunal plus horrible encore que l'inquisition , tribunal composé de juges inconnus , qui jugeait à mort sur le simple rapport de ses espions , et qui avait pour bourreau le plus jeune des conseillers de ce petit sénat d'assassins. Quoi ! *Montesquieu* me parle des lois de Bantam, et il ne connaît pas les lois de *Charlemagne*, et il le prend pour un bon législateur !

Je cherchais un fil dans ce labyrinthe ; le fil est cassé presque à chaque article ; j'ai été trompé , j'ai trouvé l'esprit de l'auteur qui en a beaucoup , et rarement l'esprit des lois ; il sautille plus qu'il ne marche ; il amuse plus qu'il n'éclaire ; il fatirise quelquefois plus qu'il ne juge ; et il fait souhaiter qu'un si beau génie eût toujours plus cherché à instruire qu'à étonner.

Ce livre très-défectueux est plein de choses admirables dont on a fait de détestables copies. Enfindes fanatiques l'ont insulté par les endroits mêmes qui méritent les remerciemens du genre humain.

Malgré ses défauts, cet ouvrage doit être toujours cher aux hommes, parce que l'auteur a dit sincèrement ce qu'il pense, au lieu que la plupart des écrivains de son pays, à commencer par le grand *Bossuet*, ont dit souvent ce qu'ils ne pensaient pas. Il a par-tout fait souvenir les hommes qu'ils sont libres; il présente à la nature humaine ses titres qu'elle a perdus dans la plus grande partie de la terre; il combat la superstition, il inspire la morale.

Je vous avouerai encore combien je suis affligé qu'un livre qui pouvait être si utile soit fondé sur une distinction chimérique. *La vertu*, dit-il, *est le principe des républiques, l'honneur l'est des monarchies*. On n'a jamais assurément formé des républiques par vertu. L'intérêt public s'est opposé à la domination d'un seul; l'esprit de propriété, l'ambition de chaque particulier, ont été un frein à l'ambition et à l'esprit de rapine. L'orgueil de chaque citoyen a veillé sur l'orgueil de son voisin. Personne n'a voulu être l'esclave de la fantaisie d'un autre. Voilà ce qui établit une république, et ce qui la conserve. Il est ridicule

d'imaginer qu'il faille plus de vertu à un grifon qu'à un espagnol. (1)

(1) Cette idée de *Montesquieu* a été regardée par les uns comme un principe lumineux, et par d'autres comme une subtilité démentie par les faits; qu'il nous soit permis d'entrer à cet égard dans quelques discussions.

1°. *Montesquieu*, en disant que la vertu était le principe des républiques, et l'honneur celui des monarchies, n'a point voulu parler, sans doute, des motifs qui dirigent les hommes dans leurs actions particulières. Par-tout l'intérêt et un certain principe de bienveillance pour les autres, qui ne quitte jamais les hommes, sont le motif le plus fréquent, la crainte de l'opinion le second, l'amour de la vertu est le dernier et le plus rare. Dans certains pays la terreur ou les espérances religieuses tiennent lieu presque généralement de l'amour de la vertu.

Il est donc vraisemblable que, par principes des différens gouvernemens, *Montesquieu* a entendu seulement les motifs qui y font agir les hommes dans leurs actions publiques, dans celles qui ont rapport aux devoirs de citoyens.

Or sous ce point de vue, les républiques étant l'espèce de gouvernement où les hommes peuvent tirer le plus d'avantage de l'opinion publique, paraissent devoir être les constitutions dont l'honneur soit plus particulièrement le principe.

2°. L'expression de *Montesquieu* peut avoir encore un autre sens; elle peut signifier que dans une monarchie on évite les mauvaises actions comme déshonorantes; et dans une république, comme vicieuses; si par vicieuses on entend contraires à la justice naturelle, cette opinion n'est pas fondée; la morale des républicains est très-relâchée; en général ils se permettent sans scrupule tout ce qui est utile à l'intérêt de la patrie, ou à ce que leur parti regarde comme l'intérêt de la patrie; tout ce qui peut leur mériter l'estime de leurs concitoyens ou de leur parti. Ils sont donc moins guidés par la véritable vertu que par l'honneur et la justice d'opinion.

3°. Il y a enfin un troisième sens: *Montesquieu* a-t-il voulu dire que dans les monarchies on fait par amour de la gloire ce que dans les républiques on fait par esprit patriotique? Dans ce sens nous ne pouvons être de son avis; l'amour de la gloire, la crainte de l'opinion est un ressort de tous les gouvernemens. Il aurait fallu dire dans ce sens, que

Que l'honneur soit le principe des seules monarchies, ce n'est pas une idée moins chimérique; et il le fait bien voir lui-même sans y penser. *La nature de l'honneur*, dit-il, au chap. VII du liv. III, *est de demander des préférences, des distinctions. Il est donc par la chose même placé dans le gouvernement monarchique.*

Certainement par la chose même, on demandait dans la république romaine la préture, le consulat, l'ovation, le triomphe; ce sont-là des préférences, des distinctions qui valent bien les titres qu'on achète souvent dans les monarchies, et dont le tarif est fixé. Il y a un autre fondement de son livre qui ne me paraît

l'honneur et la vertu sont le principe des républiques, et l'honneur seul celui des monarchies; mais il y aurait eu encore une autre observation à faire. C'est qu'il existe dans toute constitution où le bien est possible, un esprit public, un amour de la patrie différent du patriotisme républicain; cet esprit public tient à l'intérêt que tout homme, qui n'est point dépravé, prend nécessairement au honneur des hommes qui l'entourent, au penchant naturel que les hommes ont pour ce qui est juste et raisonnable. Une mauvaise constitution, un établissement mal dirigé, choquent l'esprit comme une table dont les pieds n'auraient pas la même forme choquerait les yeux. Il fallait donc se borner à dire que l'amour du bien public n'est pas le même dans les monarchies que dans les républiques; qu'il est dans ces dernières plus actif, plus habituel, plus répandu; mais que dans les monarchies il est souvent plus éclairé, plus pur, moins contraire à la morale universelle.

Une opinion susceptible de tant de sens différens, et qui dans aucun n'est rigoureusement exacte, ne peut guère être utile pour apprendre à juger des effets bons ou mauvais d'une loi.

pas porter moins à faux, c'est la division des gouvernemens en républicain, en monarchique et en despotique.

Il a plu à nos auteurs (je ne fais trop pourquoi) d'appeler *despotiques* les souverains de l'Asie et de l'Afrique : on entendait autrefois par un despote un petit prince d'Europe, vassal du Turc ; et vassal amovible, une espèce d'esclave couronné gouvernant d'autres esclaves. Ce mot *despote*, dans son origine, avait signifié chez les Grecs *maître de maison, père de famille*. Nous donnons aujourd'hui libéralement ce titre à l'empereur de Maroc, au grand-turc, au pape, à l'empereur de la Chine. *Montesquieu*, au commencement du second livre, définit ainsi le gouvernement despotique : *Un seul homme sans loi et sans règle certaine, faisant tout par sa volonté et par son caprice.*

Or il est très-faux qu'un tel gouvernement existe, et il me paraît très-faux qu'il puisse exister. L'Alcoran et les commentaires approuvés sont les lois des musulmans : tous les monarques de cette religion jurèrent sur l'Alcoran d'observer ces lois. Les anciens corps de milice et de gens de loi ont des privilèges immenses ; et quand les sultans ont voulu violer ces privilèges, ils ont tous été étranglés, ou du moins solennellement déposés.

Je n'ai jamais été à la Chine, mais j'ai vu

plus de vingt personnes qui ont fait ce voyage, et je crois avoir lu tous les auteurs qui ont parlé de ce pays ; je fais beaucoup plus certainement que *Rollin* ne savait l'histoire ancienne ; je fais, dis-je, par le rapport unanime de nos missionnaires de sectes différentes, que la Chine est gouvernée par les lois, et non par une volonté arbitraire. Je fais qu'il y a dans Pékin six tribunaux suprêmes auxquels ressortissent quarante-quatre autres tribunaux. Je fais que les remontrances faites à l'empereur par ces six tribunaux suprêmes ont force de loi ; je fais qu'on n'exécute pas à mort un porte-faix, un charbonnier aux extrémités de l'empire, sans avoir envoyé son procès à un tribunal suprême de Pékin qui en rend compte à l'empereur. Est-ce-là un gouvernement arbitraire et tyrannique ? L'empereur y est plus révééré que le pape ne l'est à Rome ; mais pour être respecté, faut-il régner sans le frein des lois ? Une preuve que ce sont les lois qui règnent à la Chine, c'est que le pays est plus peuplé que l'Europe entière ; nous avons porté à la Chine notre sainte religion, et nous n'y avons pas réussi. Nous aurions pu prendre ses lois en échange, mais nous ne savons peut-être pas faire un tel commerce. (2)

(2) *Montesquieu* n'a établi nulle part de distinction entre ce qu'il appelle monarchie et ce qu'il appelle despotisme. Si

Il est bien sûr que l'évêque de Rome est plus despotique que l'empereur de la Chine; car il est infallible, et l'empereur chinois ne l'est pas : cependant cet évêque est encore assujéti à des lois.

Le despotisme n'est que l'abus de la monarchie, une corruption d'un beau gouvernement. J'aimerais autant mettre les voleurs de grand chemin au rang des corps de l'Etat, que de placer les tyrans au rang des rois.

A.

Vous ne me parlez pas de la vénalité des emplois de judicature, de ce beau trafic des lois que les Français seuls connaissent dans

dans la monarchie les corps intermédiaires ont le droit négatif, elle devient une aristocratie; s'ils ne l'ont pas, il n'y a d'autre différence entre les monarchies de l'Europe et les empires de l'Orient, que celle des mœurs et des formes légales. Dans tous ces Etats il y a des règles générales, et des formalités reconnues dont jamais le souverain ne s'écarte. Le conseil du prince y est également supérieur à tous les tribunaux, dont il réforme à son gré les décisions. Le prince y décide également d'une manière arbitraire ce qu'on appelle affaire d'Etat. Mais, comme il y a plus de lumière en Europe, les tribunaux y sont mieux réglés, et les lois laissent moins de questions à décider à la volonté particulière des juges. Comme les mœurs y sont plus douces, les conseils des rois européens cherchent à montrer de la modération, et ceux des rois asiatiques à inspirer la terreur. Enfin une prison dont le terme n'est point fixé est la plus forte peine que les monarques européens imposent de leur volonté seule, tandis que les despotes commandent souvent des exécutions sanglantes. Qu'on examine avec attention tous les gouvernemens absolus, on n'y verra d'autres différences que celles qui naissent des lumières, des mœurs, des opinions des différens peuples.

le monde entier. Il faut que ces gens-là soient les plus grands commerçans de l'univers, puisqu'ils vendent et achètent jusqu'au droit de juger les hommes ! Comment diable ! si j'avais l'honneur d'être né picard ou champenois, et d'être le fils d'un traitant ou d'un fournisseur de vivres, je pourrais moyennant douze ou quinze mille écus devenir, moi septième, le maître absolu de la vie et de la fortune de mes concitoyens ! On m'appellerait *Monsieur* dans le protocole de mes collègues, et j'appellerais les plaideurs par leur nom tout court, fussent-ils des *Châtillon* et des *Montmorenci*, et je ferais tuteur des rois pour mon argent ! C'est un excellent marché. J'aurais de plus le plaisir de faire brûler tous les livres qui me déplairaient par celui que *Jean-Jacques Rousseau* veut faire beau-père du dauphin. C'est un grand droit. (n)

B.

Il est vrai que *Montesquieu* a la faiblesse de dire que la vénalité des charges (o) est bonne dans une monarchie. Que voulez-vous ? il était président à mortier en province. Je n'ai jamais vu de mortier, mais je m'imagine que c'est un superbe ornement. Il est bien difficile à l'esprit le plus philosophique de

(n) Voyez *Emile*, tome IV, page 178.

(o) Livre V, chapitre XIX.

ne pas payer son tribut à l'amour propre. Si un épicier parlait de législation, il voudrait que tout le monde achetât de la cannelle et de la muscade.

A.

Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait des morceaux excellens dans l'*Esprit des lois*. J'aime les gens qui pensent et qui me font penser. En quel rang mettez-vous ce livre?

B.

Dans le rang des ouvrages de génie qui font désirer la perfection. Il me paraît un édifice mal fondé, et construit irrégulièrement, dans lequel il y a beaucoup de beaux appartemens vernis et dorés.

A.

Je passerais volontiers quelques heures dans ces appartemens, mais je ne puis demeurer un moment dans ceux de *Grotius*; ils sont trop mal tournés, et les meubles trop à l'antique: mais vous, comment trouvez-vous la maison que *Hobbes* a bâtie en Angleterre?

B.

Elle a tout-à-fait l'air d'une prison; car il n'y loge guère que des criminels et des esclaves. Il dit que l'homme est né ennemi de l'homme, que le fondement de la société est

l'assemblage de tous contre tous ; il prétend que l'autorité seule fait les lois , que *la vérité* (p) ne s'en mêle pas ; il ne distingue point la royauté de la tyrannie. Chez lui la force fait tout : il y a bien quelque chose de vrai dans quelques-unes de ses idées ; mais ses erreurs m'ont si fort révolté , que je ne voudrais ni être citoyen de sa ville quand je lis son *de Cive* , ni être mangé par sa grosse bête de *Léviathan*.

C.

Vous me paraissez , Messieurs , fort peu contents des livres que vous avez lus , cependant vous en avez fait votre profit.

A.

Oui , nous prenons ce qui nous paraît bon depuis *Aristote* jusqu'à *Locke* , et nous nous moquons du reste.

C.

Je voudrais bien savoir quel est le résultat de toutes vos lectures et de vos réflexions ?

A.

Très-peu de chose.

B.

N'importe ; essayons de nous rendre compte

(p) Le mot de *vérité* est là employé assez mal à propos par *Hobbes* ; il fallait dire *justice*.

de ce peu que nous favons, sans verbiage, sans pédantisme, sans un sot asservissement aux tyrans des esprits, et au vulgaire tyrannisé; enfin avec toute la bonne foi de la raison.

SECOND ENTRETIEN.

Sur l'ame.

B.

COMMENÇONS. Il est bon, avant de s'assurer de ce qui est juste, honnête, convenable entre les âmes humaines, de savoir d'où elles viennent, et où elles vont: on veut connaître à fond les gens à qui on a affaire.

C.

C'est bien dit, quoique cela n'importe guère. Quels que soient l'origine et le dessein de l'ame, l'essentiel est qu'elle soit juste; mais j'aime toujours à traiter cette matière qui plaisait tant à *Cicéron*. Qu'en pensez-vous, M. A? L'ame est-elle immortelle?

A.

Mais, M. C, la question est un peu brusque. Il me semble que, pour savoir par soi-même

fi

si l'ame est immortelle, il faut d'abord être bien certain qu'elle existe; et c'est de quoi je n'ai aucune connaissance, sinon par la foi qui tranche toutes les difficultés. *Lucrèce* disait, il y a dix-huit cents ans, *ignoratur enim quæ sit natura animæ*, on ignore la nature de l'ame; il pouvait dire, on ignore son existence; j'ai lu deux ou trois cents dissertations sur ce grand objet; elles ne m'ont jamais rien appris. Me voilà avec vous comme *S^t Augustin* avec *S^t Jérôme*. *Augustin* lui dit tout net qu'il ne fait rien de ce qui concerne l'ame. *Cicéron*, meilleur philosophe qu'*Augustin*, avait dit souvent la même chose avant lui, et beaucoup plus élégamment. Nos jeunes bacheliers en savent davantage, sans doute; mais moi, je n'en fais rien, et à l'âge de quatre-vingts ans je me trouve aussi avancé que le premier jour.

C.

C'est que vous radotez. N'êtes-vous pas certain que les bêtes ont la vie; que les plantes ont la végétation; que l'air a sa fluidité; que les vents ont leurs cours? Doutez-vous que vous ayez une vieille ame qui dirige votre vieux corps?

A.

C'est précisément parce que je ne fais rien de tout ce que vous m'alléguez, que j'ignore absolument si j'ai une ame, quand je ne

consulte que ma faible raison. Je vois bien que l'air est agité, mais je ne vois point d'être réel dans l'air qu'on appelle *cours du vent*. Une rose végète, mais il n'y a point un petit individu secret dans la rose qui soit la végétation : cela serait aussi absurde en philosophie que de dire que l'odeur est dans la rose. On a prononcé pourtant cette absurdité pendant des siècles. La physique ignorante de toute l'antiquité disait : L'odeur part des fleurs pour aller à mon nez, les couleurs partent des objets pour venir à mes yeux : on faisait une espèce d'existence à part de l'odeur, de la saveur, de la vue, de l'ouïe ; on allait jusqu'à croire que la vie était quelque chose qui faisait l'animal vivant. Le malheur de toute l'antiquité fut de transformer ainsi les paroles en êtres réels : on prétendait qu'une idée était un être ; il fallait consulter les idées, les archétypes qui subsistaient je ne fais où. *Platon* donna cours à ce jargon qu'on appela *philosophie* ; *Aristote* réduisit cette chimère en méthode ; de-là ces entités, ces quidités, ces eccétités, et toutes les barbaries de l'école.

Quelques sages s'aperçurent que tous ces êtres imaginaires ne sont que des mots inventés pour soulager notre entendement ; que la vie de l'animal n'est autre chose que l'animal vivant ; que ses idées sont l'animal pensant ;

que la végétation d'une plante n'est rien que la plante végétante; que le mouvement d'une boule n'est que la boule changeant de place; qu'en un mot tout être métaphysique n'est qu'une de nos conceptions. Il a fallu deux mille ans pour que ces sages eussent raison.

C.

Mais s'ils ont raison, si tous ces êtres métaphysiques ne sont que des paroles, votre ame, qui passe pour un être métaphysique, n'est donc rien? Nous n'avons donc réellement point d'ame?

A.

Je ne dis pas cela; je dis que je n'en fais rien du tout par moi-même. Je crois seulement que DIEU nous accorde cinq sens et la pensée, et il se pourrait bien faire que nous fussions dans DIEU, comme disent *Aratus* et *S^t Paul*; et que nous vissions les choses en DIEU, comme dit *Mallebranche*.

C.

A ce compte j'aurais donc des pensées sans avoir une ame : cela serait fort plaisant.

A.

Pas si plaisant. Ne convenez-vous pas que les animaux ont du sentiment?

B.

Affurément, et c'est renoncer au sens commun que de n'en pas convenir.

A.

Croyez-vous qu'il y ait un petit être inconnu logé chez eux, que vous nommez *sensibilité*, *mémoire*, *appétit*, ou que vous appelez du nom vague et inexplicable *ame*?

B.

Non, sans doute; aucun de nous n'en croit rien. Les bêtes sentent parce que c'est leur nature: parce que cette nature leur a donné tous les organes du sentiment; parce que l'auteur, le principe de toute la nature l'a déterminé ainsi pour jamais.

A.

Eh bien, cet éternel principe a tellement arrangé les choses, que quand j'aurai une tête bien constituée, quand mon cervelet ne sera ni trop humide ni trop sec, j'aurai des pensées; et je l'en remercie de tout mon cœur.

C.

Mais comment avez-vous des pensées dans la tête?

A.

Je n'en fais rien, encore une fois. Un philosophe a été persécuté pour avoir dit, il y a quarante ans, dans un temps où l'on n'osait encore penser dans sa patrie: *La difficulté n'est pas de savoir seulement si la matière peut penser,*

mais de savoir comment un être , quel qu'il soit , peut avoir la pensée. Je suis de l'avis de ce philosophe , et je vous dirai , en bravant les fots persécuteurs , que j'ignore absolument tous les premiers principes des choses.

B.

Vous êtes un grand ignorant , et nous aussi.

A.

D'accord.

B.

Pourquoi donc raisonnons-nous ? Comment faurons-nous ce qui est juste ou injuste , si nous ne savons pas seulement ce que c'est qu'une ame ?

A.

Il y a bien de la différence : nous ne connaissons rien du principe de la pensée , mais nous connaissons très-bien notre intérêt. Il nous est sensible que notre intérêt est que nous soyons justes envers les autres , et que les autres le soient envers nous ; afin que tous puissent être sur ce tas de boue le moins malheureux que faire se pourra pendant le peu de temps qui nous est donné par l'Etre des êtres pour végéter , sentir et penser.

TROISIEME ENTRETEN.

Si l'homme est né méchant et enfant du diable.

B.

Vous êtes anglais, M. A, vous nous direz bien franchement votre opinion sur le juste et l'injuste, sur le gouvernement, sur la religion, la guerre, la paix, les lois, &c. &c. &c. &c.

A.

- De tout mon cœur ; ce que je trouve de plus juste, c'est *liberté et propriété*. Je suis fort aise de contribuer à donner à mon roi un million sterling par an pour sa maison, pourvu que je jouisse de mon bien dans la mienne. Je veux que chacun ait sa *prérogative* : je ne connais de lois que celles qui me protègent, et je trouve notre gouvernement le meilleur de la terre, parce que chacun y fait ce qu'il a, ce qu'il doit et ce qu'il peut. Tout est soumis à la loi, à commencer par la royauté et par la religion.

C.

Vous n'admettez donc pas le droit divin dans la société ?

A.

Tout est de droit divin si vous voulez, parce que DIEU a fait les hommes, et qu'il n'arrive rien sans sa volonté divine, et sans l'enchaînement des lois éternelles, éternellement exécutées; l'archevêque de Cantorbéry, par exemple, n'est pas plus de droit divin que je ne suis né membre du parlement. Quand il plaira à DIEU de descendre sur la terre pour donner un bénéfice de douze mille guinées de revenu à un prêtre, je dirai alors que son bénéfice est de droit divin; mais jusque-là, je croirai son droit très-humain.

B.

Ainsi tout est convention chez les hommes; c'est *Hobbes* tout pur.

A.

Hobbes n'a été en cela que l'écho de tous les gens sensés. Tout est convention ou force.

C.

Il n'y a donc point de loi naturelle?

A.

Il y en a une, sans doute; c'est l'intérêt et la raison.

B.

L'homme est donc né en effet dans un état de guerre, puisque notre intérêt combat presque

toujours l'intérêt de nos voisins , et que nous fessons servir notre raison à soutenir cet intérêt qui nous anime.

A.

Si l'état naturel de l'homme était la guerre , tous les hommes s'égorgeraient : il y a longtemps que nous ne ferions plus (Dieu merci). Il nous serait arrivé ce qui arriva aux hommes nés du serpent de *Cadmus* ; ils se battirent , et il n'en resta pas un. L'homme étant né pour tuer son voisin et pour en être tué , accomplirait nécessairement sa destinée , comme les vautours accomplissent la leur en mangeant mes pigeons , et les fouines en suçant le sang de mes poules. On a vu des peuples qui n'ont jamais fait la guerre : on le dit des brachmanes , on le dit de plusieurs peuplades des îles de l'Amérique que les chrétiens exterminèrent , ne pouvant les convertir. Les primitifs , que nous nommons *quakers* , commencent à composer dans la Pensilvanie une nation considérable , et ils ont toute guerre en horreur. Les Lapons , les Samoïèdes n'ont jamais tué personne en front de bandière. La guerre n'est donc pas l'essence du genre-humain.

B.

Il faut pourtant que l'envie de nuire , le plaisir d'exterminer son prochain pour un léger intérêt ,

intérêt, la plus horrible méchanceté et la plus noire perfidie, soient le caractère distinctif de notre espèce, au moins depuis le péché originel; car les doux théologiens assurent que dès ce moment-là le diable s'empara de toute notre race. Or le diable est notre maître, comme vous savez, et un très-méchant maître; donc tous les hommes lui ressemblent.

A.

Que le diable soit dans le corps des théologiens, je vous le passe; mais assurément il n'est pas dans le mien. Si l'espèce humaine était sous le gouvernement immédiat du diable, comme on le dit, il est clair que tous les maris assommeraient leurs femmes, que les fils tueraient leurs pères, que les mères mangeraient leurs enfans, et que la première chose que ferait un enfant, dès qu'il aurait ses dents, serait de mordre sa mère, en cas que sa mère ne l'eût pas encore mis à la broche. Or, comme rien de tout cela n'arrive, il est démontré qu'on se moque de nous quand on nous dit que nous sommes sous la puissance du diable; c'est le plus sot blasphème qu'on ait jamais prononcé.

C.

En y faisant attention, j'avoue que le genre-humain n'est pas tout-à-fait si méchant que

Dialogues. Tome I.

† D d

certaines gens le crient , dans l'espérance de le gouverner. Ils ressemblent à ces chirurgiens qui supposent que toutes les dames de la cour sont attaquées de cette maladie honteuse qui produit beaucoup d'argent à ceux qui la traitent. Il y a des maladies , sans doute ; mais tout l'univers n'est pas entre les mains de la faculté. Il y a de grands crimes ; mais ils sont rares. Aucun pape , depuis plus de deux cents ans , n'a ressemblé au pape *Alexandre VI* ; aucun roi de l'Europe n'a bien imité le *Christiern II* de Danemarck , et le *Louis XI* de France. On n'a vu qu'un seul archevêque de Paris aller au parlement avec un poignard dans sa poche. La Saint-Barthelemi est bien horrible , quoi qu'en dise l'abbé de *Caveirac* ; mais enfin , quand on voit tout Paris occupé de la musique de *Rameau* , ou de *Zaire* , ou de l'opéra comique , ou des tableaux exposés au salon , ou de *Ramponneau* , ou du finge de *Nicolet* , on oublie que la moitié de la nation égorgea l'autre pour des argumens théologiques , il y aura bientôt deux cents ans tout juste : les supplices abominables des *Jeanne Gray* , des *Marie Stuart* , des *Charles I* , ne se renouvellent pas chez vous tous les jours.

Ces horreurs épidémiques sont comme ces grandes pestes qui ravagent quelquefois la terre ; après quoi on laboure , on sème , on

recueille, on boit, on danse, on fait l'amour sur les cendres des morts qu'on foule aux pieds; et, comme l'a dit un homme qui a passé sa vie à sentir, à raisonner et à plaisanter, *si tout n'est pas bien, tout est passable.*

Il y a telle province, comme la Touraine, par exemple, où l'on n'a pas commis un grand crime depuis cent cinquante années. Venise a vu plus de quatre siècles s'écouler sans la moindre sédition dans son enceinte, sans une seule assemblée tumultueuse: il y a mille villages en Europe où il ne s'est pas commis un meurtre depuis que la mode de s'égorger pour la religion est un peu passée: les agriculteurs n'ont pas le temps de se dérober à leurs travaux; leurs femmes et leurs filles les aident, elles cousent, elles filent, elles pétrissent, elles ensourent (non pas comme l'archevêque *la Casa*) (q); toutes ces bonnes gens sont trop occupés pour songer à mal. Après un travail agréable pour eux, parce qu'il leur est nécessaire, ils font un léger repas que l'appétit assaisonne, et cèdent au besoin de dormir pour recommencer le lendemain. Je ne crains pour eux que les jours de fêtes si ridiculement consacrés à psalmodier, d'une voix rauque et discordante, du latin qu'ils

(q) Voyez les *Capitoli* de monsignor *la Casa*, archevêque de Bénévent, vous verrez comme il ensourenait.

n'entendent point, et à perdre leur raison dans un cabaret, ce qu'ils n'entendent que trop. Encore une fois, si tout n'est pas bien, tout est passable.

B.

Par quelle rage a-t-on donc pu imaginer qu'il existe un lutin doué d'une gueule béante, de quatre griffes de lion et d'une queue de serpent; qu'il est accompagné d'un milliar de farfadets bâtis comme lui, tous descendus du ciel, tous enfermés dans une fournaise souterraine; que JESUS-CHRIST descendit dans cette fournaise pour enchaîner tous ces animaux; que, depuis ce temps-là, ils sortent tous les jours de leur cachot; qu'ils nous tentent; qu'ils entrent dans notre corps et dans notre ame; qu'ils sont nos souverains absolus, et qu'ils nous inspirent toute leur perversité diabolique? de quelle source a pu venir une opinion aussi extravagante, un conte aussi absurde?

A.

De l'ignorance des médecins.

B.

Je ne m'y attendais pas.

A.

Vous deviez pourtant vous y attendre. Vous savez assez qu'avant *Hippocrate*, et même

depuis lui, les médecins n'entendaient rien aux maladies. D'où venait l'épilepsie, le haut-mal, par exemple? des dieux mal-fesans, des mauvais génies; aussi l'appelait-on le *mal sacré*. Les écrouelles étaient dans le même cas. Ces maux étaient l'effet d'un miracle; il fallait un miracle pour en guérir; on faisait des pèlerinages; on se faisait toucher par les prêtres: cette superstition a fait le tour du monde; elle est encore en vogue parmi la canaille. Dans un voyage à Paris je vis des épileptiques dans la Sainte-Chapelle et à Saint-Maur pousser des hurlemens et faire des contorsions, la nuit du jeudi-saint au vendredi; et notre ex-roi *Jacques II*, comme personne sacrée, s'imaginait guérir les écrouelles envoyées par le malin. Toute maladie-inconnue était donc autrefois une possession du mauvais génie. Le mélancolique *Oreste* passa pour être possédé de *Mégère*, et on l'envoya voler une statue pour obtenir sa guérison. Les Grecs, qui étaient un peuple très-nouveau, tenaient cette superstition des Egyptiens: les prêtres et les prêtresses d'*Isis* allaient par le monde disant la bonne aventure, et délivraient pour de l'argent les fots qui étaient sous l'empire de *Typhon*. Ils faisaient leurs exorcismes avec des tambours de basque et des castagnettes. Le misérable peuple juif, nouvellement établi dans ses rochers entre la

Phénicie , l'Egypte et la Syrie , prit toutes les superstitions de ses voisins , et dans l'excès de sa brutale ignorance , il y ajouta des superstitions nouvelles. Lorsque cette petite horde fut esclave à Babylone , elle y apprit les noms du diable , de *Satan* , *Asmodée* , *Memnon* , *Belzébut* , tous serviteurs du mauvais prince *Arimane* ; et ce fut alors que les juifs attribuèrent aux diables les maladies et les morts subites. Leurs livres saints qu'ils composèrent depuis , quand ils eurent l'alphabet chaldéen , parlent quelquefois des diables.

Vous voyez que , quand l'ange *Raphaël* descend exprès de l'empyrée pour faire payer une somme d'argent par le juif *Gabel* au juif *Tobie* , il mène le petit *Tobie* chez *Raguel* , dont la fille avait déjà épousé sept-maris à qui le diable *Asmodée* avait tordu le cou. La doctrine du diable prit une grande faveur chez les Juifs ; ils admirèrent une quantité prodigieuse de diables dans un enfer dont les lois du Pentateuque n'avaient jamais dit un seul mot : presque tous leurs malades furent possédés du diable. Ils eurent , au lieu de médecins , des exorcistes en titre d'office qui chassaient les esprits malins avec la racine nommée *barath* , des prières et des contorsions.

Les méchants passèrent pour possédés encore plus que les malades. Les débauchés , les

pervers sont toujours appelés *enfants de Bélial* dans les écrits juifs.

Les chrétiens, qui ne furent pendant cent ans que des demi-juifs, adoptèrent les possessions du démon, et se vantèrent de chasser le diable. Ce fou de *Tertullien* pousse la manie jusqu'à dire que tout chrétien contraint avec le signe de la croix *Junon*, *Minerve*, *Cérès*, *Diane*, à confesser qu'elles sont des diablesses. La légende rapporte qu'un âne chassait les diables de Senlis en traçant une croix sur le sable avec son sabot par le commandement de *S^t Rieule*.

Peu à peu l'opinion s'établit que tous les hommes naissent endiablés et damnés; étrange idée, sans doute, idée exécrable, outrage affreux à la Divinité, d'imaginer qu'elle forme continuellement des êtres sensibles et raisonnables uniquement pour être tourmentés à jamais par d'autres éternellement plongés eux-mêmes dans les supplices. Si le bourreau qui en un jour arracha le cœur dans *Carlisle* à dix-huit partisans du prince *Charles-Edouard*, avait été chargé d'établir un dogme, voilà celui qu'il aurait choisi; encore aurait-il fallu qu'il eût été ivre de brandevin; car, eût-il eu à la fois l'âme d'un bourreau et d'un théologien, il n'aurait jamais pu inventer de sang froid

un système où tant de milliers d'enfans à la mamelle sont livrés à des bourreaux éternels.

B.

J'ai peur que le diable ne vous reproche d'être un mauvais fils qui renie son père. Vos discours bretons paraîtront aux bons catholiques romains une preuve que le diable vous possède, et que vous ne voulez pas en convenir; mais je serais curieux de savoir comment cette idée, qu'un être infiniment bon fait tous les jours des millions d'hommes pour les damner, a pu entrer dans les cervelles.

A.

Par une équivoque, comme la puissance papistique est fondée sur un jeu de mots : *Tu es pierre, et sur cette pierre j'établirai mon église.*

Voici l'équivoque qui damne tous les petits enfans. DIEU défend à *Eve* et à son mari de manger de l'arbre de la science qu'il avait planté dans son jardin; il leur dit : *Le jour que vous en mangerez, vous mourrez de mort.* Ils en mangèrent et n'en moururent point. Au contraire, *Adam* vécut encore neuf cents trente ans. Il faut donc entendre une autre mort; c'est la mort de l'âme, la damnation. Mais il n'est point dit qu'*Adam* soit damné : ce sont donc ses enfans qui le seront; et comment cela? c'est que DIEU condamne le serpent qui avait

séduit *Eve* à marcher sur le ventre ; (car auparavant vous voyez bien qu'il marchait sur ses pieds.) Et la race d'*Adam* est condamnée à être mordue au talon par le serpent. Or le serpent , c'est visiblement le diable ; et le talon qu'il mord , c'est notre ame. *L'homme écrasera la tête des serpens tant qu'il pourra* ; il est clair qu'il faut entendre par là le messie qui a triomphé du diable.

Mais comment a-t-il écrasé la tête du vieux serpent ? en lui livrant tous les enfans qui ne sont pas baptisés. C'est là le mystère. Et comment les enfans sont-ils damnés , parce que leur premier père et leur première mère avaient mangé du fruit de leur jardin ? c'est encore là le mystère.

C.

Je vous arrête là. N'est-ce pas pour *Caïn* que nous sommes damnés , et non pas pour *Adam* ? Car nous avons la mine de descendre de *Caïn* , si je ne me trompe , attendu qu'*Abel* mourut sans être marié ; et il me paraît qu'il est plus raisonnable d'être damné pour un fraticide que pour une pomme.

A.

Ce ne peut être pour *Caïn* ; car il est dit que DIEU le protégea , et lui mit un signe , de peur qu'on ne le battit ou qu'on ne le tuât ; il est dit même qu'il fonda une ville dans le

temps qu'il était encore presque seul sur la terre avec son père et sa mère, sa sœur dont il fit sa femme, et avec un fils nommé *Enoch*. J'ai vu même un des plus ennuyeux livres, intitulé *la Science du gouvernement*, par un sénéchal de Forcalquier, nommé *Réal*, qui fait dériver les lois de la ville bâtie par notre père *Cain*.

Mais, quoi qu'il en soit, il est indubitable que les Juifs n'avaient jamais entendu parler du péché originel, ni de la damnation éternelle des petits enfans morts sans être circoncis. Les saducéens, qui ne croyaient pas l'immortalité de l'ame, et les pharisiens, qui croyaient la métempsychose, ne pouvaient pas admettre la damnation éternelle, quelque pente qu'aient les fanatiques à croire les contradictoires.

JESUS fut circoncis à huit jours, et baptisé étant adulte, selon la coutume de plusieurs juifs qui regardaient le baptême comme une purification des souillures de l'ame; c'était un ancien usage des peuples de l'Indus et du Gange, à qui les brachmanes avaient fait accroire que l'eau lave les péchés comme les vêtemens. JESUS, en un mot, circoncis et baptisé, ne parle dans aucun évangile du péché originel. Aucun apôtre ne dit que les petits enfans non baptisés seront brûlés à tout jamais

pour la pomme d'*Adam*. Aucun des premiers pères de l'Eglise n'avança cette cruelle chimère ; et vous savez d'ailleurs qu'*Adam*, *Eve*, *Abel* et *Cain* n'ont jamais été connus que du petit peuple juif.

B.

Qui a donc dit cela nettement le premier ?

A.

C'est l'africain *Augustin*, homme d'ailleurs respectable, mais qui tord quelques passages de *S^t Paul* pour en inférer, dans ses lettres à *Evode* et à *Jérôme*, que DIEU précipite du sein de leurs mères dans les enfers les enfans qui périssent dans leurs premiers jours. Lisez surtout le second livre de la revue de ses ouvrages, chapitre XLV. *La foi catholique enseigne que tous les hommes naissent si coupables, que les enfans même sont certainement damnés quand ils meurent sans avoir été régénérés en JESUS.*

Il est vrai que la nature, soulevée dans le cœur de ce rhéteur, le force à frémir de cette sentence barbare : cependant il la prononce ; il ne se rétracte point, lui qui changea si souvent d'opinion. L'Eglise fait valoir ce système terrible pour rendre son baptême plus nécessaire. Les communions réformées détestent aujourd'hui ce système. La plupart des théologiens n'osent plus l'admettre ; cependant ils continuent à reconnaître que nos enfans

appartiennent à l'enfer. Cela est si vrai que le prêtre, en baptisant ces petites créatures, leur demande si elles renoncent au diable, et le parrain, qui répond pour elles, est assez bon pour dire oui.

C.

Je suis content de tout ce que vous avez dit; je pense que la nature de l'homme n'est pas tout-à-fait diabolique. Mais pourquoi dit-on que l'homme est toujours porté au mal?

A.

Il est porté à son bien-être, lequel n'est un mal que quand il opprime ses frères. DIEU lui a donné l'amour propre qui lui est utile, la bienveillance qui est utile à son prochain, la colère qui est dangereuse, la compassion qui le défarme, la sympathie avec plusieurs de ses compagnons, l'antipathie avec d'autres. Beaucoup de besoins et beaucoup d'industrie, l'instinct, la raison et les passions, voilà l'homme. Quand vous ferez des dieux, essayez de faire un homme sur un meilleur modèle.

QUATRIEME ENTRETIEN.

De la loi naturelle , et de la curiosité.

B.

Nous sommes bien convaincus que l'homme n'est point un être absolument détestable ; mais venons au fait : qu'appellez-vous juste et injuste ?

A.

Ce qui paraît tel à l'univers entier.

C.

L'univers est composé de bien des têtes. On dit qu'à Lacédémone on applaudissait aux larcins pour lesquels on condamnait aux mines dans Athènes.

A.

Abus de mots. Il ne pouvait se commettre de larcin à Sparte , lorsque tout y était commun. Ce que vous appelez *vol* était la punition de l'avarice.

B.

Il était défendu d'épouser sa sœur à Rome. Il était permis chez les Egyptiens , les Athéniens , et même chez les Juifs , d'épouser sa sœur de père : car, malgré le Lévitique , la jeune

Thamar dit à son frère *Ammon* : Mon frère , ne me faites point de sottises ; mais demandez-moi en mariage à mon père , il ne vous refusera pas.

A.

Lois de convention que tout cela , usages arbitraires , modes qui passent. L'essentiel demeure toujours. Montrez-moi un pays où il soit honnête de me ravir le fruit de mon travail , de violer sa promesse , de mentir pour nuire , de calomnier , d'assassiner , d'empoisonner , d'être ingrat envers son bienfaiteur , de battre son père et sa mère quand ils vous présentent à manger.

B.

Voici ce que j'ai lu dans une déclamation qui a été connue en son temps ; j'ai transcrit ce morceau qui me paraît singulier.

» Le premier qui , ayant enclos un terrain ,
 » s'avisa de dire ceci est à moi , et trouva
 » des gens assez simples pour le croire , fut
 » le vrai fondateur de la société civile. Que
 » de crimes , de guerres , de meurtres , que de
 » misères et d'horreurs n'eût point épargné
 » au genre-humain celui qui , arrachant le
 » pieu , ou comblant le fossé , eût crié à ses
 » semblables : Gardez - vous d'écouter cet
 » imposteur ; vous êtes perdus si vous oubliez

„ que les fruits sont à tous, et que la terre
„ n'est à personne. „ (2)

C.

Il faut que ce soit quelque voleur de grand chemin, bel-esprit, qui ait écrit cette impertinence.

A.

Je soupçonne seulement que c'est un gueux fort paresseux; car, au lieu d'aller gâter le terrain d'un voisin sage et industrieux, il n'avait qu'à l'imiter; et chaque père de famille ayant suivi cet exemple, voilà bientôt un très-joli village tout formé. L'auteur de ce passage me paraît un animal bien infociable.

B.

Vous croyez donc qu'en outrageant et en volant le bon homme qui a entouré d'une haie vive son jardin et son poulailier, il a manqué aux premiers devoirs de la loi naturelle?

A.

Qui; oui, encore une fois, il y a une loi naturelle, et elle ne consiste ni à faire le mal d'autrui, ni à s'en réjouir.

(2) Discours sur l'inégalité par *Rousseau*; c'est un des exemples des contradictions de l'esprit humain, qu'on ait regardé l'auteur de ce passage scandaleux, et de tant d'autres, comme un prédicateur de la vertu, et M. de *Voltaire* comme un corrupteur de la morale. Il n'y a que les grands hommes auxquels on ne pardonne rien.

C.

Il y a des gens pourtant qui disent que rien n'est plus naturel que de faire du mal. Beaucoup d'enfans s'amusent à plumer leurs moineaux ; et il n'y a guère d'hommes faits qui ne courent avec un secret plaisir sur le rivage de la mer pour jouir du spectacle d'un vaisseau battu par les vents, qui s'entr'ouvre et qui s'engloutit par degrés dans les flots, tandis que les passagers lèvent les mains au ciel, et tombent dans l'abyme de l'eau avec leurs femmes qui tiennent leurs enfans dans leurs bras. *Lucrèce* en donne la raison.

... *Quibus ipse malis careas quia cernere suave est.*

On voit avec plaisir les maux qu'on ne sent pas.

A.

Lucrèce ne fait ce qu'il dit ; et il y est fort sujet, malgré ses belles descriptions. On court à un tel spectacle par curiosité. La curiosité est un sentiment naturel à l'homme ; mais il n'y a pas un des spectateurs qui ne fît ses derniers efforts, s'il le pouvait, pour sauver ceux qui se noient.

Quand les petits garçons et les petites filles déplument leurs moineaux, c'est purement par esprit de curiosité, comme lorsqu'elles mettent en pièces les jupes de leurs poupées.

C'est

C'est cette passion seule qui conduit tant de monde aux exécutions publiques. *Etrange empressement de voir des misérables !* a dit l'auteur d'une tragédie.

Je me souviens qu'étant à Paris, lorsqu'on fit souffrir à *Damiens* une mort des plus recherchées et des plus affreuses qu'on puisse imaginer, toutes les fenêtres qui donnaient sur la place furent louées chèrement par les dames ; aucune d'elles assurément ne faisait la réflexion consolante qu'on ne la tenaillerait point aux mamelles, qu'on ne verserait point du plomb fondu et de la poix résine bouillante dans ses plaies, et que quatre chevaux ne tireraient point ses membres disloqués et sanglans. Un des bourreaux jugea plus sainement que *Lucrèce* ; car lorsqu'un des académiciens de Paris voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la chose de plus près, et qu'il fut repoussé par les archers, *laissez entrer monsieur*, dit-il, *c'est un amateur* ; c'est-à-dire, c'est un curieux : ce n'est pas par méchanceté qu'il vient ici, ce n'est pas par un retour sur soi-même, pour goûter le plaisir de n'être pas écartelé ; c'est uniquement par curiosité, comme on va voir des expériences de physique.

B.

Soit ; je conçois que l'homme n'aime et ne fait le mal que pour son avantage ; mais tant

Dialogues. Tome I.

† E e

de gens sont portés à se procurer leur avantage par le malheur d'autrui ; la vengeance est une passion si violente ; il y en a des exemples si funestes ; l'ambition plus fatale encore a inondé la terre de tant de sang, que, lorsque je m'en retrace l'horrible tableau, je suis tenté de me rétracter, et d'avouer que l'homme est très-diabolique. J'ai beau avoir dans mon cœur la notion du juste et de l'injuste ; un *Attila* que *S^t Léon* courtise, un *Phocas* que *S^t Grégoire* flatte avec la plus lâche bassesse, un *Alexandre VI* fouillé de tant d'incestes, de tant d'homicides, de tant d'empoisonnemens, avec lequel le faible *Louis XII*, qu'on appelle *bon*, fait la plus indigne et la plus étroite alliance, un *Cromwell* dont le cardinal *Mazarin* recherche la protection, et pour qui il chasse de France les héritiers de *Charles I*, cousins-germains de *Louis XIV*, &c. &c. &c. cent exemples pareils dérangent mes idées, et je ne fais plus où j'en suis.

A.

Eh bien, les orages empêchent-ils que nous ne jouissions aujourd'hui d'un beau soleil ? le tremblement qui a détruit la moitié de la ville de Lisbonne empêche-t-il que vous n'ayez fait très-commodément le voyage de Madrid à Rome sur la terre affermie ? Si *Attila* fut un brigand, et le cardinal *Mazarin* un

fripon, n'y a-t-il pas des princes et des ministres honnêtes gens ? et l'idée de la justice ne subsiste-t-elle pas toujours ? C'est sur elle que sont fondées toutes les lois ; les Grecs les appelaient *filles du ciel* ; cela ne veut dire que filles de la nature.

C.

N'importe, je suis près de me rétracter aussi ; car je vois qu'on n'a fait des lois que parce que les hommes sont méchants. Si les chevaux étaient toujours dociles, on ne leur aurait jamais mis de frein. Mais, sans perdre notre temps à fouiller dans la nature de l'homme, et à comparer les prétendus sauvages aux prétendus civilisés, voyons quel est le mors qui convient le mieux à notre bouche.

A.

Je vous avertis que je ne saurais souffrir qu'on me bride sans me consulter, que je veux me brider moi-même, et donner ma voix pour favoir au moins qui me montera sur le dos.

C.

Nous sommes à peu-près de la même écurie.

CINQUIÈME ENTRETEN.

*Des manières de perdre et de garder sa liberté,
et de la théocratie.*

B.

MONSIEUR A, vous me paraîtz un anglais très-profond ; comment imaginez-vous que se soient établis tous ces gouvernemens dont on a peine à retenir les noms , monarchique , despotique , tyrannique , oligarchique , aristocratique , démocratique , anarchique , théocratique , diabolique , et les autres qui sont mêlés de tous les précédens ?

C.

Oui ; chacun fait son roman , parce que nous n'avons point d'histoire véritable. Dites-nous, M. A , quel est votre roman ?

A.

Puisque vous le voulez , je m'en vais donc perdre mon temps à vous parler ; et vous , le vôtre à m'écouter.

J'imagine d'abord que deux petites peuplades voisines , composée chacune d'environ une centaine de familles , sont séparées par un ruisseau , et cultivent un assez bon terrain : car si elles se sont fixées en cet endroit , c'est que la terre y est fertile.

Comme chaque individu a reçu également de la nature deux bras , deux jambes et une tête , il me paraît impossible que les habitans de ce petit canton n'aient pas d'abord été tous égaux. Et, comme ces deux peuplades sont séparées par un ruisseau, il me paraît encore impossible qu'elles n'aient pas été ennemies , car il y aura eu nécessairement quelque différence dans leur manière de prononcer les mêmes mots. Les habitans du midi du ruisseau se feront sûrement moqués de ceux qui sont au nord ; et cela ne se pardonne point. Il y aura eu une grande émulation entre les deux villages ; quelque fille , quelque femme aura été enlevée. Les jeunes gens se seront battus à coups de poing , de gaules et de pierres , à plusieurs reprises. Les choses étant égales jusque-là de part et d'autre , celui qui passe pour le plus fort et le plus habile du village du nord dit à ses compagnons : Si vous voulez me fuivre et faire ce que je vous dirai , je vous rendrai les maîtres du village du midi.

Il parle avec tant d'assurance , qu'il obtient leurs suffrages. Il leur fait prendre de meilleures armes que n'en a la peuplade opposée. Vous ne vous êtes battus jusqu'à présent qu'en plein jour, leur dit-il ; il faut attaquer vos ennemis pendant qu'ils dorment. Cette idée paraît

d'un grand génie à la fourmillière du septentrion ; elle attaque la fourmillière méridionale dans la nuit , tue quelques habitans dormeurs , en estropie plusieurs (comme firent noblement *Ulysse* et *Rhesus*) , enlève les filles et le reste du bétail , après quoi , la bourgade victorieuse se querelle nécessairement pour le partage des dépouilles. Il est naturel qu'ils s'en rapportent au chef qu'ils ont choisi pour cette expédition héroïque. Le voilà donc établi capitaine et juge. L'invention de surprendre , de voler et de tuer ses voisins , a imprimé la terreur dans le midi , et le respect dans le nord.

Ce nouveau chef passe dans le pays pour un grand homme ; on s'accoutume à lui obéir , et lui encore plus à commander. Je crois que ce pourrait bien être-là l'origine de la monarchie.

C.

Il est vrai que le grand art de surprendre , tuer et voler est un héroïsme de la plus haute antiquité. Je ne trouve point de stratagème de guerre , dans *Frontin* , comparable à celui des enfans de *Jacob* , qui venaient en effet du nord , et qui surprirent , tuèrent et volèrent les Sichimites qui demeuraient au midi. C'est un rare exemple de saine politique et de sublime valeur. Car le fils du roi de Sichem étant éperdument amoureux de *Dina* , fille du

patriarche *Jacob*, laquelle ayant six ans tout au plus était déjà nubile, et les deux amans ayant couché ensemble, les enfans de *Jacob* proposèrent au roi de *Sichem*, au prince son fils, et à tous les *Sichimites* de se faire circoncire pour ne faire ensemble qu'un seul peuple; et sitôt que les *Sichimites*, s'étant coupé le prépuce, se furent mis au lit, deux patriarches, *Siméon* et *Lévi*, surprirent eux seuls tous les *Sichimites*, et les tuèrent, et dix autres patriarches les volèrent. Cela ne cadre pas pourtant avec votre système; car c'étaient les surpris, les tués et les volés qui avaient un roi, et les assassins et les voleurs n'en avaient pas encore.

A.

Apparemment que les *Sichimites* avaient fait autrefois quelque pareille belle action, et qu'à la longue leur chef était devenu monarque. Je conçois qu'il y eut des voleurs qui eurent des chefs, et d'autres voleurs qui n'en eurent point. Les Arabes du désert, par exemple, furent presque toujours des voleurs républicains; mais les Persans, les Mèdes furent des voleurs monarchiques. Sans discuter avec vous les prépuces de *Sichem* et les voleries des Arabes, j'ai dans la tête que la guerre offensive a fait les premiers rois, et que la guerre défensive a fait les premières républiques.

Un chef de brigands tel que *Déjoces* (s'il a existé ,) ou *Cesrou* nommé *Cyrus* , ou *Romulus* assassin de son frère , ou *Clovis* autre assassin , *Genferic* , *Attila* se font rois : les peuples qui demeurent dans des cavernes , dans des îles , dans des marais , dans des gorges de montagnes , dans des rochers , conservent leur liberté , comme les Suisses , les Grisons , les Vénitiens , les Gênois. On vit autrefois les Tyriens , les Carthaginois et les Rhodiens conserver la leur , tant qu'on ne put aborder chez eux par mer. Les Grecs furent long-temps libres dans un pays hérissé de montagnes ; les Romains dans leurs sept collines reprirent leur liberté dès qu'ils le purent , et l'ôtèrent ensuite à plusieurs peuples en les surprenant , en les tuant et en les volant , comme nous l'avons déjà dit. Et enfin la terre appartient par-tout au plus fort et au plus habile.

A mesure que les esprits se sont raffinés , on a traité les gouvernemens comme les étoffes dans lesquelles on a varié les fonds , les dessins et les couleurs. Ainsi la monarchie d'Espagne est aussi différente de celle d'Angleterre que le climat. Celle de Pologne ne ressemble en rien à celle d'Angleterre. La république de Venise est le contraire de celle de Hollande.

C.

C.

Tout cela est palpable; mais parmi tant de formes de gouvernement, est-il bien vrai qu'il y ait jamais eu une théocratie?

A.

Cela est si vrai que la théocratie est encore par-tout, et que du Japon à Rome on vous montre des lois émanées de DIEU même.

B.

Mais ces lois sont toutes différentes, toutes se combattent. La raison humaine peut très-bien ne pas comprendre que DIEU soit descendu sur la terre pour ordonner le pour et le contre, pour commander aux Egyptiens et aux Juifs de ne jamais manger de cochon après s'être coupé le prépuce, et pour nous laisser à nous des prépuces et du porc frais. Il n'a pu défendre l'anguille et le lièvre en Palestine, en permettant le lièvre en Angleterre, et en ordonnant l'anguille aux papistes les jours maigres. J'avoue que je tremble d'examiner. Je crains de trouver là des contradictions.

A.

Bon, les médecins n'ordonnent-ils pas des remèdes contraires dans les mêmes maladies? L'un vous ordonne le bain froid, l'autre le

Dialogues. Tome I.

† F f

bain chaud ; celui-ci vous saigne , celui-là vous pufge , cet autre vous tue. Un nouveau venu empoisonne votre fils , et devient l'oracle de votre petit-fils.

C.

Cela est curieux. J'aurais bien voulu voir , en exceptant *Moïse* et les autres véritablement inspirés , le premier impudent qui osa faire parler DIEU.

A.

Je pense qu'il était un composé de fanatisme et de fourberie. La fraude seule ne suffirait pas ; elle fascine , et le fanatisme subjugue. Il est vraisemblable , comme dit un de mes amis , que ce métier commença par les rêves. Un homme d'une imagination allumée voit en songe son père et sa mère mourir ; ils sont tous deux vieux et malades , ils meurent ; le rêve est accompli : le voilà persuadé qu'un Dieu lui a parlé en songe. Pour peu qu'il soit audacieux et fripon (deux choses très-communes) , il se met à prédire au nom de ce Dieu. Il voit que dans une guerre ses compatriotes sont fix contre un , il leur prédit la victoire , à condition qu'il aura la dixme du butin.

Le métier est bon ; mon charlatan forme des élèves qui ont tous le même intérêt que

lui. Leur autorité augmente par leur nombre. DIEU leur révèle que les meilleurs morceaux des moutons et des bœufs, les volailles les plus grasses, la mère-goutte du vin leur appartiennent.

The priests eat roast beef, and the people stare.

Le roi du pays fait d'abord un marché avec eux pour être mieux obéi par le peuple; mais bientôt le monarque est la dupe du marché : les charlatans se servent du pouvoir que le monarque leur a laissé prendre sur la canaille pour l'affervir lui-même. Le monarque regimbe, le prêtre le dépouille au nom de DIEU. *Samuel* détrône *Saül*, *Grégoire VII* détrône l'empereur *Henri IV*, et le prive de la sépulture. Ce système diabolico - théocratique dure jusqu'à ce qu'il se trouve des princes assez bien élevés, et qui aient assez d'esprit et de courage pour rogner les ongles aux *Samuels* et aux *Grégoires*. Telle est, ce me semble, l'histoire du genre-humain.

B.

Il n'est pas besoin d'avoir lu pour juger que les choses ont dû se passer ainsi. Il n'y a qu'à voir la populace imbécille d'une ville de province dans laquelle il y a deux couvens de moines, quelques magistrats éclairés et un

commandant qui a du bon sens. Le peuple est toujours prêt à s'attrouper autour des cordeliers et des capucins ; le commandant veut les contenir ; le magistrat , fâché contre le commandant , rend un arrêt qui ménage un peu l'insolence des moines et la crédulité du peuple : l'évêque est encore plus fâché que le magistrat se soit mêlé d'une affaire divine ; et les moines restent puissans jusqu'à ce qu'une révolution les abolisse.

.... *Hominum mores tibi nosse volenti*
Sufficit una domus.

SIXIEME ENTRETEN.

*Des trois gouvernemens , et de mille erreurs
anciennes.*

B.

ALLONS au fait. Je vous avouerai que je m'accommoderais assez d'un gouvernement démocratique. Je trouve que ce philosophe avait tort , qui disait à un partisan d'un gouvernement populaire : *Commencé par l'essayer dans ta maison , tu t'en repentiras bien vite.* Avec sa permission , une maison et une ville sont deux choses fort différentes. Ma maison est

à moi ; mes enfans font à moi ; mes domestiques , quand je les paye , font à moi ; mais de quel droit mes concitoyens m'appartiendraient-ils ? tous ceux qui ont des possessions dans le même territoire ont droit également au maintien de l'ordre dans ce territoire. J'aime à voir des hommes libres faire eux-mêmes les lois sous lesquelles ils vivent , comme ils ont fait leurs habitations. C'est un plaisir pour moi que mon maçon , mon charpentier , mon forgeron , qui m'ont aidé à bâtir mon logement , mon voisin l'agriculteur , et mon ami le manufacturier s'élèvent tous au-dessus de leur métier , et connaissent mieux l'intérêt public que le plus insolent chiaoux de Turquie. Aucun laboureur , aucun artisan dans une démocratie n'a la vexation et le mépris à redouter ; aucun n'est dans le cas de ce chapelier qui présentait sa requête à un duc et pair pour être payé de ses fournitures : Est-ce que vous n'avez rien reçu , mon ami , sur votre partie ? Je vous demande pardon , Monseigneur , j'ai reçu un soufflet de monseigneur votre intendant.

Il est bien doux de n'être point exposé à être traîné dans un cachot pour n'avoir pu payer à un homme qu'on ne connaît pas , un impôt dont on ignore la valeur et la cause , et jusqu'à l'existence.

Etre libre , n'avoir que des égaux , est la vraie vie , la vie naturelle de l'homme ; toute autre est un indigne artifice , une mauvaise comédie , où l'un joue le personnage de maître , l'autre d'esclave , celui-là de parasite , et cet autre d'entremetteur. Vous m'avouerez que les hommes ne peuvent être descendus de l'état naturel que par lâcheté et par bêtise.

C.

Cela est clair : personne ne peut avoir perdu sa liberté que pour n'avoir pas su la défendre. Il y a eu deux manières de la perdre : c'est quand les fots ont été trompés par des fripons , ou quand les faibles ont été subjugués par les forts. On parle de je ne fais quels vaincus à qui je ne fais quels vainqueurs firent crever un œil ; il y a des peuples à qui on a crevé les deux yeux comme aux vieilles rosses à qui l'on fait tourner la meule. Je veux garder mes yeux ; je m'imagine qu'on en crève un dans l'Etat aristocratique , et deux dans l'Etat monarchique.

A.

Vous parlez comme un citoyen de la Nord-Hollande , et je vous le pardonne.

C.

Pour moi je n'aime que l'aristocratie ; le peuple n'est pas digne de gouverner. Je ne

faurais souffrir que mon perruquier soit législateur. J'aimerais mieux ne porter jamais de perruque ; il n'y a que ceux qui ont reçu une très-bonne éducation qui soient faits pour conduire ceux qui n'en ont reçu aucune. Le gouvernement de Venise est le meilleur ; cette aristocratie est le plus ancien Etat de l'Europe. Je mets après lui le gouvernement d'Allemagne. Faites-moi noble vénitien ou comte de l'Empire ; je vous déclare que je ne peux vivre joyeusement que dans l'une ou dans l'autre de ces deux conditions.

A.

Vous êtes un seigneur riche , M. C , et j'approuve fort votre façon de penser. Je vois que vous seriez pour le gouvernement des Turcs , si vous étiez empereur de Constantinople. Pour moi , quoique je ne sois que membre du parlement de la Grande-Bretagne , je regarde ma constitution comme la meilleure de toutes ; et je citerai pour mon garant un témoignage qui n'est pas récusable : c'est celui d'un français qui , dans un poëme consacré aux vérités et non aux vaines fictions , parle ainsi de notre gouvernement :

Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nom qui les rassemble ,

Les députés du peuple , et les grands , et le roi ,
 Divisés d'intérêt , réunis par la loi ;
 Tous trois membres sacrés de ce corps invincible ,
 Dangereux à lui-même , à ses voisins terrible.

C.

Dangereux à lui-même ! Vous avez donc
 de très-grands abus chez vous ?

A.

Sans doute , comme il en fut chez les
 Romains , chez les Athéniens , et comme il y
 en aura toujours chez les hommes. Le comble
 de la perfection humaine est d'être puissant
 et heureux avec des abus énormes ; et c'est à
 quoi nous sommes parvenus. Il est dangereux
 de trop manger ; mais je veux que ma table
 soit bien garnie.

B.

Voulez-vous que nous ayons le plaisir d'exa-
 miner à fond tous les gouvernemens de la terre,
 depuis l'empereur chinois *Hiao* , et depuis la
 horde hébraïque jusqu'aux dernières dissen-
 sions de Raguse et de Genève ?

A.

DIEU m'en préserve ! je n'ai que faire de
 fouiller dans les archives des étrangers pour
 régler mes comptes. Assez de gens , qui n'ont
 pu gouverner une servante et un valet , se

sont mêlés de régir l'univers avec leur plume. Ne voudriez-vous pas que nous perdissions notre temps à lire ensemble le livre de *Bossuet*, évêque de Meaux, intitulé *la Politique de l'Ecriture sainte* ? Plaïsante politique que celle d'un malheureux peuple, qui fut sanguinaire sans être guerrier, usurier sans être commerçant, brigand sans pouvoir conserver ses rapines, presque toujours esclave et presque toujours révolté, vendu au marché par *Titus* et par *Adrien*, comme on vend l'animal que ces Juifs appelaient *immonde*, et qui était plus utile qu'eux. J'abandonne au déclamateur *Bossuet* la politique des roitelets de Juda et de Samarie, qui ne connurent que l'assassinat, à commencer par leur *David*, lequel ayant fait le métier de brigand pour être roi, assassina *Urie* dès qu'il fut le maître; et ce sage *Salomon* qui commença par assassiner *Adonias* son propre frère au pied de l'autel. Je suis las de cet absurde pédantisme qui consacre l'histoire d'un tel peuple à l'instruction de la jeunesse.

Je ne suis pas moins las de tous les livres dans lesquels on répète les fables d'*Hérodote* et de ses semblables sur les anciennes monarchies de l'Asie, et sur les républiques qui ont disparu.

Qu'ils nous redisent qu'une *Didon*, sœur

prétendue de *Pigmalion* (qui ne sont point des noms phéniciens), s'enfuit de Phénicie pour acheter en Afrique autant de terrain qu'en pourrait contenir un cuir de bœuf, et que le coupant en lanières, elle entoura de ces lanières un territoire immense où elle fonda Carthage; que ces historiens romanciers parlent après tant d'autres, et que tant d'autres nous parlent après eux des oracles d'*Apollon* accomplis, et de l'anneau de *Gigès*, et des oreilles de *Smerdis*, et du cheval de *Darius* qui fit son maître roi de Perse; qu'on s'étende sur les lois de *Charondas*; qu'on nous répète que la petite ville de *Sibaris* mit trois cents mille hommes en campagne contre la petite ville de *Crotone* qui ne put armer que cent mille hommes: il faut mettre toutes ces histoires avec la louve de *Romulus* et de *Remus*, le cheval de *Troye* et la baleine de *Jonas*.

Laiissons donc là toute la prétendue histoire ancienne: et à l'égard de la moderne, que chacun cherche à s'instruire par les fautes de son pays et par celles de ses voisins: la leçon fera longue; mais aussi voyons toutes les belles institutions par lesquelles les nations modernes se signalent: cette leçon fera longue encore.

B.

Et que nous apprendra-t-elle?

A.

Que plus les lois de convention se rapprochent de la loi naturelle, et plus la vie est supportable. (3)

C.

Voyons donc.

SEPTIEME ENTRETEN.

Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.

C.

SERIEZ-VOUS assez hardi pour me soutenir que vous autres Anglais vous valez mieux que les Athéniens et les Romains; que vos combats de coqs ou de gladiateurs, dans une enceinte de planches pourries, l'emportent sur le colifée? les savetiers et les bouffons qui jouent leurs rôles dans vos tragédies, sont-ils supérieurs aux héros de *Sophocle*? vos orateurs font-ils oublier *Cicéron* et *Démotène*? et enfin, Londres est-elle mieux policée que l'ancienne Rome?

(3) Voilà une grande vérité, très-peu connue, mais dite si simplement, que les lecteurs frivoles ne l'ont pas remarquée; et on continue à répéter que M. de *Voltaire* était un philosophe superficiel; parce qu'il n'était ni déclamateur ni énigmatique.

A.

Non; mais Londres vaut dix mille fois mieux qu'elle ne valait alors, et il en est de même du reste de l'Europe.

B.

Ah! exceptez-en, je vous prie, la Grèce qui obéit au grand-turc, et la malheureuse partie de l'Italie qui obéit au pape.

A.

Je les excepte aussi; mais songez que Paris, qui n'est que d'un dixième moins grand que Londres, n'était alors qu'une petite cité barbare. Amsterdam n'était qu'un marais, Madrid un désert; et de la rive droite du Rhin jusqu'au golfe de Bothnie tout était sauvage; les habitants de ces climats vivaient, comme les Tartares ont toujours vécu, dans l'ignorance, dans la disette, dans la barbarie.

Comptez-vous pour peu de chose qu'il y ait aujourd'hui des philosophes sur le trône, à Berlin, en Suède, en Pologne, en Russie, et que les découvertes de notre grand *Newton* soient devenues le catéchisme de la noblesse de Moscou et de Pétersbourg?

C.

Vous m'avouerez qu'il n'en est pas de même sur les bords du Danube (*) et du Mansfanarès;

(*) Les rives du Danube ont bien changé depuis l'impression de cet ouvrage.

la lumière est venue du Nord; car vous êtes gens du Nord par rapport à moi qui suis né sous le quarante-cinquième degré; mais toutes ces nouveautés font-elles qu'on soit plus heureux dans ces pays qu'on ne l'était quand *César* descendit dans votre île, où il vous trouva à moitié nus?

A.

Je le crois fermement; de bonnes maisons, de bons vêtemens, de la bonne chère, avec de bonnes lois et de la liberté, valent mieux que la disette, l'anarchie et l'esclavage. Ceux qui sont mécontents de Londres n'ont qu'à s'en aller aux Orcades; ils y vivront comme nous vivions à Londres du temps de *César*: ils mangeront du pain d'avoine, et s'égorgeront à coups de couteau pour un poisson séché au soleil, et pour une cabane de paille. La vie sauvage a ses charmes; ceux qui la prêchent n'ont qu'à donner l'exemple.

B.

Mais au moins ils vivraient sous la loi naturelle. La pure nature n'a jamais connu ni débats de parlement, ni prérogatives de la couronne, ni compagnie des Indes, ni impôt de trois schellings par livre sur son champ et sur son pré, et d'un schelling par fenêtre. Vous pourriez avoir corrompu la nature; elle

n'est point altérée dans les îles Orcades et chez les Topinambous.

A.

Et si je vous disais que ce sont les sauvages qui corrompent la nature, et que c'est nous qui la suivons.

C.

Vous m'étonnez; quoi! c'est suivre la nature que de sacrer un archevêque de Cantorbéri? d'appeler un allemand transplanté chez vous, *votre majesté*? de ne pouvoir épouser qu'une seule femme? et de payer plus du quart de votre revenu tous les ans, sans compter bien d'autres transgressions contre la nature dont je ne parle pas?

A.

Je vais pourtant vous le prouver, ou je me trompe fort. N'est-il pas vrai que l'instinct et le jugement, ces deux fils aînés de la nature, nous enseignent à chercher en tout notre bien-être, et à procurer celui des autres, quand leur bien-être fait le nôtre évidemment? N'est-il pas vrai que si deux vieux cardinaux se rencontraient à jeun et mourans de faim sous un prunier, ils s'aideraient tous deux machinalement à monter sur l'arbre pour cueillir des prunes, et que deux petits coquins

de la forêt Noire ou des Chicachas en feraient autant ?

B.

Eh bien , qu'en voulez-vous conclure ?

A.

Ce que ces deux cardinaux et les deux margajats en concluront, que dans tous les cas pareils il faut s'entr'aider. Ceux qui fourniront le plus de secours à la société feront donc ceux qui suivront la nature de plus près. Ceux qui inventeront les arts (ce qui est un grand don de DIEU), ceux qui proposeront des lois, ce qui est infiniment plus aisé, feront donc ceux qui auront le mieux obéi à la loi naturelle ; donc , plus les arts seront cultivés et les propriétés assurées , plus la loi naturelle aura été en effet observée ; donc , lorsque nous convenons de payer trois schellings en commun par livre sterling , pour jouir plus sûrement de dix-sept autres schellings ; quand nous convenons de choisir un allemand , pour être sous le nom de *roi* le conservateur de notre liberté , l'arbitre entre les lords et les communes , le chef de la république ; quand nous n'épousons qu'une seule femme par économie , et pour avoir la paix dans la maison ; quand nous tolérons (parce que nous sommes riches) qu'un archevêque de Cantorbéri ait douze mille pièces de revenu pour soulager

les pauvres , pour prêcher la vertu s'il fait prêcher , pour entretenir la paix dans le clergé , &c. &c. nous faisons plus que de perfectionner la loi naturelle , nous allons au-delà du but ; mais le sauvage isolé et brute (s'il y a de tels animaux sur la terre , ce dont je doute fort) que fait-il du matin au soir ? que de pervertir la loi naturelle , en étant inutile à lui-même et à tous les hommes.

Une abeille qui ne ferait ni miel ni cire , une hirondelle qui ne ferait pas son nid , une poule qui ne pondrait jamais , corrompraient leur loi naturelle qui est leur instinct. Les hommes infociables corrompent l'instinct de la nature humaine.

C.

Ainsi l'homme déguisé sous la laine des moutons , ou sous l'excrément des vers-à-soie , inventant la poudre à canon pour se détruire , et allant chercher la vérole à deux mille lieues de chez lui , c'est-là l'homme naturel ; et le Brésilien tout nu est l'homme artificiel ?

A.

Non ; mais le Brésilien est un animal qui n'a pas encore atteint le complément de son espèce. C'est un oiseau qui n'a ses plumes que fort tard , une chenille enfermée dans sa sève , qui ne fera papillon que dans quelques siècles. Il aura peut-être un jour des *Newton* et des

Locke ,

Locke, et alors il aura rempli toute l'étendue de la carrière humaine, supposé que les organes du Brésilien soient assez forts et assez souples pour arriver à ce terme; car tout dépend des organes. Mais que m'importent après tout le caractère d'un Brésilien et les sentimens d'un Topinambou? Je ne suis ni l'un ni l'autre, je veux être heureux chez moi à ma façon. Il faut examiner l'état où l'on est, et non l'état où l'on ne peut être.

HUITIEME ENTRETEN.

Des serfs de corps.

B.

IL me paraît que l'Europe est aujourd'hui comme une grande foire. On y trouve tout ce qu'on croit nécessaire à la vie; il y a des corps-de-garde pour veiller à la fureté des magasins; des fripons qui gagnent aux trois dès l'argent que perdent les dupes; des fainéans qui demandent l'aumône, et des marionnettes dans le préau.

A.

Tout cela est de convention, comme vous voyez; et ces conventions de la foire sont fondées sur les besoins de l'homme, sur sa

nature, sur le développement de son intelligence, sur la cause première qui pousse le ressort des causes secondes. Je suis persuadé qu'il en est ainsi dans une république de fourmis ; nous les voyons toujours agir sans bien démêler ce qu'elles font ; elles ont l'air de courir au hasard , elles jugent peut-être ainsi de nous ; elles tiennent leur foire comme nous la nôtre. Pour moi je ne suis pas absolument mécontent de ma boutique.

C.

Parmi les conventions qui me déplaisent de cette grande foire du monde , il y en a deux surtout qui me mettent en colère ; c'est qu'on y vende des esclaves , et qu'il y ait des charlatans dont on paye l'orviétan beaucoup trop cher. *Montesquieu* m'a fort réjoui dans son chapitre des nègres. Il est bien comique ; il triomphe en s'égayant sur notre injustice.

A.

Nous n'avons pas , à la vérité , le droit naturel d'aller garrotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coups de nerf de bœuf à nos sucreries de la Barbade , comme nous avons le droit naturel de mener à la chasse le chien que nous avons nourri : mais nous avons le droit de convention. Pourquoi ce nègre se vend-il ? ou pourquoi se

laisse-t-il vendre ? je l'ai acheté , il m'appartient ; quel tort lui fais-je ? Il travaille comme un cheval , je le nourris mal , je l'habille de même , il est battu quand il défobéit ; y a-t-il là de quoi tant s'étonner ? traitons-nous mieux nos soldats ? N'ont-ils pas perdu absolument leur liberté comme ce nègre ? La seule différence entre le nègre et le guerrier, c'est que le guerrier coûte bien moins. Un beau nègre revient à présent à cinq cents écus au moins , et un beau soldat en coûte à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu où il est confiné ; l'un et l'autre sont battus pour la moindre faute. Le salaire est à peu-près le même ; et le nègre a sur le soldat l'avantage de ne point risquer sa vie , et de la passer avec sa négresse et ses négrillons.

B.

Quoi ! vous croyez donc qu'un homme peut vendre sa liberté qui n'a point de prix ?

A.

Tout a son tarif : tant pîs pour lui, s'il me vend à bon marché quelque chose de si précieux. Dites qu'il est un imbécille ; mais ne dites pas que je suis un coquin. (4)

(4.) Nous ne pouvons être ici d'accord avec M. de *Voltaire*.
1°. Les principes du droit naturel prononcent la nullité de toute convention dont il résulte une lésion qui prouve qu'elle est l'ouvrage de la démence de l'un des contractans , ou de la violence et de la fraude de l'autre. 2°. Un engagement

C.

Il me semble que *Grotius*, liv. II, chap. V, approuve fort l'esclavage : il trouve même la condition d'un esclave beaucoup plus avantageuse que celle d'un homme de journée qui n'est pas toujours sûr d'avoir du pain.

B.

Mais *Montesquieu* regarde la servitude comme une espèce de péché contre nature. Voilà un hollandais citoyen libre qui veut des esclaves, et un français qui n'en veut point ; il ne croit pas même au droit de la guerre.

A.

Et quel autre droit peut-il donc y avoir

est nul par la même raison toutes les fois que les conditions de cet engagement n'ont point une étendue déterminée. 3°. Quand il serait vrai qu'on pût se vendre soi-même, on ne pourrait point vendre sa postérité. Un homme ne pourrait avoir le droit d'en vendre un autre, à moins qu'il ne se fût vendu volontairement, et que cette permission fût une des clauses de la vente ; l'esclavage ne serait donc alors légitime que dans des cas très-rares. D'ailleurs un homme qui abuse de l'imbécillité d'un autre est précisément ce que M. A ne veut pas être. Il n'y a aucune parité entre l'état d'un esclave et celui d'un soldat. Les conditions de l'engagement du soldat sont déterminées, son châtiment, s'il y manque, est réglé par une loi, et est infligé par le jugement d'un officier, qui est dans ce cas une espèce de magistrat, un homme chargé d'exercer une partie de la puissance publique. Cet officier n'est pas juge et partie comme le maître à l'égard de son esclave. Les soldats peuvent être réellement en certains pays dans une situation pareille à la servitude des nègres, et alors cet esclavage est une violation du droit naturel ; mais l'état de soldat n'est pas en lui-même un état d'esclavage.

dans la guerre que celui du plus fort? Je suppose que je me trouve en Amérique engagé dans une action contre des Espagnols. Un espagnol m'a blessé, je suis prêt à le tuer; il me dit : Brave anglais, ne me tue pas, et je te servirai. J'accepte la proposition, je lui fais ce plaisir, je le nourris d'ail et d'oignons; il me lit les soirs *Don-Quichotte* à mon coucher, quel mal y a-t-il à cela, s'il vous plaît? Si je me rends à un espagnol aux mêmes conditions, quel reproche ai-je à lui faire? Il n'y a dans un marché que ce qu'on y met, comme dit l'empereur *Justinien*. (5)

Montesquieu n'avoue-t-il pas lui-même qu'il y a des peuples d'Europe chez lesquels il est fort commun de se vendre, comme, par exemple, les Russes?

(5) Cela suppose qu'on a droit de tuer un homme qui se rend; sans quoi celui qui fait esclave un ennemi, au lieu de le tuer, est un peu plus coupable qu'un voleur de grand chemin qui ne tue point ceux qui donnent leur bourse de bonne grâce. Il vaut mieux faire un homme esclave que de le tuer, comme il vaut mieux voler que d'affaffiner; mais de ce qu'on a fait un moindre crime, il ne s'ensuit point qu'on ait sur le fruit de ce crime un véritable droit. Au reste ces décisions de *M. A* ne sont pas la véritable opinion de *M. de Voltaire*. Il a voulu peindre un caractère un peu dur, qui se soucie fort peu des hommes assez lâches et assez inébranlables pour rester dans l'esclavage, et qui trouve fort bon qu'on le fasse esclave, s'il est assez faible pour préférer la vie à la liberté.

B.

Il est vrai qu'il le dit (r), et qu'il cite le capitaine Jean Perri dans l'*Etat présent de la Russie* ; mais il cite à son ordinaire. Jean Perri dit précisément le contraire (s). Voici ses propres mots : *Le czar a ordonné que personne ne se dirait à l'avenir son esclave, son golut, mais seulement raad qui signifie sujet. Il est vrai que le peuple n'en tire aucun avantage réel, car il est encore aujourd'hui esclave.*

En effet, tous les cultivateurs, tous les habitans des terres appartenantes aux boyards ou aux prêtres sont esclaves. Si l'impératrice de Russie commencé à créer des hommes libres, elle rendra par là son nom immortel.

Au reste, à la honte de l'humanité, les agriculteurs, les artisans, les bourgeois qui ne sont pas citoyens des grandes villes sont encore esclaves, serfs de glèbe, en Pologne, en Bohême, en Hongrie, en plusieurs provinces de l'Allemagne, dans la moitié de la Franche-Comté, dans le quart de la Bourgogne ; ce qu'il y a de contradictoire, c'est qu'ils sont esclaves des prêtres. Il y a tel évêque qui n'a guère que des serfs de glèbe de main-morte dans son territoire : telle est l'humanité, telle est la charité chrétienne.

(r) Livre XV, chapitre VI.

(s) Page 228.

Quant aux esclaves faits pendant la guerre , on ne voit chez les religieux chevaliers de Malte que des esclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique , enchaînés aux rames de leurs galères chrétiennes.

A.

Par ma foi , si des évêques et des religieux ont des esclaves , je veux en avoir aussi.

B.

Il serait mieux que personne n'en eût.

C.

La chose arrivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'abbé de *Saint-Pierre* sera signée par le grand-turc et par toutes les puissances , et qu'on aura bâti la ville d'arbitrage auprès du trou qu'on voulait percer jusqu'au centre de la terre , pour savoir bien précisément comment il faut se conduire sur sa surface.

NEUVIEME ENTRETIEN.

Des esprits serfs.

B.

SI vous admettez l'esclavage du corps , vous ne permettez pas du moins l'esclavage des esprits ?

A.

Entendons-nous , s'il vous plaît. Je n'admets point l'esclavage du corps parmi les principes

de la société. Je dis seulement qu'il vaut mieux pour un vaincu être esclave que d'être tué, en cas qu'il aime plus la vie que la liberté.

Je dis que le nègre qui se vend est un fou, et que le père nègre qui vend son négriillon est un barbare; mais que je suis un homme fort sensé d'acheter ce nègre et de le faire travailler à ma sucrerie. Mon intérêt est qu'il se porte bien, afin qu'il travaille. Je ferai humain envers lui, et je n'exige pas de lui plus de reconnaissance que de mon cheval, à qui je suis obligé de donner de l'avoine, si je veux qu'il me serve (6). Je suis avec mon

(6) C'est ici une autre question. Puis-je, l'esclavage étant établi dans une société, acheter un esclave, qui sans cela deviendrait l'esclave d'un autre, que je traiterai avec humanité, à qui je rendrai la liberté lorsqu'il m'aura valu ce qu'il m'aura coûté, si alors il est encore en état de vivre de son travail, et à qui je ferai une pension s'il a vieilli à mon service? Je vois un esclave sur le marché, je lui dis: Mon ami, mes compatriotes sont des coquins qui violent le droit naturel sans pudeur et sans remords. On va te vendre 1500 livres; je les ai; mais je ne puis faire ce sacrifice pour empêcher ces gens-là de commettre un crime de plus. Si tu veux, je t'achèterai, tu travailleras pour moi, et je te nourrirai; si tu travailles mal, tu es un vaurien; je te chasserai, et tu retomberas entre les mains dont tu sors; si je suis un brutal ou un tyran, si je te donne des coups de nerf de bœuf, si je te prends ta femme ou ta fille, tu ne me dois plus rien, tu deviens libre; fie-toi à ma parole, je ne fais point le mal de sang froid. Veux-tu me suivre? mais cachons ce traité, on ne souffre ici entre ton espèce et la mienné que les conventions qui sont des crimes; celles qui seraient justes sont défendues. Ce discours serait celui d'un homme raisonnable, mais celui qu'il aurait acheté ne serait pas son esclave.

cheval

cheval à peu-près comme DIEU avec l'homme. Si DIEU a fait l'homme pour vivre quelques minutes dans l'écurie de la terre, il fallait bien qu'il lui procurât de la nourriture ; car il serait absurde qu'il lui eût fait présent de la faim et d'un estomac, et qu'il eût oublié de le nourrir.

C.

Et si votre esclave vous est inutile ?

A.

Je lui donnerai sa liberté, sans contredit, dût-il s'aller faire moine.

B.

Mais l'esclavage de l'esprit, comment le trouvez-vous ?

A.

Qu'appellez-vous esclavage de l'esprit ?

B.

J'entends cet usage où l'on est de plier l'esprit de nos enfans, comme les femmes caraïbes pétrissent la tête des leurs ; d'apprendre d'abord à leur bouche à balbutier des sottises dont nous nous moquons nous-mêmes ; de leur faire croire ces sottises dès qu'ils peuvent commencer à croire ; de prendre ainsi tous les soins possibles pour rendre une nation idiote, pusillanime et barbare ; d'instituer enfin des

lois qui empêchent les hommes d'écrire, de parler et même de penser, comme *Arnolphe* veut dans la comédie qu'il n'y ait dans sa maison d'écritoire que pour lui, et faire d'*Agnès* une imbécille, afin de jouir d'elle.

A.

S'il y avait de pareilles lois en Angleterre, ou je ferais une belle conspiration pour les abolir, ou je fuirais pour jamais de mon île après y avoir mis le feu.

C.

Cependant il est bon que tout le monde ne dise pas ce qu'il pense. On ne doit insulter ni par écrit, ni dans ses discours, les puissances et les lois à l'abri desquelles on jouit de sa fortune, de sa liberté, et de toutes les douceurs de la vie.

A.

Non, sans doute; il faut punir le séditieux téméraire; mais, parce que les hommes peuvent abuser de l'écriture, faut-il leur en interdire l'usage? J'aimerais autant qu'on vous rendit muet pour vous empêcher de faire de mauvais argumens. On vole dans les rues, faut-il pour cela défendre d'y marcher? on dit des sottises et des injures, faut-il défendre de parler? chacun peut écrire chez nous ce qu'il pense à ses risques et à ses périls; c'est la seule

manière de parler à sa nation. Si elle trouve que vous avez parlé ridiculement, elle vous fiffle; si séditieuxment, elle vous punit; si sagement et noblement, elle vous aime et vous récompense. La liberté de parler aux hommes avec la plume est établie en Angleterre comme en Pologne; elle l'est dans les Provinces-Unies; elle l'est enfin dans la Suède qui nous imite: elle doit l'être dans la Suisse, sans quoi la Suisse n'est pas digne d'être libre. Point de liberté chez les hommes, sans celle d'expliquer sa pensée.

C.

Et si vous étiez né dans Rome moderne?

A.

J'aurais dressé un autel à *Cicéron* et à *Tacite*, gens de Rome l'ancienne; je serais monté sur cet autel, et, le chapeau de *Brutus* sur la tête et son poignard à la main, j'aurais rappelé le peuple aux droits naturels qu'il a perdus; j'aurais rétabli le tribunat, comme fit *Nicolas Rienzi*.

C.

Et vous auriez fini comme lui.

A.

Peut-être; mais je ne puis vous exprimer l'horreur que m'inspira l'esclavage des Romains

dans mon dernier voyage ; je frémissais en voyant des récollets au capitolé. Quatre de mes compatriotes ont frété un vaisseau pour aller dessiner les inutiles ruines de Palmire et de Balbec ; j'ai été tenté cent fois d'en armer une douzaine à mes frais pour aller changer en ruines les repaires des inquisiteurs dans les pays où l'homme est asservi par ces monstres. Mon héros est l'amiral *Blake*. Envoyé par *Cromwell* pour signer un traité avec *Jean de Bragance*, roi de Portugal, ce prince s'excusa de conclure, parce que le grand-inquisiteur ne voulait pas souffrir qu'on traitât avec des hérétiques. Laissez-moi faire, lui dit *Blake*, il viendra signer le traité sur mon bord. Le palais de ce moine était sur le Tage, vis-à-vis notre flotte. L'amiral lui lâche une bordée à boulets rouges ; l'inquisiteur vient lui demander pardon, et signe le traité à genoux. L'amiral ne fit en cela que la moitié de ce qu'il devait faire ; il aurait dû défendre à tous les inquisiteurs de tyranniser les âmes et de brûler les corps, comme les Persans et ensuite les Grecs et les Romains défendirent aux Africains de sacrifier des victimes humaines.

B.

Vous parlez toujours en véritable Anglais.

A.

En homme, et comme tous les hommes

parleraient, s'ils osaient. Voulez-vous que je vous dise quel est le plus grand défaut du genre-humain ?

C.

Vous me seriez plaisir ; j'aime à connaître mon espèce.

A.

Ce défaut est d'être sot et poltron.

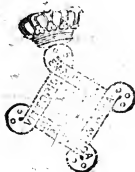
C.

Cependant toutes les nations montrent du courage à la guerre.

A.

Oui, comme les chevaux qui tremblent au premier son du tambour, et qui avancent fièrement quand ils sont disciplinés par cent coups de tambour et cent coups de fouet.

Fin du Tome premier.



T A B L E

DES

DIALOGUES ET ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

P R E M I E R D I A L O G U E.

SUR les embellissemens de la ville de Cachemire.

	page 3
II. <i>D'un plaideur et d'un avocat.</i>	13
III. <i>De madame de Maintenon et de mademoiselle de l'Enclos.</i>	20
IV. <i>D'un philosophe et d'un contrôleur général.</i>	27
V. <i>De Marc-Aurèle et d'un récollet.</i>	38
VI. <i>D'un brachmane et d'un jésuite.</i>	44
VII. <i>De Lucrèce et de Possidonius.</i>	51
VIII. <i>D'un sauvage et d'un bachelier.</i>	75
IX. <i>D'Ariste et d'Acrotal.</i>	88
X. <i>De Lucien, Erasme et Rabelais.</i>	95
XI. <i>D'un jésuite prêchant aux Chinois ; galimatias dramatique.</i>	104

<u>XII.</u>	<u>Sur l'éducation des filles.</u>	<u>108</u>
XIII.	<i>Les anciens et les modernes , ou la toilette de madame de Pompadour.</i>	112
<u>XIV.</u>	<u>Du chapon et de la poularde.</u>	<u>124</u>
<u>XV.</u>	<u>De Cu-su et Kou.</u>	<u>133</u>
<u>XVI.</u>	<u>De l'indien et du japonais.</u>	<u>165</u>
<u>XVII.</u>	<u>De Tuctan et de Karpos.</u>	<u>174</u>
XVIII.	<i>Dernières paroles d'Epictète à son fils.</i>	179
XIX.	<i>D'un caloyer et d'un homme de bien.</i>	186
XX.	<i>Du docteur et de l'adorateur.</i>	218
<u>XXI.</u>	<u>De M. l'intendant des menus avec l'abbé Grizel.</u>	<u>230</u>
<u>XXII.</u>	<u>D'André des Touches à Siam avec Crou- tef.</u>	<u>250</u>
<u>XXIII.</u>	<u>Sophronime et Adelos, traduit de Maxime de Madaure.</u>	<u>260</u>
XXIV.	<i>Entre A, B, C, ou l'A, B, C.</i>	277
	1 ^{er} entretien. Sur Hobbes , Grotius et Montesquieu.	ibid.
	2 ^e . Sur l'ame.	304

III. Si l'homme est né méchant et enfant du diable.	310
IV. De la loi naturelle, et de la curiosité.	325
V. Des manières de perdre et de garder sa liberté, et de la théocratie.	332
VI. Des trois gouvernemens, et de mille erreurs anciennes.	340
VII. Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.	347
VIII. Des serfs de corps.	353
IX. Des esprits serfs.	359

Fin de la Table du Tome premier.





